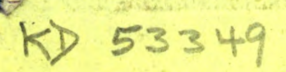
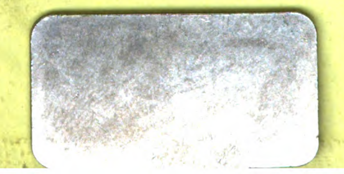

INSTITUTION
PETIT


KD 53349

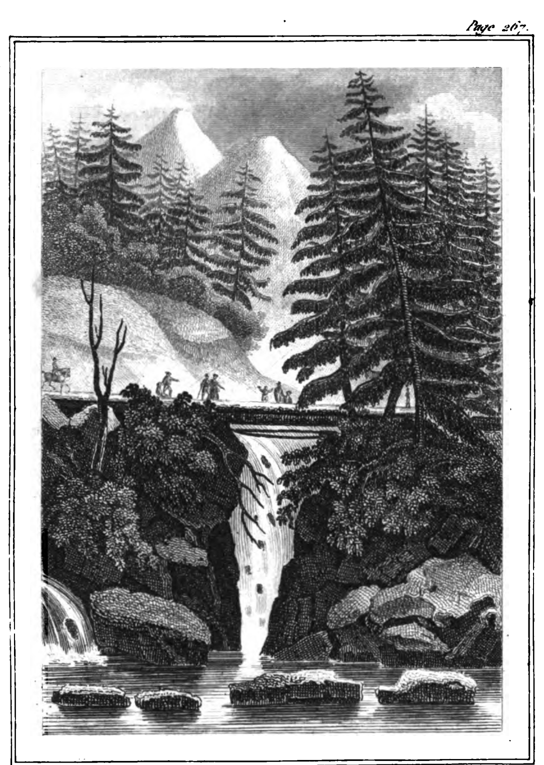


VOYAGE AUX PYRÉNÉES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

RETOUR DES PYRÉNÉES. 1 vol. in-12 fig.

— *Le même ouvrage, contenant le Voyage et le Retour.* 1 vol. grand in-8°. 5 »



Le pont d'Espagne à Cauterets.

VOYAGE

AUX

PYRÉNÉES

Par l'auteur des Souvenirs de voyage.

TROISIÈME ÉDITION.

Comtesse — de Beaufort de la Grandville

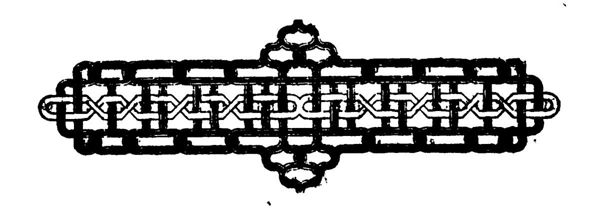


LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1850.

PROPRIÉTÉ DE [redacted]



VOYAGE AUX PYRÉNÉES.

LETTRE PREMIÈRE.

Chartres, le 25 juin 1829.

Vous m'attendiez, ma bonne mère, et voilà que je m'éloigne encore !... Au lieu d'aller vous donner mes soins, je vais, égoïste que je suis, me soigner moi-même. C'est pitié, je m'en veux ; j'en veux à mon médecin et à mes amis, qui me font un devoir, une loi, de partir pour les Pyrénées.

C'était bien la peine de vous répéter, dès ma plus tendre enfance, ce que Ruth disait à Noémi : *La terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez....* J'ajoutais : *Mes sœurs vous rendront fière; moi je vous rendrai heureuse....* Tout cela me cause du trouble, tant il est vrai que le cœur peut avoir ses remords, lors même que la raison et le devoir vous absolvent! Votre lettre douce et tendre accroît mon chagrin. On est ingénieux à se tourmenter; on n'oublie rien de ce qui fut douloureux. S'agit-il de souvenirs consolateurs, la mémoire est en défaut; que voulez-vous, ma bonne mère, je me crois une fille nécessaire; mon cœur attache plus de prix à cette pensée que mon amour-propre.

Votre dernière maladie m'a fait une profonde blessure! je ne puis songer à ces souffrances, à ces périls passés sans frissonner encore de terreur. Dieu bon, si je suis condamnée au malheur de lui survivre, permettez du moins que ma vive affection filiale adoucisse les derniers moments de sa vie; faites que je recueille, avec les exemples de sa piété résignée, la bénédiction maternelle; j'ai auprès de vous, ô mon Dieu, un intercesseur plein d'amour. En récompense de mes soins, il

demande que je puisse consacrer ma vie, mes facultés, à l'épouse qui lui cédait avec une abnégation touchante la priorité de mon enthousiaste attachement.

Ah! ma mère, à quels regrets douloureux ne serais-je pas en proie, si à vos derniers jours vous n'aviez pas rencontré mon regard, et si le vôtre ne s'était pas arrêté sur moi, si ma voix n'avait pas frappé votre oreille, si vos paroles n'étaient pas venues jusqu'à mon cœur, si votre main s'était glacée sans être réchauffée par la mienne, et surtout si je n'avais pas demandé ce pardon que l'amour timoré ne manque jamais d'implorer à l'heure solennelle! Dans ma détresse, j'ai réclamé l'affection de celui que vous nommez votre troisième fils; il part, et je vous confie à sa sollicitude avec une sécurité pleine de confiance. Pour vous procurer une douce distraction, je compte plus sur les ressources de sa tendresse et de son esprit que sur le journal de mon voyage. Mais vous l'avez demandé; il suffit. Je commence :

De Paris à Chartres, je n'ai guères que des noms à signaler. A Rambouillet mourut François 1er; il serait mort plus glorieusement à Marignan ou à Pavie. Epernon rappelle un favori bien criminel,

et Maintenon une favorite tout à la fois adroite et vertueuse; à Maintenon aussi vécut le baron de Cottereau, qui était, dit Marot, *trop honnête homme pour un financier*. A Chartres, j'ai retrouvé dans Mgr Clausel de Montals, un ancien ami, un digne appréciateur des vertus de mon père; il me les rappela avec une vivacité pleine d'onction. Les paroles de ce prélat si bon et si distingué pénétraient mon âme; elles me confirmaient dans la douce certitude du bonheur céleste dont jouit celui que pleure mon amour. Durant notre entretien, mon père m'apparut au milieu de ces vieillards de l'Apocalypse, le front prosterné, déposant aux pieds du Très-Haut leur diadême, et rassasiés de la vérité pure et de cet amour, fleuve immense qui les enivre de délices. Je croyais le voir étendant ses bras pour me bénir et disant : *Venez, ma fille, qui êtes chargée de tristesse, de misères et d'infirmités; j'obtiendrai le soulagement dont vous avez besoin*; et je lui répondais aussi avec l'Église : *Obtenez que, docile à Dieu, je le serve dans la sainteté, et que je partage ensuite la gloire que vous possédez.*

Rien de plus triste et même de plus fastidieux que le pays chartrain; la vue n'a point un tertre pour s'y reposer; ce n'est, suivant la saison, qu'un

vaste champ de blé, ou une jachère immense ; eh bien, du milieu de cette monotone contrée, se détache un point brillant, comme dans les ténèbres se montre une étoile lumineuse ; c'est, vous le devinez bien, la cathédrale ; c'est aussi, je vous l'assure, le palais de l'évêque avec sa belle terrasse, où l'on jouit, je ne sais comment, ni pourquoi, d'une vue fort agréable. Les vieux arbres du jardin, qui est en amphithéâtre, s'harmonisent parfaitement par leur vétusté, la teinte sombre de leur feuillage et leur élévation gigantesque avec l'architecture sévère, les hauts clochers et les murs noircis de l'église.

Tandis que le prélat récitait son bréviaire, je me promenais dans les allées sombres du jardin. Mon regard plongeait de temps à autre dans les vastes soupiraux de la cathédrale. Il y aurait eu de quoi repaître mon imagination des fantômes de Radcliffe et de Godwin, si des souvenirs d'une grave réalité et des pensées toutes pieuses et toutes consolantes n'avaient alors rempli mon cœur.

Ce fut par de noirs et tortueux corridors que j'entrai dans le saint édifice....

26 Juin 1829.

Ma lettre a été interrompue. Oh ! ma bonne mère, je vous entends dire sans cesse : Je le cherche et ne le trouve plus ; je gémis comme une âme qui n'a plus d'appui. Qui portera mon fardeau ? Il ressentait mes besoins plus vivement que moi-même. Pauvre mère, un tel langage vous est bien permis, puisque saint Bernard, lui si détaché, si exercé aux sacrifices, s'exprima dans les mêmes termes lorsqu'il perdit Gérard, son frère bien-aimé.

Et moi, je puis citer saint Bernard au sortir de cette église, où il prêcha la croisade avec un tel entraînement que les villes et villages devinrent tout-à-coup déserts, et qu'à peine sur sept femmes, comme il l'a dit lui-même, on trouvait un seul homme ; tant il y avait partout des veuves dont les maris vivaient encore [1]. Ce sont là les prodiges de

[1] Aux personnes qui, se faisant une fausse idée du caractère de saint Bernard, supposeraient qu'il avait l'ambition du commandement et la soif des grandeurs, il suffirait de citer le passage suivant de sa lettre au pape Eugène : « Qui suis-je, pour me mêler de ranger une armée pour aller faire tête à des gens de guerre ; et quand même j'aurais assez de force et de science, y eût-il jamais rien de si éloigné de mon état ? »

ce héros mystique et chevaleresque. Quelle devait être la puissance de sa parole, puisque dans ses écrits il révèle l'âme la plus énergique, la plus véhémente, et j'ajouterais la plus tendre, si saint François de Sales n'était venu après lui !

La cathédrale de Chartres tient le premier rang parmi les monuments religieux de l'Europe. Ce qui la caractérise surtout, c'est l'identité parfaite dans la pensée, l'unité dans la conception. Elle est plus spacieuse que toutes les autres ; sa crypte ou église souterraine, ses sculptures, ses vitraux, ses flèches, ses chapelles, tout concourt à en faire un édifice extraordinaire. L'un des clochers est plus élevé que l'autre, qui supporte une flèche énorme. Le porche principal est décoré de statues gigantesques fort remarquables. Commencée par Robert le Pieux, terminée en 1145, elle fut restaurée par saint Louis même, qui fit achever la charpente, nommée poétiquement la forêt. Dans ce beau siècle, le pouvoir ne délaissait point les hommes de génie ; et ceux-ci ne faisaient jamais faute au pouvoir. Pierre de Montereau et les deux frères, Pierre et Eudes de Montreuil, constructeurs de la sainte chapelle de Notre-Dame de Mantes, eux qu'on proclame les plus habiles ingénieurs et archi-

tectes du temps, étaient dignes d'exécuter les hautes conceptions du grand et saint roi.

Assez d'autres, d'ailleurs, ont décrit cette célèbre cathédrale ; je ne veux parler que des sentiments qu'elle inspire. En posant le pied sur le seuil, il faut s'écrier : *C'est bien ici la maison de Dieu et la porte du ciel !* Ces nefs obscures, ces vitraux fortement colorés, ces voûtes, où se perd le regard, pénètrent l'âme d'une terreur religieuse ; c'est le sublime qui vous accable d'émotions ravissantes et douloureuses. A la vue de ces murs, où reluisent, comme autant de mystères adorables, les plus nobles perfections de Dieu, je me dis avec bonheur : Tout ce qui excite l'enthousiasme, patrie, héroïsme, grandeur, est une image faible, mais réelle, un reflet vivant de la beauté divine dans les choses créées !

Là, j'aimerais à me réfugier, Seigneur, à l'ombre de votre demeure. Il est saint ce temple ; il est admirable, parce que votre gloire y habite, et surtout votre miséricorde. Dans cette enceinte sacrée, au sein même de cette obscurité mystérieuse, les sujets de méditations sont écrits partout, et partout lisibles. Aussi n'a-t-on que faire d'ouvrir ses heures.

Et quel acte de foi plus ardent, quelle expression plus vive de l'esprit religieux du moyen-âge, que la construction même de cette cathédrale? A Chartres, se formèrent ces merveilleuses associations d'ouvriers, ces confréries de bâtisseurs d'églises qui, ensuite se répandirent dans les autres diocèses, et élevèrent toutes ces basiliques, aujourd'hui l'admiration des connaisseurs, la joie des fidèles et le désespoir de nos architectes. Il faut lire dans les chroniques le récit ou plutôt le tableau de ces ateliers inouis où venaient affluer des hommes de toutes les conditions, où le noble et le prêtre, le bourgeois des cités et le laboureur des champs, se mettaient ensemble à l'œuvre, obéissaient à la même direction, parce qu'ils n'avaient qu'*un cœur et qu'une âme*. Toute cette multitude s'agitait, marchait, travaillait dans un ordre et une discipline exemplaires. Au bruit des chars qui traînaient les matériaux, des ciseaux qui taillaient la pierre, s'unissaient les accents de l'allégresse laborieuse et l'harmonie des pieux cantiques [1]. Ces chants allégeaient la fatigue et excitaient l'ardeur de tous,

[1] Charlemagne, pour faire perdre à ses sujets la funeste habitude du blasphème, avait ordonné; *dans ses Capitulaires*, de chanter des hymnes en cultivant la terre.



comme les accords belliqueux du clairon et des haut bois soutiennent la marche du guerrier, et le font tressaillir d'enthousiasme pour le combat. Là fléchissaient sous le joug aimable d'une ferveur commune, ces puissants seigneurs, ces volontés de fer qui ne semblaient façonnnées que pour le commandement.

Que notre industrie, dont nous sommes si vains, avec ses machines si parfaites et ses capitaux si abondants, essaie donc de pareils prodiges. Oh ! non, le rayon divin n'est pas là; à la foi seule il appartient de faire des miracles.

La forêt sacrée où les druides célébraient leurs mystères, les grottes qu'ils habitaient, voilà, suivant une vieille et vénérable tradition, l'origine de l'église de Chartres. On ajoute qu'inspirés de l'esprit prophétique, ces prêtres gaulois avaient élevé au même lieu un autel avec cette inscription : *Virgini pariturœ : à la Vierge qui doit enfanter.* Ce fait apocryphe rappelle la prédiction de la sybille à Auguste, qui a obtenu plus de croyance parmi les hommes éclairés.

Rentrons ensemble, ma bonne mère, dans le palais de l'évêque. Ici l'érudition de votre cher Henri (mais j'aime mieux le savoir près de vous)

me viendrait bien à point. Il y aurait plaisir à l'entendre parler, et de Fulbert et de son disciple, le trop fameux Béranger, et de tant de saints évêques; il nous raconterait comment le célèbre Ives de Chartres brava toutes les séductions de Philippe, qui voulait faire sanctionner par le saint prélat son union avec Bertrade. Ives souffrit avec une patience héroïque les persécutions que lui valut cet acte de fermeté. Le roi eut beau dévaster les terres de l'évêché, Ives refusa d'assister à une conférence sur cette grave affaire. « Si je vous croyais, écrivait-il à Philippe, mon devoir me forcerait à vous dire publiquement ce que je vous écris en secret. Je ne croirais d'ailleurs trouver aucune sûreté dans votre cour, m'étant rendu ennemi d'un sexe auquel on ne doit jamais trop se fier, même quand on en est l'ami. »

De tous les traits de satire lancés contre notre pauvre sexe, en connaissez-vous un plus acéré? et il faut qu'il soit parti de la main d'un évêque! Oui, mais cet évêque-là n'a pas été canonisé, et peut-être son épigramme lui a-t-elle valu quelques années de purgatoire. Consolons-nous donc avec saint François de Sales et saint Vincent de Paul. L'un a consacré à la direction des femmes une

grande partie de son apostolat; l'autre s'est servi d'elles pour accomplir sa divine mission de charité. L'un a surtout compris les besoins de leur âme; et la sienne, si pure et si tendre, leur a donné cette nourriture délectable dont parle le Dante, que l'on trouve après avoir renoncé aux vanités de la vie; l'autre appréciait la puissance de leurs facultés, et il les appela à son aide pour opérer les prodiges qui ont étonné un siècle si fécond en prodiges [1].

Je visitai plusieurs salles du palais épiscopal. Dans l'une je remarquai le portrait de Nicolas de Thou, qui sacra Henri IV, celui de Godet-Desmarais, le directeur préféré de Mme de Maintenon. Plus loin l'imagination fantasque d'un sculpteur a rassemblé sur le même panneau les personnages les plus disparates : Vitellius et le président Jeannin, Villeroi et Cambyse, Xercès et les Sybilles, le cardinal de Lorraine et Virgile, Galba et le chancelier de l'Hôpital. Quelle a pu être la pensée de l'artiste dans cet assortiment bizarre? Il offre à la sagacité

[1] N'était-ce pas en effet des héroïnes de charité que les D'Epinoy, les Marillac, les Lamoignon, les D'Arbouze, les Aiguillon, les Gondy, les Belliste et les Pollalion. Nous nous taisons sur l'admirable Institut des Filles de la charité, qui perpétue cette race d'héroïnes chrétiennes.

Cette princesse vraiment supérieure, si vertueuse et si aimable, laissa encore à l'église de Chartres d'autres marques de sa munificence ; ses pierreries les plus riches formèrent l'ornement d'une châsse précieuse. Anne mériterait qu'on lui appliquât le mot de Tacite sur la mère de Germanicus : *Sa sagesse et l'amour qu'elle portait à son mari donnaient à son caractère une direction heureuse.*

Sous Charles VII, un stratagème rendit Chartres aux Anglais ; comme sous Henri IV un autre stratagème fit passer Amiens au pouvoir des Espagnols. A Amiens, des noix prirent la ville ; à Chartres, les aloses en eurent tout l'honneur.

Chartres rappelle le souvenir de deux rois qui vivaient à la même époque, mais qui différaient bien de caractère. C'est dans les rues de cette ville qu'on vit défiler la ridicule procession des pénitents ; à leur tête marchait Henri de Joyeuse, qui, ce jour-là, avait déposé l'épée et revêtu la haire [1]. Singulier spectacle ! des gens qui crient miséricorde à Dieu et qui osent faire à leur roi des propositions insultantes et séditieuses ! A cette pensée d'un

[1] Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
Henriade.

monarque avili, fuyant sa capitale, on aime à opposer la réponse d'un roi plein d'héroïsme et vraiment digne du trône. Noble et vaillant Béarnais, quand Sully me raconte que, dans cette même ville de Chartres, il fallut rapiécer ton modeste vêtement, je vois *ta gloire percer à travers les trous de ton pourpoint*.

Avant de fermer ma lettre, j'ai voulu relire la vôtre, ma bonne mère. Mes larmes ont coulé de nouveau; mais ces larmes n'étaient pas amères. Je remerciais Dieu de vous avoir fait lire si couramment dans mon cœur, et pourtant une lettre est encore bien insuffisante! Certes, il y a plus de vérité et d'éloquence dans un regard, un serrement de main, un accent expressif.

LETTRE DEUXIÈME.

Orléans, 2 juillet 1829.

J'ai lu, je ne sais où, qu'un homme ayant dissipé une grande partie de sa fortune, monta sur un lieu élevé. De là il découvrit tous les biens qu'il avait perdus : à cet aspect, il éprouva une douleur profonde et prit la résolution d'être désormais aussi avare qu'il avait été prodigue. Prends garde, chère amie, que je ne vienne aussi à regretter ces trésors d'affection que j'ai dépensés avec tant d'imprévoyance.... Mais, puisque tu es repentante, je suis plus disposée que jamais à te prodiguer et ma tendresse et mes bavardages ; car enfin, je puis dire comme la Roselinde de Shakespeare : *Je suis femme, et quand je pense, il faut que je parle.* Ne va pas ajouter : même quand

je ne pense pas. Au surplus, peut-on se taire quand on voyage?

Tu me reviens donc, oublieuse amie! tu ressembles aux arbres qui se dépouillent de leur feuillage, mais pour renaître et refleurir après l'hiver; l'hiver t'avait glacée... Mais Dieu souffle où il lui plaît, et quand il lui plaît.

Ah! sans doute, tu ne me croyais pas bien à plaindre; tu me supposais pleine de confiance en mon énergie. Aujourd'hui tu reconnais mes désillusionnements; tu vois que j'ai la conscience de ma pauvreté; que je mesure l'étendue de mes besoins; tu juges qu'il est temps que l'amitié vertueuse me relève et me ranime.

Me voilà donc encouragée: je retrouve la force de poursuivre mes récits. J'ai quitté Chartres, et ma mère pourra te dire ce que j'ai vu, et surtout ce que j'ai éprouvé.

Entre Chartres et Orléans s'élève le vieux château des comtes de Dunois. Aux pieds du noble manoir se déroule un joli vallon, bordé par le Loir et ombragé de hauts peupliers. Le preux et intrépide chevalier, passionné protecteur de Jeanne d'Arc, négociateur habile, Dunois se présente à l'admiration avec tous les genres de prestiges. Se sou-

vient-on aujourd'hui que cet héroïque guerrier contribua puissamment à terminer le schisme par l'abdication de Félix v, en 1449 ?

Hélas ! cette belle vie ne fut pas toujours irréprochable. L'amitié fraternelle, son affection dévouée au duc d'Orléans, entraînèrent Dunois dans le parti des mécontents. Erreur fatale, mais de courte durée. Louis xi [1], appréciateur éclairé, sut distinguer de l'illustre adversaire de Richemont, du partisan momentané de la *ligue du bien public*, le sujet loyal qui ne méconnut pas les droits sacrés de la royauté. Louis xiii, *le juste*, fut moins juste envers Montmorency.

Jusqu'à Orléans, la route n'a rien de fort remarquable. Orléans, ville antique et déjà fort célèbre sous la première race, a bien de quoi exciter l'intérêt. Son beffroi, son musée, sa grande rue, son pont aux treize arches, et surtout la cathédrale, voilà pour les yeux.

A Orléans, régna une branche de cette dynastie mérovingienne, race trop décriée peut-être et à laquelle nous devons quelques rois vraiment illustres. Non, ils n'étaient pas sans gloire ni même

[1] On sait que Louis xi donna plus de 1800 lettres de grace.

sans vertus, ces Clovis, ces Childebert [1], ces Dagobert Ier, ces Clotaire, qui souvent ont effacé par tant d'actes généreux, par de nobles mouvements, des traits de barbarie et de cruauté trop communs dans ces siècles. Quelques-uns d'entr'eux, Sigebert, Gontran, ont mérité que l'Eglise les honorât de son culte. Mais ce sont surtout plusieurs princesses mérovingiennes, qui ont droit d'être relevées dans l'opinion, et dont la gloire ne passera point, puisqu'elle est inscrite dans le livre de vie. Quelques-unes ont souffert pour la foi dans les pays hérétiques; plusieurs l'ont portée chez les nations infidèles, et elles partagent avec les Augustin, les Rupert, les Paulin, l'honneur d'avoir converti peuples et rois. Un bon et vieil auteur leur donne naïvement le titre d'*apôtresses.*

Quant à moi, toutes mes pensées sont ici à Jeanne d'Arc. Chaque fois que, dans l'histoire, je rencontre des femmes qui se signalent par des actions d'éclat, des traits d'héroïsme, j'éprouve au milieu de ma vive admiration un sentiment pénible; j'ai peine à y retrouver les douces et timi-

[1] Childebert Ier fut loué à l'envi par Fortunat et par Grégoire de Tours; c'est lui dont son historien a dit qu'il ne croyait posséder que ce qu'il pouvait donner.

des vertus de notre sexe. Mais Jeanne, dans sa carrière de prodiges, conserve sous l'armure du guerrier le cœur d'une vierge craintive et compatissante; à la cour, au conseil, dans les camps, c'est toujours la fille simple, pieuse et tendre, parée de ses humbles vertus, fleurs chéries qu'elle avait apportées de son *val coloré*, et qui formaient son auréole sur le bûcher de Rouen.

Une telle renommée est unique dans les annales des peuples; la France peut s'en glorifier exclusivement. Heureux Charles VII! il semble que Dieu ait voulu le sauver, lui et son royaume, par la main des femmes. La reine Marie d'Anjou le fit rougir de son inaction. Jeanne d'Arc... On sait ce qu'elle a fait; et il faut bien le dire aussi, cette brillante Agnès Sorel se servit de son empire sur le faible monarque pour le rappeler à la gloire.

La bergère de Vaucouleurs, humble vierge et vaillante héroïne, semble n'avoir pas quitté ces murs; son ombre se plaît sans doute à y revenir; elle doit errer souvent autour de cette statue érigée par la pieuse reconnaissance des Orléanais [1].

Après la mort de Jeanne, les femmes d'Orléans

1 Cette statue, du reste, n'a pas de caractère; elle est mesquine.

sacrifièrent tous leurs joyaux pour lui élever un monument que les protestants détruisirent en 1562. Il était naturel que la foi sincère et naïve de Jeanne reçût un tel honneur. Ainsi, deux fois en France, on a osé insulter à la mémoire de l'illustre Française. Au seizième siècle, le froid et turbulent protestantisme brisa son mausolée; au dix-huitième, un philosophisme plus froid et bien plus cruel essaya de flétrir cette gloire si virginale, cette renommée si patriotique.

Deux grands poètes étrangers ont mis Jeanne d'arc sur la scène; et tous deux l'ont montrée sous de fausses couleurs. Dans Schiller, l'héroïne dont les mains ne furent jamais souillées de sang, et dont le cœur resta toujours inaccessible à l'amour même le plus légitime, pousse la valeur guerrière jusqu'à la férocité, et révèle tout-à-coup une passion aussi ardente qu'imprévue. Mais cette infidélité historique, difficile d'ailleurs à excuser, même en poésie, amène des situations bien touchantes et bien dramatiques; elle fournit l'occasion d'exprimer tous les scrupules, toutes les délicatesses, toute l'exagération sublime du remords dans une âme candide et pure.

Au reste, ceci n'est chez le poète allemand qu'une

erreur qui modifie et ne détruit point l'intérêt dont Jeanne d'Arc est environnée. On a assez loué le magnifique monologue du quatrième acte; mais les beaux sentiments de Jeanne éclatent mieux encore peut-être dans les deux dialogues où la pucelle, tout entière aux troubles de son cœur, laisse voir et déplore déjà un amour encore innocent, tandis qu'elle oublie les faiblesses d'Agnès, qui elle-même se montre si humble et lui témoigne tant d'admiration.

Dans Shakespeare, il en est tout autrement. Le grand poète n'a point été assez grand pour surmonter les préjugés de la haine nationale. Il a prêté à Jeanne un caractère odieux et vil, un langage cynique et monstrueux. On est révolté à l'aspect de cette aventurière qui rougit de l'auteur de ses jours, qui le méconnaît et l'outrage; qui, devant le bûcher fait, par crainte de la mort, les confessions les plus honteuses. Eh! qu'est-il besoin de relever cet amas d'ignominies?.... On ne pardonne pas à ceux qui ont le double tort d'avoir été nos vainqueurs et nos victimes.

Et tandis que toutes ces idées d'héroïsme et d'infortune retentissent au fond de mon cœur, une jeune fille s'offre à ma vue; sous ses longues et

noires paupières brille timidement un doux regard qui me prévient et m'intéresse ; je la fais asseoir ; je l'interroge ; c'est une enfant de la Vendée, de cette terre où Jeanne d'Arc aurait trouvé tant de compagnes ; elle avait reçu le jour dans ces contrées, au milieu de ces braves qui *aimèrent mieux mourir dans le combat que de voir les maux de la patrie et du sanctuaire ;... qui se livrèrent au péril et luttèrent contre les ennemis du peuple, afin que la loi et le temple restassent debout ; et ils ont grandement glorifié leur nation* [1].

Encouragée par une larme furtive qui tombait de mes yeux, elle me présenta une lettre de son père. Ce vieillard avait prodigué son sang et épuisé sa fortune pour la cause sacrée. Au dernier jour de sa vie, il adjurait son enfant de rester constamment fidèle à Dieu.

Cette lettre était un commentaire des paroles du Psalmiste : « Je trouve mes délices dans l'accomplissement de votre loi ; c'est un trésor plus précieux que les richesses. » C'est bien la parole de Dieu qui donna la sagesse aux petits. Le pieux vieillard priait Dieu de la faire marcher dans l'innocence, je me souviens qu'entr'autres recom-

[1] Mach. l. III. 59. 14. 29.

mandations, il lui enjoignait de répéter chaque jour trois fois ces mots des litanies : « Vierge très-prudente, priez pour moi. »

Et puis je pensais à mon père ; car toujours l'image de la vertu me rappelle vers lui.

A une époque plus récente, les portes d'Orléans s'ouvrirent encore à la volonté d'une femme. Melle de Montpensier y entra au bruit des violons. Autre siècle, autres mœurs, autre façon d'héroïne.

On ne voit plus de traces de l'église où Jeanne d'Arc est allée remercier Dieu après la prise d'Orléans ; j'y ai regret, j'aurais voulu m'agenouiller sur les mêmes dalles où l'héroïne s'est prosternée. Mais si cet attrait puissant n'existe plus, un autre souvenir se rattache à la cathédrale actuelle qui a bien aussi son genre d'intérêt. Clément VIII avait enjoint à Henri IV, dans sa bulle d'absolution, de fonder deux monastères pour chaque diocèse de France. Le roi demanda et obtint que l'obligation s'appliquât au rétablissement de l'église d'Orléans. L'indulgence octroyée à ceux qui allaient à Rome pour le jubilé, fut la même pour les pèlerins qui visiteraient Sainte-Croix. Durant les trois mois du jubilé, on donna en cette ville la communion à cinq cent mille personnes. Henri IV et la reine y

vinrent à leur tour; et le Béarnais, après avoir posé la première pierre de la nouvelle église, s'écria : « Dieu soit loué! Mais point ne suffit d'avoir commencé l'édifice, si nous n'avons soin de le continuer et parachever [1]. »

Il y a bien de la beauté et de la grandeur dans cette architecture à pleins et larges cintres, dans ces nefs et ces chapelles où la lumière tombe à flots d'or, dans ces tours si légères et si hardies; mais ce n'est pas là le caractère grave et mystérieux qui m'avait tant charmée à la cathédrale de Chartres.

Je ne veux pas conter les annales de cette ville célèbre, mais te dire un seul mot de ses saints

1 Après la première cathédrale que saint Euverte avait bâtie, et qui fut brûlée par les Normands en 865, une seconde fut encore incendiée en 999. Réparée par Arnoult, son évêque, elle tomba de vétusté en 1277; un arrière-petit-fils de Louis le Gros, Robert de Courtenay, assis sur le siège d'Orléans, prépara, ainsi que David, tous les matériaux pour la construction d'un temple au Seigneur, et comme lui, il n'eut pas la consolation de le voir commencer. Ce fut Gilles Pastay, son successeur, qui posa la première pierre, vers 1287. En 1567, l'édifice n'était pas encore achevé, lorsque les calvinistes, s'étant rendus maîtres de la ville, la pillèrent et y mirent le feu, malgré toutes les précautions qu'avait prises le prince de Condé.

évêques : C'est Euverte, l'apôtre de la contrée; c'est Aignan, le pontife octogénaire qui brave les affronts dans le camp d'Attila, court à Arles implorer l'assistance d'Aétius, revient à Orléans relever et soutenir le courage de ses ouailles; qui sauve la ville de la fureur des Huns; c'est Théodulphe, auteur de plusieurs hymnes, qui eut l'honneur de souscrire le testament de Charlemagne, et dont les accents d'une mélodie tendre et religieuse firent ouvrir les portes de la prison où Louis le Débonnaire l'avait fait enfermer [1].

Il y aurait à rappeler et le crime de Poltrot et les belles paroles de sa victime, si heureusement appliquées par Gusman, dans Alzire. . . . .

Tu me demandes si j'ai revu Mme.... et à quoi en est le thermomètre de son affection pour moi. Oh! je ne trouve plus en elle la douce intimité d'autrefois; ce n'est plus ce besoin de se revoir, de se parler sans cesse.... Pour peu que le lis de l'amitié soit fané, il ne refleurit plus; la plante vit

[1] Accusé d'avoir trempé dans la conspiration de Bernard, Théodulphe était détenu dans un cachot, lorsque l'empereur, qui passait devant la prison, entendit le prélat captif qui chantait l'hymne : *Gloria, laus et honor tibi sit, rex Christe redemptor*. Louis, ému par cette harmonie inattendue, fit délivrer sur-le-champ le prisonnier.

encore, mais adieu le vif éclat, adieu le parfum.... Il n'en est pas ainsi avec toi, chère amie; ni les évènements, ni l'absence, ni les langueurs mutuelles de notre paresse, ni les défauts, ni les importunes souffrances n'ont pu porter la plus légère atteinte à notre amitié :

Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offense,
Quelque doux souvenir prend toujours sa défense.

CORNEILLE.

Conversing with thee, I forget all time [1].

Milton. liv. IV. 119.

1 Conversant avec toi, j'oublie la durée du temps.



LETTRE TROISIÈME.

Tours, le 10 juillet 1829.

C'est bien à présent, ma bonne mère, que je puis dire avec Job : *Les mois s'écoulent vides et laborieux*. Il n'est plus ce temps, où chaque matin à mon réveil je me disais : Je ne passerai point la journée sans le voir, sans l'entendre, sans lui être utile et sans être à mon tour l'objet de son affectueuse sollicitude. Dans nos promenades en voiture, durant ces longues heures du repos qu'il prenait sur un banc de son jardin, je ne le quittais point ; il se montrait heureux de mes soins, et moi j'étais heureuse de les lui prodiguer. Nos conversations ne tarissaient pas ; il s'y plaisait, il épanchait son âme dans la mienne et m'attachait

toujours davantage par sa tendresse et son noble cœur.

J'emporte tout ce qui me reste de lui, ses lettres, son portrait; c'est en relisant les unes et en contemplant l'autre, que je me nourris des beaux exemples offerts par sa vie et par sa mort. Je retrouve cet homme *qui prodigua des biens plus précieux que ses largesses, qui par ses sages conseils éclairait l'esprit plus malade que le corps, et chez qui vivait toujours ce sentiment de compassion, jamais assoupi dans les cœurs généreux* [1].

De ce beau portrait à la lithographie que nous possédons, quelle différence! Ses traits y sont rendus avec fidélité, si l'on veut, mais non avec vérité. On y voit l'affaissement de la vieillesse et de la maladie; ce n'est plus cette noble figure où se peignaient la dignité, l'énergie, la bonté! plus d'expression, partant, plus de ressemblance réelle, plus de physionomie. La physionomie, c'est l'âme visible; sans elle un portrait n'est qu'une lettre morte. Oh! son portrait le plus vivant, je le trouve dans ses lettres, c'est là qu'il est lui-même toute

[1] Ma d'altra parte in lui pietoso affecto
Si desta che non dorme in nobil petto.
IL TASSO. c. IV. stanf. 85.

tendresse, toute prévoyance, toute sollicitude paternelle. Tenez, ma bonne mère, voici ce qu'à l'instant même je viens encore de relire :

« Ta lettre est venue bien à propos pour calmer mes inquiétudes. Que de biens on peut faire de loin à ce qu'on aime ! je l'éprouve avec plénitude, j'en remercie le bon Dieu et puis toi, ma chère enfant ; je te serre mille fois dans mes bras, j'ai besoin de t'écrire, de te dire tout le bien que tu as fait à ton père. »

Et ailleurs ceci : « Je remercie le Ciel de m'avoir donné une enfant comme toi. Puisses-tu voir des années plus heureuses que les nôtres ! A la vérité, il y a souvent bien du noir dans tout ce que je vois ; mais j'espère en Dieu, qui se plaît à éprouver les siens, et se joue des calculs des pauvres humains. C'est ta bonne mère surtout qui m'occupe. Si elle me survivait, que deviendrait-elle ? Ma fille, ma fille chérie, tu seras sa consolation.... Il faut s'aider, ma bonne amie ; se conserver est un devoir rigoureux ; il faut vouloir ce que Dieu veut ; et, sans orgueil, penser que Dieu a voulu te rendre utile aux tiens ; il t'a créée pour secourir et pour édifier, et il a donné en toi à ton vieux père un objet de la plus tendre

affection, en même temps qu'une consolation ineffable; tant de choses font mal, ma bien bonne amie, que le cœur en est navré et l'esprit affaissé; mais c'est la volonté de Dieu, et en reconnaissant sa justice, il est impossible de ne pas être touché de sa grande miséricorde. »

. . . . . . Oh! que ne puis-je encore lui révéler, lui communiquer les émotions, les impressions diverses de ce voyage!

Si les cœurs aimants éprouvent au jour de leur infortune un immense besoin de consoler, de secourir, ils ne sont pas moins avides, durant leurs courts moments de bonheur, de faire partager les fugitives jouissances qui leur adviennent. Au printemps, quand l'arbuste est couvert de fleurs, et que le zéphir circule dans ses rameaux, il aime à verser, sur le sentier de la pelouse voisine, le tapis de ses pétales odorants....

D'Orléans à Blois, notre voiture roulait rapidement sur une digue étroite; à gauche, une culture riche et féconde, des troupeaux qui couvrent les prairies; à droite, les rives délicieuses de la Loire, avec ses bois, ses vignobles et ses jolis villages. *La terre, Seigneur, est rassasiée des fruits que répandent vos mains; vous faites germer pour les*

troupeaux l'herbe de la prairie et les moissons pour l'homme ; vous faites naître de la terre le vin qui charme son cœur.

Bientôt apparaît la ville de Blois, dominée par sa cathédrale, qui s'élève au milieu de toutes les habitations, comme un arbre au milieu de la plaine. La ville ancienne est assise sur le versant d'une montagne, où elle semble étaler ses maisons, ses rues étroites, montueuses, superposées, tandis que Blois moderne, placé plus bas, laisse voir, le long de son fleuve, un large quai, un pont élégant, des édifices, une terrasse verdoyante.

A peine arrivés, nous montâmes en calèche découverte et allâmes visiter Chambord, écho d'amour et de vaillance dans le passé [1]; aujourd'hui magnifique offrande de l'affection d'un grand peuple pour un prince qui déjà connaît le malheur.

Ce château extraordinaire, aux légères tourelles,

[1] Chambord, comme Fontainebleau, fut embelli par les productions originales du spirituel et ingénieux maître Rosso. François Iᵉʳ l'appela en France avec Primatice et Benevenuto. Ce prince employa, pendant douze ans, 1800 ouvriers à ce royal château.

Henri II et ses successeurs continuèrent cet édifice ; Louis XIV le termina ; cent millions de francs furent employés à sa construction.

aux longues et lumineuses galeries, aux escaliers en spirale, aux petits dômes et aux innombrables cheminées, est l'œuvre toute poétique de Primatice.

A l'appel de François, ce grand artiste vint doter la France d'un monument qui semble une création des fées, ou une brillante importation d'Orient[1]. Partout la salamandre, partout les chiffres de François Ier, ceux de Henri II et de Diane de Poitiers. Ici la salle des gardes, couronnée de somptueux plafonds, salle où *le Bourgeois gentilhomme* fut représenté pour la première fois; là, au milieu de tout ce que la France possédait de plus aimable et de plus illustre, de plus brave et de plus gracieux, un grand roi se délassait de sa gloire : il y applaudissait à la verve inépuisable, aux traits de gaieté folle et profonde de notre célèbre comique, de ce Molière, qui enseigne la philosophie avec ses personnages bouffons, comme La Fontaine avec ses animaux, comme Cervantes avec l'écuyer de don Quichotte. « Voici, Madame, dit mon cicerone, en

[1] On compte 440 salles et chambres et 45 escaliers dans l'intérieur; les écuries peuvent contenir 1200 chevaux. Le domaine de Chambord a sur 8 lieues de tour, un village, 23 fermes et 64 étangs, un parc immense.

ouvrant un cabinet, l'oratoire de Diane de Poitiers. — Diane de Poitiers avait donc un oratoire, lui dis-je? — Oui, et depuis, Marie Leczinska en a fait sa chapelle. » Je ne jugeai pas convenable de poursuivre ce colloque, et je me dis à moi-même : Les saintes prières de la vertueuse princesse ont dû purifier les souvenirs trop profanes que rappelle ce palais! elles auront expié les salamandres, les chiffres entrelacés et tous les frivoles emblêmes.

Dans ce château fameux, on est trop disposé à se souvenir des faiblesses dont il fut témoin. On l'est trop peu à se rappeler les bonnes œuvres qui s'y pratiquèrent; ainsi à Chambord, c'est Diane qui se présente tout de suite à l'imagination; et personne ne pense à la fille de Stanislas.

Je voudrais peupler ce royal désert. Je voudrais qu'un pinceau savant couvrît ses murs d'images héroïques, des portraits de nos reines les plus glorieuses.

Que d'autres signalent les grands capitaines, les sages législateurs, les bons et paternels monarques qui, veillant pour ainsi dire autour de lui, lui rappelleront qu'un roi, « toujours couché sur la plume ou sur le duvet, n'acquiert pas de renommée, et que sans la renommée la vie de l'homme

laisse une trace semblable à la fumée dans l'air et à l'écume dans l'Océan [1]. »

Si j'avais voix au chapitre, je nommerais nos reines glorieuses, et la liste en serait longue ! Que de noms chers et sacrés depuis Clotilde qui, des horreurs ensanglantées des on berceau, monta sur le trône du fier Sicambre, et y planta la croix triomphante, jusqu'à Marie-Antoinette qui, des splendeurs de ce même trône, descendit sur l'échafaud régicide ! C'est Bathilde, la belle esclave, devenue reine comme Esther, et comme elle protectrice de ses anciens compagnons de servitude; c'est Radegonde, autre captive, dont la sainteté austère s'embellit de toutes les graces de la beauté, et de tous les agréments du savoir. Puis, quand les fils de Charles Martel ceignirent la couronne, on vit Luitgarde, la belle, pieuse et spirituelle princesse, l'ange tutélaire de son mari le Germanique, dans la guerre comme dans le conseil; Gerberge dont

[1] Omai convien che tu cosi ti spoltre,
Disse 'l maestro : che seggendo in piuma
In fama non si vien nè sotto coltre :
Senza la qual chi sua vita consuma
Cotal vestigio in terra di se lascia,
Qual fuma in aere ed in acqua la schiuma.

DANTE, *Inferno* Canto XXIV.

le génie actif, l'habileté diplomatique, et sans doute aussi le vertueux dévouement retardèrent la chute de cette dynastie, si brillante à son aurore, si pâle à son déclin. Mais comment énumérer ici toutes les reines qui ont illustré la longue période des Capétiens? Aux charmes extérieurs qui sont des gracieux apanages de leur sexe, elles joignirent souvent les grandes facultés qui font l'homme d'état. C'est Alix de Savoie, femme de Louis VI, aussi remarquable par ses vertus que par ses attraits, chérie du peuple, respectée des grands, adorée de son époux, modèle des mères, et protectrice des malheureux. Mais ce qu'on n'a point assez remarqué peut-être, c'est que la gloire plus touchante du malheureux est venue presque toujours poser son diadême sur ces fronts déjà si glorieux.

C'est Blanche, l'héroïque castillane, sage et habile entre toutes les femmes, et celle avec qui toutes sortes de biens entrèrènt dans la maison de France, cette Blanche dont Shakespeare a dit : « Si l'amour humain cherche la beauté, où la trouvera-t-il plus séduisante que chez Blanche? Si le pieux amour cherche la vertu, où la trouvera-t-il plus pure que chez Blanche? Si l'amour am-

bitieux aspire à un mariage de naissance, dans quelle veine coule un sang plus illustre que celui de Blanche [1] ? »

C'est la fille de Bérenger, surnommée loyale et fine, la marguerite des Alpes, la perle provençale. Toutes deux n'ont-elles pas vu leur bien-aimé Louis IX, dans les prisons du Sarrasin ? Blanche, pendant la longue minorité de son fils, eut à lutter contre la révolte. Pauvre Marguerite, quel glaive te transperça, quand il fallut renoncer au bonheur de partager les misères, les angoisses, les périls d'une seconde croisade, et plus tard, lorsque voulant aller à la rencontre du convoi funèbre qui ramenait les cercueils de tous les tiens, tu sentis ton courage défaillir, et courus, épouse et mère infortunée, t'ensevelir dans un cloître où tu vécus de ta douleur, durant vingt-quatre années, pour pleurer tes enfants, ton époux !

La belle Marie de Brabant, cette reine poète qui

1 If lusty love should go in quest of beauty,
Where should he find it fairer than in Blanch
If zealous love should go in search of virtue,
Where should he find it purer than in Blanch ?
If love ambitious sought a match of birth,
Whose veins bound richer blood than lady Blanch ?

SHAKESPEARE *King John*.

exerçait sur son royal époux un noble et salutaire empire, faillit succomber à d'atroces calomnies. Clémence de Hongrie, dont le nom est immortalisé dans les vers du Dante, et dont le bonheur fut si court, était de belle et courtoise manière, sage en paroles comme en faits, digne du beau nom de Clémence; car *moult débonnaire estoit*[1]; sage et vertueuse compagne de celui que l'histoire a surnommé le sage, elle était appelée par son époux le *soleil de la France*.

Marie d'Anjou, *la reine de bonne renommée*, *la bonne et dévote dame*, *très-aumônière et patiente*, n'eut-elle pas à déplorer tout à la fois la perte du cœur de son mari, et la perte des plus belles provinces du royaume? Des deux femmes de Louis XI, l'une, Marguerite d'Ecosse, enfant qui en avait épousé un autre, toujours tendre, amante délicate envers Louis qui l'adorait, n'eut point assez de force pour braver d'infâmes accusations; elle mourut en s'écriant: « Fi de la vie! » Et dès-lors il sembla

[1] Au bout de dix-huit mois de mariage, Clémence vit périr Louis X, son mari, et l'enfant qui devait porter la couronne; elle quitta sans regrets la cour, et livrée tout entière aux bonnes œuvres et aux soins de son salut, elle s'imposa souvent des privations, malgré le rang élevé qu'elle occupait et les égards que sa haute vertu lui attira toujours.

que Louis eût perdu son ange tutélaire. L'autre, Charlotte de Savoie, fut condamnée à dévorer ses longs soucis dans le château d'Amboise, où elle était, dit l'histoire, *pauvrement habillée et tenant fort petit estat*. Faut-il plaindre Jeanne *la sainte*, qui, dépourvue des moyens de plaire au roi de France, et de régner à sa cour, s'en alla dans le cloître solitaire entendre la voix d'un roi bien plus puissant qui disait : *Venez, ma bien-aimée; vous serez couronnée, vous qui vous retirez dans le creux de la pierre!*

Anne de Bretagne, royale protectrice des beaux arts, rémunératrice des beaux faits, pieuse et prudente conseillère du roi, sage et maternelle régulatrice de sa maison.

Dire que Claude de France, la sainte et la fleur de son siècle, fut la femme de François Ier, c'est dire qu'elle dut verser bien des larmes. Durant les règnes funestes de Henri III et de Charles IX, deux femmes semblèrent choisies par la Providence, comme deux victimes innocentes dont les larmes, les prières et les vertus montaient sans cesse vers le ciel, pour expier tant de crimes. Elisabeth, qui avait ignoré les sinistres projets de la Saint-Barthélemi, passait les jours et les nuits à pleurer

cette sanglante catastrophe, et à demander grace au Ciel pour son époux indignement trompé. Louise de Lorraine, *pieuse et belle*, vit le poignard parricide qui frappa Henri III [1], et surmontant son timide caractère, demanda avec solennité vengeance d'un tel attentat. Cette dernière et glorieuse dynastie de reines avait reçu, dès son origine, dans la personne de la *belle, douce et accorte* Ingelburge [2], la consécration du malheur : destinée

1 Charles IX disait qu'il avait la femme la plus sage, non de la France, mais de l'Europe.

2 Etienne, évêque de Tournai, écrivait à Guillaume de Champagne, archevêque de Reims : « Nous avons ici une pierre précieuse que les hommes foulent aux pieds et que les anges révèrent; elle est digne de faire l'ornement d'un palais, digne du Ciel; je veux parler de la reine qui est à Cysoing, presqu'emprisonnée, souffrant toutes les incommodités de l'indigence. Quel cœur, fût-il de marbre, ne serait touché?.... Une reine admirable par tous les traits qui font une beauté, mais bien plus par la pureté de sa foi; jeune d'âge, mais mûre d'expérience, cette princesse, fille de roi, petite-fille de martyr, est réduite à vendre ses meubles, ses habits, pour pourvoir à sa nourriture... J'ai pleuré avec elle, et je l'ai engagée à se jeter dans les bras du Seigneur; ce qu'elle fait continuellement. »

Lorsque Philippe-Auguste fit juger la cause de son divorce, un jeune homme parut tout-à-coup dans l'assemblée, et après avoir défendu la reine avec une éloquence entrainante, il disparut.

providentielle, qui reçut vers ces derniers temps son plein et fatal accomplissement. Une reine de France nous est venue brillante de graces et d'esprit, d'héroïsme et de bonté; elle fut, comme Henriette d'Angleterre, accueillie par des hommages et un enthousiasme sans bornes; et comme Henriette de France, à peine avait-elle porté à ses lèvres cette coupe enchanteresse, qu'elle lui est arrachée.....

Mais où m'entraîne encore une fois mon cœur, ou plutôt, comment se laisse-t-il entraîner par l'imagination à travers monts et vallées? Il est temps de vous le ramener. Après tout, aimer sa patrie, c'est aimer aussi sa mère; et en revenant à vous, je ramène l'amour filial à sa source primitive: notre première patrie, c'est la famille; nos premiers rois, ce sont les auteurs de nos jours.



LETTRE QUATRIÈME.

Tours, le 13 juillet 1829.

Tu fais donc toujours la guerre à cette pauvre imagination ; tu mets sur son compte toutes les fautes et les douleurs de l'humanité : mais n'est-ce pas le cœur que tu accuses ainsi sous un autre nom ? Dans ce cas, tu serais plus près de la vérité : Je ne vois jamais l'imagination mise en cause dans l'Ecriture sainte, mais bien le cœur : *C'est du fond du cœur de l'homme que procèdent les mauvaises pensées ; il est dit aussi : C'est du trésor de son cœur que l'homme de bien tire le bien.* C'est aussi de ce sanctuaire intérieur *que la fille du roi reçoit son éclat.* Veillez donc, ajoute le sage, *à la garde de votre cœur ; car le cœur, c'est la source de la vie.* Du reste, je puis te faire cette conces-

sion. Si le sentiment et la souffrance naissent dans le cœur, l'imagination les alimente et les développe. Hélas ! à l'instant de la chute, le mal originel, comme la mauvaise fée, est venu s'asseoir au berceau du genre humain. Il a vicié toutes nos belles facultés primitives. L'imagination, donnée à l'homme pour accroître son bonheur par des créations riantes et fécondes, augmente souvent nos peines, dérègle nos affections; mais telle qu'elle est encore dans sa déchéance, si, engagée au service des vertus, elle reste fidèle à ce noble drapeau, elle inspire mille moyens ingénieux de faire le bien et de se soustraire au danger des vices.

Quoiqu'il en puisse être, mon amie, sois indulgente; laisse-moi jouir de la douceur infinie de prodiguer ma confiance, d'épancher mon âme, de me reposer sur une autre moi-même. Ne condamne pas plus mon imagination que mon cœur à être toujours sous les verroux. Si l'amitié n'affranchit pas de ces liens de fer dont le monde la garrotte, que deviendrons-nous? Du reste :

> Qu'importe de mon cœur si je fais mon devoir?
>
> CORNEILLE. *Polyeucte.*

Au surplus, je puis bien pardonner quelques

sermons à celle qui m'écrit ces douces paroles : *tu es ma meilleure amie et la meilleure amie que je puisse avoir, car j'aime tout en toi.* Prends garde, voilà une flatterie qui aura plus de portée que les plus sages conseils.

J'étais à Chambord où je te convie : voici la chambre qu'occupèrent tour-à-tour François 1er et les Valois qui lui succédèrent, et elle fut depuis celle du maréchal de Saxe. Que d'intrigues de tout genre [1], ourdies entre ces quatre murs, et que de choses ils auraient à raconter si les murs avaient une voix, comme on dit qu'ils ont des oreilles ! Là tout près, dans cet autre appartement, habita un prince sur lequel ma pensée se repose avec un bien doux intérêt. Stanislas, jeté par la fortune des bords de la Vistule aux rives de la Loire, est venu répandre ici les premiers parfums de ces vertus qui l'ont rendu ensuite si cher à la Lorraine. De ses mains royales il a planté ces beaux marronniers, oubliant ainsi, prince pacifique et philosophe, le trône où il fut appelé, mais où il put à peine s'asseoir, malgré les secours puissants et l'affection singulière que lui portait Charles XII,

1 Louis XIII et Melle d'Hautefort, Melle de Montpensier et le duc de Lauzun.

l'héroïque aventurier. On ne voit plus la fenêtre, mais bien la croisée où le roi, modèle de courtoisie, écrivit avec son diamant ces mots si discourtois :

Souvent femme varie,
Bien fou qui s'y fie.

Du château de Chambord [1], nous revînmes le lendemain de bonne heure au château de Blois. En y entrant, il me sembla que j'ouvrais un volume où l'histoire du XVI[e] siècle est gravée sur des feuilles de pierre, en caractères sinistres et sanglants. Quand le père du peuple et le père des lettres agrandirent [2] ces somptueux bâtiments; quand le premier y amena sa tendre et vertueuse bretonne, que le second en fit le théâtre de ses fêtes brillantes, qui leur eût dit que bientôt, dans

[1] Depuis, Berthier reçut ce beau domaine de Napoléon; et, après y avoir dépensé six cent mille francs, sa famille le mit en vente, et l'on sait ce qu'il en advint.

[2] Cet édifice, reconstruit sur l'emplacement du château des anciens comtes de Blois, fut commencé en 1502, par Louis XII, continué par François I[er], agrandi enfin par Catherine de Médicis et par Gaston d'Orléans. Les pilastres sont richement ornés d'arabesques. Le corps-de-logis présente une galerie charmante, soutenue par des colonnes en forme de prismes.

ces mêmes lieux, Catherine et Marie de Médicis trameraient leurs manœuvres viles, quelquefois atroces ; que la faiblesse du dernier de leur race souillerait de fange et de sang la plus belle couronne de l'univers? L'horreur des souvenirs s'accroît par l'aspect des lieux : c'est la chambre où les prisonniers d'état attendaient leur sort ; puis une porte de fer énorme, que des bras d'homme ont peine à faire mouvoir; puis les oubliettes, au fond d'une fosse ténébreuse ; et tout près de là le pilier ou cabinet noir dans lequel le cardinal de Lorraine et le duc de Guise furent emprisonnés. Vient ensuite la belle salle des gardes écossaises de Henri III, et le cabinet où ce monarque, fourbe par faiblesse, resta palpitant de terreur, tandis que se consommait l'assassinat du duc de Guise. Dans le couloir voisin, ce dernier fut percé de coups par Loignac, au moment où il levait la portière du cabinet du roi ; je m'arrête.....

On se plaît trop à flétrir la mémoire des rois. A cette époque de haine contre la royauté, le silence devient presque justice.

La porte du couloir avait été murée ; elle fut rouverte à la demande de Mme la duchesse de Berri. Le concierge nous raconta plaisamment l'embarras

qu'il éprouva ; un colonel de génie le pinçait pour l'engager à se taire ; un général le poussait pour l'exciter à parler.

La manutention remplace les bains de Marie de Médicis, et plusieurs salles immenses servent aujourd'hui de casernes. L'oratoire de la reine se trouve dans une embrasure très-profonde ; un soldat écrit d'un air insouciant à cette même place où, deux cents ans plus tôt, la mère de Louis XIII, retenue prisonnière, à l'instigation du connétable de Luynes, attendait avec une mortelle anxiété le signal et l'échelle de corde que lui apportait le duc d'Epernon.

Descendons enfin : voici le lieu où se tinrent les derniers Etats-généraux, avant la trop mémorable assemblée qui détruisit l'antique monarchie française. Trois arceaux divisent cette salle du XIII[e] siècle ; au milieu était placé le trône ; le clergé tenait la droite ; la noblesse siégeait à gauche. Ainsi d'un côté honneur et respect, de l'autre confiance et dévouement. Le tiers-état était en face.

Le terrible drame du duc de Guise commence ici. Le prince se chauffait au feu de cette grande cheminée, quand il fut mandé de la part du roi....

Après avoir vu les restes de la chapelle où se

sur le sol natal, ce joli ruisseau dont le murmure vient encore, à l'heure qu'il est, frapper mon oreille et faire rouler une larme dans ma paupière, ce ruisseau où je voyais emporter avec regret le *souvenez-vous de moi* saisi sur ces bords, et que ma main maladroite avait laissé échapper. Je m'étonne et je m'afflige de ne pas devoir à ma patrie ces joies fraîches et pures, caresses qui attachent si fortement l'enfant à sa mère. Oh ! mon amour pour la patrie ne serait ni plus vif ni plus tendre, quand même elle m'eût bercée de ses propres mains, et qu'elle eût répandu sur mes jeunes ans les délices de ces précieux souvenirs qui nous suivent jusqu'à l'heure dernière.

Au lieu de demander aux étoiles ce pourquoi elles n'ont pas été créées, contemplons, à la clarté d'un beau soleil, le magnifique paysage qui se déploie à nos pieds. Les courbes gracieuses de la Loire se dessinent à travers une plaine admirablement peuplée, et couronnée de forêts. Le faubourg de Vien est au bas de l'observatoire; puis le vieux Saint-Nicolas, qui fut saccagé par les Anglais, la cathédrale et les sombres terrasses de marronniers.

Au-delà du fleuve, court une ancienne voie

romaine; et les trente-deux arches d'un pont prouvent que ces campagnes, aujourd'hui si riches, étaient autrefois sous les eaux. A gauche, c'est le château de Blois et plusieurs églises; sur la droite, ce sont des maisons éparses, des arbres jetés sur la cime des coteaux, qui descendent jusqu'aux bords de la Loire. Enfin, un grand et bel arbre, sorte d'étendard aux verdoyantes couleurs, appelle les regards sur un tertre surnommé *la butte des capucins*. Gaston d'Orléans fit faire, dit-on, ce monticule pour occuper et nourrir le peuple pendant une disette. Ainsi Louis XVI, durant le trop mémérable hiver de 1789, pour donner du travail au peuple, lui faisait construire dans Paris des édifices de neige, établissait partout d'immenses chauffoirs, et allait lui-même, avec la reine et Mme Elisabeth, répandre parmi cette foule désolée des secours et des consolations. Il pouvait dire, à bien plus juste titre qu'Henri VI : « On sait combien j'ai mérité d'eux. Je n'ai point fermé l'oreille à leurs demandes, ni prolongé leur attente par de longs délais; ma pitié a toujours versé sur leurs blessures un baume salutaire, et ma bonté a soulagé le chagrin qui gonflait leur cœur; ma miséricorde a séché les flots de leurs

larmes ; je n'ai point convoité leurs richesses ; je ne les ai point accablés de très-forts subsides ; je ne me suis point montré ardent à la vengeance, quoiqu'ils m'aient souvent offensé [1]. » Monarque le plus populaire qui fut jamais, si par ces termes il faut entendre l'ami du peuple et non celui qui veut capter sa faveur, Louis XVI, on ne l'a pas dit assez, aimait le peuple par-dessus tout ; c'est pour lui qu'il a vécu et régné ; c'est à sa cause qu'il a fait tous les sacrifices. Il semblait s'être fait lui-même homme du peuple, pour être plus près de l'objet de ses affections. Il avait les goûts, la simplicité populaire. S'il est une classe qui ait pu se croire négligée, délaissée par Louis XVI, et pour laquelle Louis XVI, en effet, éprouvait peu de sympathie, certes ce n'est point le peuple ; c'est la noblesse, dont la corruption inspirait de l'éloignement à sa vertu austère, et dont il semblait

[1] I have no stopp'd mine ears to their demands,
Nor posted off their suits with slow delays ;
My pity hath been balm to heal their wounds,
My mildness hath allay'd their swelling griefs
My mercy dry'd their water-flowing tears.
I have not been desirous of their wealth,
Nor much oppress'd them with great subsidies.

SHAKESPEARE. *King Henry VI.*

apprécier trop peu le dévouement chevaleresque.

Louis sut comprendre l'esprit, les vœux de son siècle, et y donna satisfaction. Faut-il rappeler ces concessions, ces sacrifices sans nombre et sans mesure, peut-être, qu'il fit depuis son avènement au trône jusqu'à sa déchéance? Prince magnanime et malheureux, vous dont le cœur ne battait pas plus fort sous le poignard des assassins, impassible en face des outrages et des tortures de votre longue passion, vous n'avez tremblé, vous n'avez failli, vous n'avez connu le remords qu'une seule fois, et ce fut encore à force d'aimer ce même peuple [1].

Autre singularité attachée à ce château de Blois. Il a vu mourir cinq princesses diversement célèbres. Isabeau de Bavière, Valentine de Milan, Anne de Bretagne, Catherine de Médicis et la femme de Jean Sobieski..... Ainsi, sous les mêmes voûtes, la mort a frappé tour-à-tour les charmes, les vertus, les travers, les malheurs et les vices des femmes.

« Voici, dit notre guide, la place où s'élevait l'église de Saint-Sauveur; Jeanne d'Arc y fit bénir son étendard. » Je voudrais que ce fût là le dernier souvenir attaché à ce temple.

[1] *De l'église anglicane*. liv. 1. ch. XII.

A un autre jour les bords enchanteurs *de la sage et majestueuse Loire*. Après des tableaux aussi lugubres, je ne me sens pas la force de vous tracer les gracieuses images d'une nature belle et riche ; d'ailleurs, mon esprit n'est pas tourné aux choses riantes.

Je vois M. de ...... souffrant ; ma tendresse, sinon alarmée, du moins préoccupée, me retient à son chevet. Peut-être mes soins ne lui sont-ils pas bien nécessaires, mais ma présence lui est douce : c'est assez pour m'ôter toute envie de promenade, toute curiosité de touriste.

En voyage, l'activité est de rigueur ; il n'y a plus place pour les bonnes et solitaires habitudes du foyer. Et si *le rien faire* a du charme pour certains, il m'est à moi un supplice : en tout lieu, il me faut du labeur ; vraiment il me semble que Dieu a été trop bon, quand il a imposé le travail à l'homme comme un châtiment et un moyen de pénitence. Pour moi, l'occupation est un besoin de tous les jours ; c'est surtout dans les moments de peine ou de simple tristesse, que l'occupation me vient en aide et en consolation. Qu'ai-je donc fait, me diras-tu, dans cet hôtel où tu te confinas? J'ai demandé des livres, mais des livres sérieux ;

et parmi ceux qu'on m'apporta, je trouvai avec un plaisir mêlé de surprise les œuvres de Balzac, non pas, s'il vous plaît, le romancier de nos jours, mais le grave académicien du XVII[e] siècle. C'était une de mes vieilles amitiés; je dirais même, si pour les uns cela n'était quelque peu pédantesque, et pour les autres un indice de mauvais goût, je dirais que j'ai lu et apprécié, dès ma plus tendre jeunesse, les pensées choisies de cet écrivain. Je renouai donc connaissance avec lui, et bientôt me voilà lisant, copiant, annotant, discutant et les *lettres* et l'*Aristippe*, et les *traités divers*, tant et si bien qu'à la fin de ma retraite, j'en avais fait le volume dont je te gratifie. Car tu le sais, sentiments, peines, plaisirs, pensées, projets, tu es le vase précieux où j'aime à déposer, à renfermer tout. Parlons donc de Balzac, et parlons-en tout à notre aise.

Cet homme célèbre se disait lui-même : *La butte de tous les mauvais compliments à faire et le tenant contre tous les faiseurs de lettres dorées.* Il faut convenir qu'un homme ainsi traité, ne fût-il pas gascon, peut bien avoir un peu de vanité. Balzac, comme on sait, n'en était pas exempt : Ecoutez ce qu'il écrit à M. de Bellejoie : « Et je

viens d'estre accablé d'une si grande foule de compliments en diverses langues, que plustost que de me résoudre à payer mes debtes, j'ayme mieux faire banqueroute, et renoncer solennellement au grec, au latin, et au français : j'ayme mieux me faire naturaliser en Basse-Bretagne, et acheter un estat d'Esleu, en la ville de Quimpercorentin. » Et ailleurs : « C'est une moquerie de n'avoir point d'affaire, et d'escrire autant que douze banquiers. » Mais ce travers chez lui est bien compensé par ses belles qualités morales.... Il n'était bel esprit en France qui ne lui dût quelque obligation ; la plupart étaient, comme on le lui a écrit, ses écoliers ; et tous l'ont méconnu. Il dit quelque part, mais sans amertume, que *sachant si bien aimer, il devait être plus heureux en amitiés*. Ailleurs, écrivant au chancelier Séguier qui l'aimait et le plaignait, il trace ces paroles remarquables où se montre une résignation si aimable et si religieuse : « Vous voudriez encore que le monde eust quelque respect pour mon repos, et qu'estant esloigné des hommes, je fusse hors de la portée de la médisance. Elle a néantmoins poursuivi saint-Jérosme jusques dans les grottes de Bethléem, et jusqu'au pié du berceau de nostre Seigneur : elle

l'a trouvé, ainsi qu'il le témoigne luy-même, encore qu'il se fust fâché. Si cette insolente n'a point eu de considération pour une sainteté admirable, et pour un lieu gardé par des anges, il me semble qu'une innocence vulgaire, retirée dans un village mal fortifié, n'en doit pas attendre de fort favorable traitement. » Il dit aussi ces belles paroles : « Il vaut bien mieux que l'injustice se joue dans mes livres, que si elle agissoit tout de bon dans la société civile : il vaut bien mieux que les injustes transposent des mots, et renversent des périodes, que s'ils remuoient les bornes des terres, et ruinoient les maisons de leurs voisins. »

Les sentiments religieux brillent dans plusieurs de ses lettres. Ici il veut se dépouiller de ses mauvaises passions ; là, faisant allusion à la grande résolution prise par le Maistre, il dit : « Une si estrange résolution pourra estre diversement interprétée. Pour moi je n'en sçaurois juger que favorablement. Je veux croire qu'il n'a pu résister à la violence de la grâce qui l'a enlevé du monde, et que Dieu a esté le vainqueur dans le combat qui s'est fait entre lui et l'homme. » Et ailleurs : « L'action de M. le Maistre est un mouvement héroïque qui ne doit point estre tiré en exemple,

et qui est au-delà de ma portée..... Je n'ai jamais voulu paroistre meilleur que je ne suis, parce que j'ay toujours moins aymé ma réputation que la vérité. Il écrit à la comtesse de Brienne : « Vous faites injustice à vostre docteur, de soumettre son livre à mon jugement. J'adore les mystères sans les comprendre, et n'ay garde de me laisser la liberté que vous me donnez. Je vous rendrois mauvais compte d'une science dont je ne suis encore qu'aux éléments. A peine connois-je les objets visibles et la face extérieure de la nature. Pour ce qui est au-dessus, je ne me hasarde pas d'y monter. » Et faisant ensuite l'éloge de ce livre, il dit : « Ce ne sont point des paroles que l'on lise, et qui soyent peintes sur le papier : on les sent, et on les reçoit jusque dans le cœur. Elles vivent et se meuvent ; et j'y trouve je ne sçay quoy de la fermeté des premiers chrestiens, et du style de ce siècle héroïque, où une mesme vertu animoit les discours et les actions, se couloit dans l'esprit et dans le courage, faisoit des docteurs et des martyrs. »

Si par caractère et par état il appartenait à la race irritable des poètes, par principe il était porté à l'oubli des injures et à la réconciliation :

« C'est pourquoi je veux rendre à l'avenir le bien pour le mal, et commencer par M. Bourbon, que je recherche le premier, sans me tenir sur le point d'honneur, ni me souvenir des choses passées. Pour moy, je vous le dis encore une fois; ce que je fais n'a pour fin que la satisfaction de ma conscience et la soumission aux ordres de Dieu ? » Et au sujet d'un jubilé et des instances qu'on lui fait pour pardonner à M. de Saint-Germain : « Je seray très-aise de vous plaire en obéissant à l'Eglise. Je ne puis pas le haïr, estant comme je suis, du corps des fidèles ; et si je ne l'estimois, je ne serois pas du nombre des raisonnables. Obligez-moi donc de l'assurer de mon affection et de mes respects, après luy avoir dit que je vous ay envoyé mes injures et mes ressentiments, pour les mettre sur l'autel, où il fait ses vœux et ses sacrifices. C'est l'autel de la paix et de l'amour. Il faut qu'il immole dessus, pour lui et pour moy, toutes nos fâcheuses passions, tout ce qu'il y a de dur et d'aigre dans notre cœur. »

On sait que, protégé dès sa tendre jeunesse par le cardinal de la Valette, il l'a regretté et pleuré longtemps. Lié aussi avec l'évêque de Grasse, il lui exprime dans une lettre les sentiments les plus

nobles sur la foi et sur la dignité du sacerdoce : « Le mesme Dieu qui eslève ceux de votre ordre vis-à-vis des anges, par la puissance qu'il leur a donnée, les porte à l'abaisser au-dessous des hommes, par l'exemple qu'il leur a laissé. Mais je ne suis pas obligé d'estre toujours d'accord avec vostre humilité, ny de croire un parfait qui presche son imperfection. Et sans vouloir mettre de jalousie entre les saints qui triomphent dans le Ciel, et ceux qui combattent sur la terre, je croy pouvoir dire que l'esprit qui vous anime, n'est pas autre que celuy qui les inspiroit, et que vous parlez avec la force que parloient nos pères, quand le sang de Nostre-Seigneur bouilloit encore dans les veines de l'Eglise. »

Ces dernières paroles sont admirables; elles me font tressaillir; elles seules me feraient aimer Balzac.

Est-il rien de plus affectueux, de plus reconnaissant que ce qu'il écrit à M. Arnauld, abbé de Saint-Nicolas, qui lui avait envoyé un livre, l'accompagnant des termes les plus obligeants : « Ils me font ressouvenir, avec plaisir, des premiers charmes que vous employastes pour gagner mon cœur; et parmy les éclairs et les tonnerres

du prédicateur apostolique, il me semble de revoir la douceur et la sérénité de vostre visage. »

Il était l'ami et le digne appréciateur des jésuites. C'est plaisir de voir avec quelle franche affection, avec quelle tendre et pieuse confiance il s'adresse à eux. « Puisque vous m'aymez toujours, » écrit-il au père Josset, « souvenez-vous toujours de moi dans vos sacrifices d'amour et de charité. Venez cultiver par vostre présence les pierres et le sable de nostre désert. »

Au père Corlieu : « Je voudrois vous voir toujours, ou ne vous avoir jamais veu. Le souvenir d'un bien que vous ne fistes que me monstrer, est devenu aujourd'hui un mal qui me tourmente l'esprit : il m'avertit de ma perte, en me représentant ma possession. Qu'elle fut douce et qu'elle fut courte cette journée que vous me donnastes, quand vous partistes de ce païs ! Ce sont de ces journées que les poètes marquent avec des perles, et qui méritent qu'on en célèbre l'anniversaire. »

Citons encore : « Si j'estois assez heureux pour me pouvoir approcher de vous, nostre amitié seroit une des plus belles choses du monde. Vous me rendriez digne d'elle, me rendant meilleur

que je ne suis : j'en tirerois tous les avantages, et vous en auriez toutes les charges.... » En parlant d'un ami, « je ne parle pas d'un admirateur perpétuel, ni d'un qui sçait rendre les visites le lendemain qu'il les a reçeues, ni d'un qui sçait faire trois responses à une lettre. Je parle d'un tesmoin de la conscience, et d'un médecin des douleurs secrettes, d'un modérateur en la prospérité, d'un consolateur en la mauvaise fortune. Vous estes tout cela et quelque chose de plus. » Ce qui précède est écrit au père d'Estrade.

Voyez avec quelles instances il presse le père de Marin de venir à sa terre de Balzac : « Ne voulez-vous pas me venir rendre meilleur par le voisinage de vostre vertu, et par la présence de vos bons exemples? Je ne vous demande qu'un jour toutes les semaines. Mais je vous le dis sérieusement, plustost que de n'obtenir pas cette grâce, j'employeray tout ce que j'ay de crédit à Rome, auprès du grand Mutio Vitelleschi. Il ne vous refuseroit pas aux sauvages, s'ils avoient besoin de vous; seray-je traité moins favorablement que les gens du Canada, et courrez-vous plus volontiers à une moisson inconnue qu'à une moisson choisie?.... N'ayez point de jalousie de la gloire

de vos compagnons ; et sans songer à leurs fameuses conquestes, ni vous proposer des royaumes et des roys à convertir, arrestez-vous à ce petit coin du monde, et soyez par humilité l'apostre de vostre amy. »

Ceux qui ne jugent Balzac que par ouï-dire, sont toujours disposés à lui refuser le goût littéraire, et à l'accuser de tout sacrifier à l'amour des concetti et des antithèses forcées. Si ceux-là avaient pris la peine de le lire, ils sauraient que Balzac condamne lui-même cet abus de l'esprit. A propos d'un prédicateur dont on lui envoie les sermons, il s'exprime ainsi : « Il n'est pas de ces orateurs, singes de Senèque, dont les antithèses perpétuelles ne piquent que la surface de l'âme. Comme il se sert de meilleures armes qu'eux, il fait de plus profondes blessures : il laisse de véritables aiguillons dans le cœur, et non pas de fausses pointes dans les oreilles. » Dans une autre lettre, parlant de Voiture, dont il fait d'ailleurs un bel éloge : « Pour l'expression des pensées, elle m'a semblé quelquefois bien raffinée, et m'a fait souvenir de cet orateur, qui ne voulait pas dire sans figure : *Je vous donne le bonjour*. »

Enfin avant d'achever cette revue, dirons-nous

ce qu'il pensait des femmes qui écrivent ou qui se constituent juges littéraires? « Si j'estois modérateur de la police, j'envoyerois filer toutes femmes qui veulent faire des livres, qui se travestissent par l'esprit, qui ont rompu leur rang dans le monde. Il y en a qui jugent aussi hardiment de nos vers et de nostre prose, que de leurs points de Gennes et de leurs dentelles : Elles seroient bien faschées d'avoir dit un poème héroïque; elles disent toujours un poème épique. On ne parle jamais du Cid, qu'elles ne parlent de l'unité du sujet, et de la reigle des vingt-quatre heures. »

La sévérité de cette sentence, prononcée d'une manière absolue et sans application spéciale, est tempérée en plusieurs endroits, lorsque Balzac rencontre des applications particulières. Après avoir parlé de Voiture avec tendresse, il ajoute : « Mais que cette sœur qui escrit si élégamment et de si bon sens, est digne de luy, et qu'elle est à mon gré une personne excellente! »

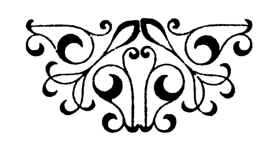
Quel bel hommage il rend à Mme de Loges : « Si ensuite vous ne connaissez pas URANIE, cette nymphe que j'ai tant loüée, et que je pleure si amerement, je vous avertis que c'est feuë ma bonne amie Mme de Loges, qui durant sa vie a

esté appellée plus d'une fois, et par plus d'un académicien, *la céleste, la divine, la dixiesme muse, etc.*, qui a esté estimée dedans et dehors le royaume, par les testes couronnées, par les demy-dieux de nostre siècle, par Mgr le duc d'Orléans, par le roy de Suède, le duc de Weymar, etc. » Il traite aussi fort bien Melle de Schurman : « Il faut avouer que Melle de Schurman est une merveilleuse fille, et que ses vers ne sont pas les moindres de ses merveilles. Je ne pense pas que cette Sulpicia, que Martial a si hautement louée, en fist de plus beaux, ni de plus latins. Mais qu'il y a de pudeur et d'honnesteté parmi les grâces et les beautés de ses vers! Que la vertu de son âme se mesle agréablement dans les productions de son esprit ! » A une femme fort distinguée, la comtesse de Brienne : « Tout le monde vous appelle la bonne et la bienfaisante de la cour; et vous n'estes pas moins connue par ces noms aymables, que par le nom illustre que vous portez. »

Comme la plupart des hommes supérieurs, Balzac était sujet à subir parfois les attaques d'une mélancolie, qui tenait sans doute tout à la fois à sa mauvaise santé et à la triste expérience qu'il

avait faite des hommes. Elle avait peut-être aussi sa cause dans ses idées religieuses, et dans le besoin qu'il éprouvait de s'élever un peu plus vers le ciel : « Mes jours ne valent rien, et je n'ay que de passables moments. Que c'est un grand mal, Monsieur, qu'une vie de cette sorte, et qu'il y a de peines à soustenir un corps si ruineux que le mien ! Les veilles sont quelquefois sans douleur ; mais quand les douleurs ne dorment point, c'est estre véritablement entre les mains des Carthaginois. » Ailleurs : « Depuis quinze jours je suis dans un chagrin qui me tue, et rien ne se présente à mes yeux, qui n'offense mon esprit. La pluspart du temps je ne suis capable ni d'agir, ni de me reposer ; ni de plaire à autruy, ni de me satisfaire moy-même. » Il écrit à Bois-Robert : « Je ne songe plus à l'éloquence, beaucoup moins à la fortune. Je suis dans une telle langueur que je n'ay presque pas la force de dire que je languis, ni le courage de désirer le bien qui me manque. Les vapeurs de mon chagrin font qu'il est toujours nuit dans mon âme, et qu'il n'y sçauroit luire le moindre rayon de belle espérance. » Il écrit à M. Conrart : « Mon chagrin m'empoisonne les plus doux plaisirs de la vie.

Je ne trouve pas mesme la lumière belle, et rien ne me plairoit dans le monde, si ne n'y avois trois ou quatre personnes qui me tiennent lieu de tout. »



LETTRE CINQUIÈME.

Tours, le 15 juillet 1829.

Que ne vous dois-je pas, ami chéri du père vénéré que nous avons perdu ! Hélas ! tous nos soins ne peuvent suppléer, près de sa malheureuse compagne, au dévouement continuel de celui qu'elle regrette avec tant d'amertume. Vous souvient-il de ce passage si touchant de l'Exode : « Alors tous ses enfants s'assemblèrent pour soulager leur père ; mais Jacob ne voulut pas recevoir de consolation et leur dit : Je pleurerai jusqu'à ce que je descende avec lui dans le tombeau ! » Pour elle aussi, la douleur qui l'accable n'est point un orage passager. Les plus heureux évènements ne sauraient embellir sa triste existence ; à Dieu seul appartient de tempérer une si triste affliction. Vous donc que

vos vertus rendent si agréables à Dieu, vous êtes devenu l'ange consolateur de ma mère. Que votre amitié veille à ce qu'elle ne se heurte point contre la pierre de la douleur qui brise les âmes.

Et pour moi, mon saint ami, que n'êtes-vous pas? Votre nom et celui de mon bien-aimé père s'entrelacent dans mon cœur, distincts et confondus. Après l'attachement enthousiaste que je lui portais, pouvais-je mieux placer mes affections que sur sa vivante image? . . . .

. . . .

De Blois à Tours, on suit une chaussée unie et droite, mais fort élevée, qu'un faible parapet sépare de la Loire. De hauts peupliers, véritable rangée d'obélisques, projettent leur ombre sur de vastes prairies. Le paysage s'agrandit; les collines s'éloignent et forment de charmants vallons. Entre la route et le fleuve, la Loire est parsemée d'îles verdoyantes. Chaumont, château habité par Catherine de Médicis, sort d'une touffe épaisse de beaux arbres comme un lis entouré de verdure. La route est bordée de noyers, de saules et de frênes que la brise agite et fait gémir. Oh! les arbres sont d'admirables instruments; ils ont des accents, des soupirs; ce sont les harpes de la nature.

Plus près de Tours, les rochers s'élèvent et offrent à chaque pas dans leurs flancs une demeure bien sombre, mais plus paisible, plus durable surtout que les châteaux et palais, aux pauvres villageois. Aux fenêtres de ces grottes se montrait parfois le visage d'une jeune et curieuse *tourangelle*. Sur le sommet de ces mêmes rocs, l'œil découvre de jolies maisons de campagne éclatantes de blancheur, assises au milieu de leurs jardins élégants, telle qu'une belle et blanche bergère sur un tapis de verdure. Le laurier-rose, le jasmin, qui s'entremêlent avec les figuiers, les treilles de pampres et les fruits déjà colorés d'un vif incarnat, couvrent le tapis et ornent le front de la bergère d'une gracieuse guirlande.... Mes yeux se portèrent sur un petit vignoble auquel aboutissait un sentier à peine frayé; un ruisseau ombragé de saules coulait tout auprès; savez-vous ce qui me vint alors tout-à-coup à l'esprit? Je crus voir, je vis dans ce petit coin de terre, le lieu même où Sterne a placé près de Tours sa folle si digne d'intérêt. Oh! il n'en faut pas douter; c'est là que l'infortunée était assise tristement, quand le voyageur la découvrit. L'imagination attendrie refait ce tableau touchant. Juliette tient sa tête dans ses

deux mains ; ses coudes sont appuyés sur ses genoux ; sa chevelure flotte éparse ; le ruban vert fixe sa robe : elle prend son chalumeau et joue l'air plaintif de son hymne à *la vierge qui console.* Plus de chèvre ; elle aussi a été inconstante ; mais le chien Silvio est resté ; Juliette le caresse en pleurant. . . . .

La petite ville d'Amboise, où nous avons mis pied à terre, ne manque point de souvenirs : — Entrevue de Clovis et d'Alaric, — Institution de l'Ordre de Saint-Michel, — Conspiration de la Renaudie. Ce château qui fut d'abord, dit-on, une forteresse de Jules-César, rasée par les barbares au sixième siècle, reconstruite et concédée par Charles le Chauve à un seigneur franc, puis détruite par les Normands, autres barbares, reconquise par Charles VII sur un vicomte de Thouars. Me voilà bien en veine d'érudition. Ne vous effrayez pas ; mon ignorance ne tardera pas à reprendre le dessus. Dans ce château que Charles VII avait rebâti, Charles VIII naquit, et il y mourut des suites d'un choc violent qu'il reçut à la tête en passant sous une porte basse. On sait combien ce prince, *si excellente créature*, ainsi disait Comines, fut amèrement regretté. Plusieurs de ses serviteurs

tombèrent mort à cette nouvelle, et la reine qui lui avait noblement sacrifié son amour, le pleura amèrement. Quand Louis d'Orléans se présenta devant elle, la veuve de Charles VIII reçut le nouveau roi avec toute la dignité de la douleur; et le premier sentiment dans lequel ces deux belles âmes se confondirent, fut celui d'une commune affliction [1].

Des deux tours qui flanquent le château, l'une est fort remarquable; c'est le seul reste qui soit encore debout, au milieu des ruines de l'ancienne construction. Cette tour est ronde, et la pente par laquelle on y arrive est admirable. A voir ces blocs gigantesques de pierres si bien taillées, ces voûtes hardies et profondes à plein cintre, on dirait un monument romain qui a bravé l'action du temps et les malheurs de la guerre. Sur les murs de la vieille forteresse fleurissent et se traînent une foule de plantes vivaces, les orpins, les capillaires, les giroflées; c'est la vieillesse qui pour vous agréer se pare au moins des graces de la bienveillance.

Le paysage qui se déploie du haut de cette terrasse, est assez renommé pour que je me dispense d'en parler.

[1] On se souvient que le duc d'Orléans avait eu la générosité d'engager Anne à épouser Charles VIII.

La chaleur était grande ; mais une brise s'éleva tout-à-coup et courba l'herbe haute et touffue ; je vis les moissons se ployer, s'incliner doucement comme pour se rafraîchir à ce souffle bienfaisant.

Le château fut dans ces derniers temps la propriété du vertueux duc de Penthièvre ; sa mémoire et celle de sa fille infortunée y répandent un triste intérêt.

Dans une partie des jardins, s'élève un petit bâtiment isolé, jolie chapelle gothique du travail le plus délicat et le plus élégant. Les deux cheminées de Louis XII et de la reine Anne, ne sont pas, en vérité, chose superflue sur cette hauteur où tous les vents ont si beau jeu... Adieu. A demain.



LETTRE SIXIÈME.

Tours, le 20 juillet 1829.

Nous sommes au cœur de la France; et ce n'est point au hasard que j'emploie cette expression. Oui, ces belles provinces sont vraiment le cœur de la patrie, noble cœur qui n'a jamais battu pour l'étranger, qui n'a jamais forligné. Ici tout est français : origine, mœurs, habitudes, caractère, langage, tout, jusqu'au sol, jusqu'à la température. Ce n'est pas la Picardie, l'Artois, les Flandres avec leurs froides et pluvieuses intempéries, la richesse monotone de leurs campagnes, l'humeur un peu austère, et pour ainsi dire germanique, de leurs habitants; ce n'est pas non plus le Languedoc, la Provence, la Guyenne, où l'Italie et l'Espagne semblent avoir laissé avec les ardeurs de

leur climat et les productions de leurs plaines, la vivacité turbulente des esprits et la violence un peu passionnée des caractères : c'est la France proprement dite ; ce qui signifie une terre douce et tempérée sous tous les sens, fidèle à ses croyances, glorieuse dans ses souvenirs, gracieuse, riante et variée. Paris, Amiens, Rouen ont pu cesser d'être français : Tours, Blois, Orléans n'ont jamais perdu ce beau titre.

Des Dunois aux Larochejaquelein, que d'héroïsme et de dévouement ! Voyez-vous sur l'une et l'autre rive de la Loire, ces châteaux, ces habitations si chères à la race des Valois, dont les royales ombres semblent planer encore sur la contrée. Les voilà qui m'apparaissent, se tenant par la main et formant une chaîne fantastique et funèbre. La plupart de ces fantômes augustes s'élèvent et s'agitent comme des colonnes, lumineuses d'un côté et ténébreuses de l'autre, mélange de splendeur et d'obscurité, de gloire et de misères, de malheur et de triomphes. D'une part, Crécy, Poitiers, Azincourt, Pavie, la Saint-Barthélemi, les guerres, l'occupation étrangère, les déportements d'Isabeau, la démence de son triste mari, les assassinats de prince à prince, les troubles de religion ; d'autre part, Rosebecque,

Mons-en-Pévèle, Agnadel, Ravenne, Marignan, l'héroïsme sur les champs de bataille, la dignité dans l'infortune, l'amour des arts, la restauration des lettres. En un mot, il n'est point dans l'histoire de la monarchie, une série royale qui

Avec tant de vertus unisse tant de crimes.

A Tours, je me suis crue pour un instant dans la capitale d'un grand royaume; on aperçoit tout à la fois l'un des plus beaux ponts de l'Europe, des quais enchanteurs et une rue véritablement royale par sa régularité, sa longueur et sa largeur surprenantes; cette rue est garnie de trottoirs et bordée de beaux hôtels tous construits dans le même style. Mais le prestige ne dure pas longtemps; on ne rencontre plus ensuite que rues étroites, obscures et tortueuses. Ainsi Tours ne fait pas oublier la Touraine; la cathédrale ne fait pas oublier non plus celle de Chartres; néanmoins, c'est un bel édifice gothique, aux clochers inégaux, aux magnifiques rosaces, à la nef vaste et élevée, aux piliers légers, aux vitraux richement composés. Cette église est surtout remarquable par la symétrie et la perfection de l'ensemble. Là reposent les cendres réunies de Charles VIII et d'Anne de Bretagne.

Ce fut Louis XII lui-même qui l'ordonna ainsi ; et l'on peut dire que, dans cette circonstance, la mort a été plus forte que l'amour. Je serais bien fâchée de n'avoir pas vu certain hôtel de la rue Saint-François de Paule, qui passe pour une des plus belles constructions de la renaissance, et avait appartenu à Boucicaut, ce grand capitaine qui a porté un rayon de la gloire française dans l'empire d'Orient, et que Bysance proclama son libérateur[1].

De l'abbaye de Saint-Martin il ne reste que les tours. Le tombeau de ce grand évêque attirait dans le moyen-âge une foule de pèlerins. La plupart des rois de la première race l'enrichirent de leurs offrandes. Ce fut dans l'église de Saint-Martin, que Clovis revêtit les ornements de patrice, de consul et d'auguste, envoyés par l'empereur Anastase. *C'est vous*, lui dirent les ambassadeurs impériaux, *que le Ciel a choisi entre tous les monarques pour terrasser l'ennemi commun de Dieu et des hommes ;*

[1] On voyait à Saint-Martin la tombe de Boucicaut ; ce guerrier illustre était qualifié de grand connétable de l'empire grec ; on sait que l'armée de l'empereur Manuel l'avait proclamé généralissime, et qu'en 1399 il sauva Constantinople de l'invasion des Turcs. Ce héros continua ses exploits jusqu'à son retour en France, où il vint avec Manuel solliciter des secours de Charles VI.

on doit vous appeler le restaurateur du genre humain[1].

Le noble, héroïque et malheureux Frédéric, dépossédé du trône de Naples, trouva un asile dans les états de Louis XII, et mourut à Tours entre les bras d'un grand saint et d'un grand poète. Le saint, c'était l'humble et glorieux fondateur des Minimes : le poète, c'était Sannazar, fidèle courtisan du malheur.

Ici, Henri IV reçut le premier ambassadeur qui le complimente sur son avènement au trône : Jean Moncenigo, délégué de la république de Venise.

Entre les hommes célèbres de Tours, nommons : le père Rapin, dont le poème des Jardins est toujours cher aux amateurs de la bonne poésie et de la belle latinité ; Destouches, qui, avant de briller comme poète dramatique, s'était fait une belle réputation comme négociateur ; le cardinal George d'Amboise, fidèle et infatigable ministre de Louis XII, qu'on retrouve partout dans le conseil et dans les ambassades, homme plein de douceur et de pénétration, charitable et désintéressé.

Tours s'honore aussi de grands et saints évêques, Gratien et Lidoire, Grégoire et Martin.

1 Grégoire de Tours.

Les deux derniers surtout ont illustré, sous la première race, le siége épiscopal de Tours, et tous deux ont exercé une sorte d'apostolat sur la Gaule entière. Martin combattait les incrédules par la charité non moins que par les prédications : Grégoire défendait les faibles et les opprimés contre des persécuteurs habiles et puissants. Martin luttait contre le fougueux Ithace, qui appelait les peines les plus sévères sur les priscillianistes : Grégoire eut le courage de défendre seul contre quarante évêques, le malheureux Prétextat que Chilpéric poursuivait de sa haine. Mérovée, fils de ce prince, dut son salut à nos deux évêques. Fuyant avec Brunehaut qu'il venait d'épouser, il avait trouvé un asile dans le tombeau de Saint-Martin ; mais la colère paternelle et la colère plus implacable d'une marâtre allaient l'atteindre dans ce refuge vénéré ; Grégoire ne permit pas que la sépulture de son saint prédécesseur fût violée, et que les droits du fugitif fussent méconnus ; il résista à Chilpéric, et Mérovée put rejoindre sa nouvelle épouse.

Martin jouissait durant sa vie d'une telle célébrité, que Sulpice Sévère alla s'établir près de lui et se faire son disciple, pour mieux écrire sa vie. Tout le monde sait l'éminente sainteté et la cha-

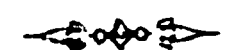
rité infatigable de l'évêque de Tours ; les brillantes qualités de son esprit sont moins connues. Je n'ai jamais vu, dit saint Sévère, tant d'érudition, tant d'esprit et tant de pureté de langage. A sa mort, les peuples de la province accoururent en foule pour se disputer son corps; les habitants de Tours l'enlevèrent pendant la nuit. Conquête au milieu des funérailles ! Mélange d'enthousiasme et de deuil ! Un millier de moines marchait devant le cercueil ; jamais plus de larmes peut-être ne furent versées, si ce n'est au trépas de saint Hilaire d'Arles, où la douleur fut tellement vive que les fidèles ne pouvaient articuler les chants funèbres, et que les Juifs, pénétrés aussi d'admiration pour le saint, se mirent à chanter en hébreu les psaumes de l'office des morts.

Le culte pour la mémoire du grand évêque de Tours a toujours conservé un caractère de joie populaire. A l'époque de sa fête, on voyait accourir une multitude de pèlerins de toutes qualités. Les grands seigneurs se faisaient un pieux devoir d'y amener les pauvres malades. Foulque Néra, comte d'Anjou, avait pris en croupe un lépreux dont les jambes tombaient en lambeaux. Le lépreux fut guéri, et le charitable comte eut une vision où Jésus-

Christ vint lui dire que c'était lui-même qu'il avait secouru. Il se pourrait que ce trait touchant eût inspiré à Guilhem de Castro, l'une des plus belles scènes de la *Jeunesse du Cid*. On doit regretter que Corneille n'en ait pas enrichi son chef-d'œuvre...

Durant les longues heures que je passe en voiture, mon âme refait un voyage dans le passé, voyage plus triste et plus animé que celui qui emporte mon corps vers ces régions diverses. Que de gîtes douloureux ! que de séjours chers à mon cœur, mais hélas ! que je ne reverrai plus ! Il y a deux ans, à pareille époque, je rentrais sous le toit où mon père malade m'attendait, et où je le vis soudain se ranimer pour me bénir. Je demeurai trois mois auprès de lui, et, pour ainsi dire, pressée sur son cœur. Son regard sensible et pénétrant me faisait oublier les peines de la vie ; un serrement de sa main m'élevait au-dessus de mes faiblesses ; un sourire de ses lèvres m'encourageait, m'inspirait ; un mot me récompensait de tout le bien que j'avais pu faire, et m'imposait la douce obligation de mieux faire encore. Mais, trois mois après, je quittai cette maison paternelle, et je la quittai furtivement. Je me levai à deux heures du matin ; je ne pus résister à entr'ouvrir douce-

ment sa porte ; je me penchai vers son lit, comme pour être encore une fois bénie par lui ; j'effleurai d'un léger baiser sa main qui soutenait sa tête ; puis épouvantée de l'émotion que j'allais soulever, et me reprochant mon égoïsme de tendresse filiale, je m'éloignai lentement, en silence et pleine d'anxiété. Rentrée dans ma chambre, je me laissai aller à ma douleur ; je tombai à genoux et sanglotai longtemps. Je priai, je demandai à Dieu qu'il permît au moins que je revinsse encore consacrer mes soins, mes jours, à ce père si digne de mon amour. Dieu m'a exaucé ; que son saint Nom soit loué !...



LETTRE SEPTIÈME.

Tours, le 22 juillet 1829.

En lisant votre lettre, je me demande si ce n'est pas pour vous, ma pauvre mère, que saint Ambroise a dit cette parole si touchante : *La prière accompagnée de larmes est une vertu.* Oui, vous pouvez bien répéter avec le même saint : *Jésus-Christ a laissé couler des larmes ; il pleura sur un étranger, et moi je pleure mon ami.* Moi aussi, c'est toujours aux pieds de Dieu que je retrouve mes larmes ; prier, c'est pleurer ; car c'est aimer dans le présent et regretter dans le passé. Quelle que soit la vertu que je demande, patience, courage, résignation, c'est toujours un souvenir de lui, une invocation de ses propres vertus. Oh ! ma bonne mère, quelle doit être notre confiance

en celui qui a été pour nous l'image de Dieu sur la terre ! Dieu, en prenant le doux nom de père, nous a montré combien un père a droit à notre vénération et à notre amour. Combien il vous protégera, vous qui fûtes pour lui aimable comme Rachel, sage comme Rebecca. Hélas ! aujourd'hui nous avons besoin de reporter sur vous l'amour dont il était l'objet ; et votre douleur profonde et résignée nous inspire une tendre et respectueuse compassion.

Du reste, ma bonne mère, Dieu, si sévère pour le délire des joies frivoles, est toute miséricorde au cœur brisé. . . . .

Je n'ai rien à dire de Châtellerault, où néanmoins j'ai admiré un beau pont bâti par Sully, et le vieux château flanqué de quatre grosses tours..... Dans ce donjon on allait signer un contrat de mariage : il s'agissait d'unir une jeune fille de douze ans avec un homme qui ne convenait ni à elle ni à ses parents. Mais le roi de France avait parlé, et la famille ne résistait plus. Déjà les fêtes nuptiales se célébraient avec une grande magnificence. Quand vint le moment de conclure, la jeune fille dit non, et protesta solennellement en présence de ses serviteurs émer-

veillés. Energie précoce et admirable ! mais aussi cette enfant, c'était Jeanne d'Albret. Si elle refusa Guillaume de Clèves, sujet de Clarles-Quint, elle ne se montra ni plus facile, ni plus ambitieuse, lorsque le fils même de ce monarque (le roi d'Espagne) lui fut présenté. Il semble qu'elle pressentait une destinée plus glorieuse encore : elle avait une autre mission à remplir ; elle devait être la mère d'Henri IV.

Marchons sur Poitiers. Ce qui m'a frappé à l'approche de cette ville, c'est la multitude de noyers qui couvre la campagne. Ces beaux arbres seraient-ils un reste de forêt, qui *dans son centre obscur et sauvage, dérobe aux regards la sépulture du sage Merlin* [1]. La belle et intrépide Bradamante est venue interroger ce tombeau sur le sort de Roger. C'est là que Mélisse, la fée bienfaisante, apparut à la jeune ouvrière et que, touchée de cet amour si passionné et si généreux, si candide et si confiant, elle lui révéla la retraite et les perfides séductions d'Alcine. Mais ce souvenir des antiques

[1] Con questa intenzion prese cammino
Verso le selve prossime a pontiero,
Dove la vocal tomba di Marlino.
Era nascosa in loco alpestro e fiero.
Orlando furioso. Cant VII.

fictions fit place bientôt à d'autres pensées. Entre tous ces arbres magnifiques, il en est deux dont l'aspect me frappa : leur base et leur tronc étaient séparés par un assez grand intervalle ; et à mesure qu'ils s'élevaient, leurs cimes tendaient à se rapprocher et se confondaient enfin. Ainsi, les évènements séparent ici-bas des cœurs faits pour être unis ; mais ils se rapprochent en s'élevant vers le ciel.

Poitiers, vieille cité aux murailles flanquées de tours escarpées, édifices rembrunis, églises antiques. Du sein de ces murs délabrés surgit un souvenir de tous les âges ; Rome est venue y bâtir des palais, des arènes. L'église y célébra de nombreux conciles, et elle compte des saints illustres parmi les évêques qu'elle y institua. Dans ses plaines se sont livrées tour-à-tour de glorieuses, de funestes batailles. A Vouillé Clovis combattit et triompha, *non pour amonceler des richesses ou pour dilater l'empire, mais pour défendre l'unité inséparable de la Trinité sainte, que les Ariens s'efforçaient de désunir par une horrible impiété* [1]. Clovis triompha d'Alaric et de ses Goths farouches. Sous les remparts mêmes de Poitiers, Abderame et ses batail-

[1] Aymoin.

lons épais furent détruits par Charles Martel et Eudes d'Aquitaine [1]. Mais hélas ! ce fut aussi tout près de là que le roi Jean subit, par un terrible revers, la peine de son imprudente présomption. Monarque plus intéressant peut-être par la loyauté de sa parole que par la bonté de son caractère, qui lui a valu le surnom dont l'histoire, trop indulgente sur ce point, l'a gratifié [2]. On n'est plus humilié de ces grands désastres, lorsqu'on se rappelle l'hommage rendu au roi captif par le prince le plus magnanime de son époque.

Vous pensez bien que, si près de Migné, nous ne manquâmes pas de visiter ce lieu devenu célèbre par l'apparition surnaturelle qui fait tant de bruit depuis plusieurs années. Migné est situé dans un joli et frais vallon, qu'arrose une petite rivière ombragée d'arbres touffus. Le chemin descend le long d'un côteau qui lui sert d'abri, et donne à ce village un air de paisible solitude. Le curé était absent; on nous mena à l'église, que l'on agrandit en forme de croix pour honorer le miracle opéré

[1] Grégoire II disait que l'épée de Charles avait conquis à la foi plus de cent mille païens.

[2] Ce surnom de *Bon* a été moins heureusement appliqué encore au duc de Bourgogne, Philippe, dont la cruelle politique a fait tant de victimes.

en 1826; on nous indiqua la place où parut la croix; on nous raconta la surprise, l'admiration et la reconnaissance qu'une réunion de trois mille personnes manifesta à la vue de ce prodige. Je m'agenouillai au pied du Calvaire, et sous le même ciel qui laissa voir cette croix merveilleuse, présage de colère ou de miséricorde, ou plutôt de colère pour les uns et de miséricorde pour les autres.

Il ne m'appartient pas de constater ici l'authenticité de ce fait miraculeux; d'autres l'ont fait. L'histoire nous a transmis la mémoire de plusieurs évènements analogues. On connaît la lettre où saint Cyrille rapporte à l'empereur Constance, comment depuis peu une grande croix toute lumineuse avait paru au-dessus du mont Golgotha, devant la multitude émerveillée, et comment, parmi cet immense concours, le païens eux-mêmes se prirent à bénir le Seigneur Jésus-Christ.

En 1139, les souverains de Portugal ne portaient encore que le titre de comte. A la bataille d'Ourique, Alphonse v (c'était un prince français), en tête de ses troupes, voit leur courage fléchir à l'aspect des maures innombrables. Lui-même, l'héroïque guerrier, se sent atteint d'une mélancolie

décourageante : Soudain, j'aperçus dit le prince, une croix plus brillante que le soleil ; Jésus-Christ y était attaché; plusieurs jeunes enfants d'une beauté merveilleuse l'environnaient; il me semble que c'étaient des anges. . . . . .

Camoens a célébré ce glorieux prodige [1]. Et nous autres Français, nos annales n'ont-elles pas aussi leurs croix miraculeuses? En 1431, quand Bayonne se rendit à Dunois, le peuple vit dans les nuages une grande croix surmontée d'un lis : *Il plaît au ciel*, s'écria la foule, *que nous soyons Français*. C'était un noble et touchant alliage que ce doux emblême de la royauté française, uni au signe sacré de la rédemption!

Revenue à Poitiers, j'allai au Sacré-Cœur : belle solitude, dont les jardins se déploient en fraîches et

[1] « La lumière du jour faisait pâlir les étoiles, lorsque le divin Fils de Marie se montra tout-à-coup aux yeux d'Alphonse, sur la croix, dont l'image brillait au milieu des étendards du Portugal. Le prince, embrasé d'un feu céleste, adore l'Homme-Dieu qui lui apparaît, et s'écrie : « Montrez-vous, Seigneur, montrez-vous aux fidèles. C'est à eux qu'il faut vous manifester et non à moi, qui crois tout ce que vous pouvez. » A la vue de ce miracle, les troupes portugaises, enflammées d'ardeur, proclament Alphonse pour leur roi, et couronnent en lui l'objet de leur amour et de leur admiration.

Lusiade. Chant. III.

vertes pelouses ombragées encore sous des noyers, que le passant n'insulte jamais [1]. J'y fus reçue avec une tendresse toute maternelle par Mme G., l'une des maîtresses chéries de mon enfance, l'une de celles dont j'ai gardé le plus doux souvenir.

Le jour baissait; *c'était l'heure mélancolique où le cœur du pèlerin s'attendrit d'amour*, *et où la cloche lointaine du soir semble pleurer le jour qui se meurt* [2]. Le moment était favorable pour visiter les arênes et les ruines du palais Galien. La lune, qui venait d'apparaître, projetait de pâles rayons sur ces débris que voilait déjà une douce obscurité. En gravissant une des arcades mutilées des arênes, je me crus un instant parmi les restes du palais des Césars à Rome : mais alors, mes impressions étaient bien différentes; je prévoyais pour moi-même le terme peu éloigné de mon exil terrestre. Je disais à ces ruines : Vous êtes ma mère et mes sœurs. Je savais que dès-lors on me pleurait.....

1 Et le noyer souvent du passant insulté.

BOILEAU.

2 Era già l'ora. . . . . .
. . . . . Che lo nuovo peregrin d'amore
Punge, se ode squilla di lontano,
Che paja 'l giorno pianger che si muore.

Il Purgatorio. Canto VIII.

Hélas! la ruine est restée debout, elle a vu tomber autour d'elle ce qui semblait devoir lui servir d'appui. C'est donc moi qui suis demeurée pour pleurer les autres.

Le lendemain, nous vînmes à la cathédrale, imposant édifice aux grandes arcades, aux larges voûtes. Là s'est passée l'une des scènes les plus dramatiques du onzième siècle. Guillaume, duc de Guyenne, avait enlevé la belle vicomtesse de Châtellerault, et la tenait cachée dans son palais de Poitiers. Excommunié pour ce rapt par l'évêque Pierre, le terrible chevalier accourt dans l'église à l'heure où le prélat était à l'autel; il le somme sous peine de mort de lever l'interdiction dont il l'avait frappé. Pierre refuse et demeure impassible. Le duc, se ravisant alors, remet son épée dans le fourreau, en disant : *Je ne t'aime pas assez pour t'envoyer en paradis*. Pierre fut dépossédé de son siége, et Guillaume résista longtemps aux tentative faites pour le réconcilier avec l'Eglise. Le même Guillaume s'était déclaré partisan de l'antipape Anaclet contre Innocent II. Ni prières, ni menaces, ni exhortations ne pouvaient le fléchir; il s'obstinait dans le schisme. Mais voici venir le dompteur des esprits rebelles; voici Bernard. Il

célèbre les saints mystères; après la consécration, il prend le corps de Notre-Seigneur sur la patène, et, animé d'un saint transport, il s'avance vers la porte où se tenait le duc excommunié; il l'aborde avec le regard foudroyant de l'ange exterminateur. « L'Eglise et grand nombre de serviteurs de Dieu lui dit-il, ont prié pour vous avec ferveur, et vous n'en avez tenu compte : je porte dans mes mains votre Juge, celui devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Le mépriserez-vous? Ferez-vous aussi peu d'estime du maître que vous avez fait des serviteurs? »

Tous les fidèles assemblés fondaient en larmes. Le duc, ce prince si redouté, s'épouvante enfin; il tremble, il tombe, et se roule dans la poussière avec d'horribles convulsions. Bernard, d'un geste énergique, le fait relever. L'évêque disgracié est là; Guillaume rendu à sa raison embrasse le prélat, et de la même main qu'il avait levée jadis sur lui, il le replace sur son siège. Le lieu saint retentit alors des acclamations de la multitude.

Le moyen-âge se montre, se réfléchit dans ces scènes si remarquables. D'un côté, vous voyez des mœurs rudes, barbares, des passions sans frein; mais au milieu même de ces perturbations si vio-

lentes du cœur humain, remarquez que la foi ne perd jamais son empire. Etrange et sublime résultat des croyances profondes ! c'est la crainte de donner le paradis à un autre qui retient le bras de l'assassin sacrilège, c'est la crainte de l'enfer pour lui-même qui le rappelle à la pénitence et à la pratique des vertus.

Tel est ce moyen-âge, âge de force et de tendresse, âge de héros, de savants et de sages, c'est-à-dire de saints. A ce siècle de foi simple et de passions ardentes, Dieu suscita un génie plein d'amour et de puissance qui avait des larmes pour toucher la faiblesse des uns, et des armes pour vaincre la dureté des autres. Si nul n'a usé comme lui de cette héroïque liberté qui le faisait agir, suivant ses propres paroles, en prince et en maître parmi les rois ; s'il était pour les grands de la terre un ange dominateur, voyez avec quelle aimante ferveur, et quelle ingénieuse charité il descend quelquefois jusqu'à la prière pour avertir et ramener celui qui s'égare. A-t-on jamais rien écrit de plus pressant et de plus tendre que sa lettre à son neveu Robert ? « Je ne puis cacher mon affliction, ni retenir mes gémissements...... une violente douleur comme la mienne ne délibère point, ne craint

point de déroger à son rang et à sa dignité..... Quel malheur pour moi de vous avoir perdu ! et sans vous comment puis-je vivre ? Mourir pour vous serait ma vie ; vivre sans vous, c'est mourir...... Je ne demande point ce qui a causé votre éloignement, mais ce qui retarde votre retour ; venez sans alarme où vous rappelle un cœur gémissant ; laissez-vous enlever par mon affection ; je veux bien demeurer d'accord que c'est moi qui suis coupable de votre retraite. J'ai été trop austère envers un jeune homme délicat. Je n'ai pas assez épargné la tendresse de son naturel..... Vous embrasserez comme votre frère et votre compagnon, celui que vous craigniez autrefois comme votre supérieur...... Venez, mon très-cher fils, avec toute confiance ; vous avez fui un homme qui était rude ; revenez à un homme qui est doux ; ma sévérité a été cause de votre départ ; que ma tendresse soit la cause de votre retour..... »

Oh ! que j'aime ces traditions antiques, qui placent chaque cité et souvent chaque bourgade sous la protection d'un saint personnage ! Poitiers n'a pas été mal partagé sous ce rapport. Une Reine et un Père de l'Eglise veillent du haut des cieux sur cette ville singulière. Il est beau de voir l'au-

réole céleste briller sur des fronts aussi augustes. Hilaire était tout à la fois l'orateur le plus éloquent de son époque, et le prélat le plus propre à résister aux atteintes que le pouvoir voulait porter à l'intégrité de la foi. On sait avec quelle dignité énergique il écrivit à l'empereur Constance, alors que l'épiscopat était sans cesse menacé par la puissante versatilité des empereurs. Ce fut dans ces conjonctures difficiles, qu'il mérita plus que jamais le glorieux surnom du *Rhône de l'éloquence latine*. L'onde impétueuse de sa parole bat et ébranle les rocs qu'elle rencontre ; elle se précipite avec un fracas majestueux vers la vérité et la justice, comme le fleuve vers la mer qui l'attend.

A l'église Saint-Hilaire, trop préoccupée des souvenirs du grand évêque, je n'imitai pas assez la piété simple et candide du héros de M. de Marchangy, qui raconte y avoir dit son troisième chapelet. Etait-ce en l'honneur des trois statues placées dans une petite chapelle? Notre guide m'apprit qu'en 1208, tandis que les Anglais assiégeaient la ville, un homme gagné par l'ennemi s'était chargé de jeter les clés au-dessus des remparts ; mais lorsqu'il voulut les prendre dans la chambre à coucher du magistrat qui en avait le dépôt, elles n'y étaient

point, et le lendemain on les trouva dans les mains de la statue de la sainte Vierge. A cette occasion furent érigées trois statues, dont l'une représente la céleste libératrice, et les deux autres sainte Radegonde et saint Hilaire, qui sans doute auront uni leurs vœux aux siens pour déjouer la trahison.

Les connaisseurs remarquent à la cathédrale un beau mélange de style lombard et gothique. La hauteur et la largeur des ailes la font paraître plus vaste qu'elle ne l'est réellement, tandis que la plupart des églises gothiques offrent le défaut contraire.

L'église de Sainte-Radegonde est un bel édifice roman; la nef, bien que vaste et large, est dépourvue de piliers. Une chapelle souterraine renferme le tombeau de la sainte patronne, dont le corps fut brûlé par les Sarrasins, quand ils envahirent le Poitou. Les cendres en furent recueillies avec soin et placées dans cette sépulture.

Une pauvre vieille priait auprès de ce tombeau : je lui demandai d'allumer un cierge à mon intention. Il me sembla que mon simple hommage serait bien accueilli en passant par les mains de cette femme indigente et pieuse. J'éprouvais une douce confiance en la sainte, qui fut tout à la fois une très-grande reine, et la femme la plus éclairée de son siècle.

Radegonde, fille de Berthaire, roi de Thuringe, était d'une parfaite beauté. Clotaire Ier et Thierri, également épris d'elle, eurent recours à la voie du sort pour savoir qui la posséderait. Clotaire l'obtint. Après trois ans de mariage, les désordres et les crimes de son mari forcèrent Radegonde à se retirer de la cour. L'auguste exilée fonda à Poitiers l'abbaye de Sainte-Croix, où elle se plaisait à former à la vertu et à instruire dans les belles-lettres les jeunes filles qu'elle y faisait élever. Elle était très-versée dans la connaissance des Pères grecs et latins, ainsi que dans l'histoire. Si Fortunat l'aidait dans les compositions littéraires, de son côté elle inspirait à ce prélat des pensées et des observations dont il enrichissait ses propres ouvrages.

Voilà encore un bel exemple de l'utilité de l'amitié chrétienne entre des esprits supérieurs. Plus d'une fois des hommes de génie ont puisé dans le cœur d'une femme vertueuse leurs plus hautes conceptions. On lui attribue aussi quelques poésies et d'autres ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom de Fortunat. Radegonde était également liée avec Grégoire de Tours.

Je cherchais à démêler les traits de ces deux figures antiques; la bonne femme dont je parlais

tout-à-l'heure vint familièrement me frapper sur l'épaule. « Vous voyez bien ce tombeau, Madame, me dit-elle, j'ai été témoin d'un miracle qui s'y est fait; c'était durant cette damnée révolution.... Un soldat républicain qui, je crois, était pourchassé par nos chers Vendéens, voulut se venger sur les saints et le bon Dieu. Il s'en prit de préférence à notre glorieuse sainte Radegonde, sans doute parce qu'elle avait été reine en son temps. Il voulut, l'impie qu'il était, briser le tombeau que voilà; il le frappa deux fois de son sabre, et à la troisième, bon Jésus! il tomba raide mort. . . . . »

Il est temps de finir, si je veux mettre ici ma lettre à la poste. Que ne donnerais-je pas, ma bonne mère, malgré l'intérêt de ce voyage, pour être près de vous, pour entendre cette douce voix qui laisse dans l'oreille une impression si charmante que l'on croit toujours entendre, et que l'on continue d'écouter [1].

[1] . . . . And in Adam's ear
So charming left his voice, that he a while
Thought him still speaking, still stood fix'd to hear.

Milton. liv. 1. 1

LETTRE HUITIEME.

Tours, le 24 juillet 1829.

Que ne puis-je vous ouvrir mon cœur aussi aisément que vous ouvrez cette lettre, vous y verriez les sentiments de tendresse que le doigt de Dieu y a tracés pour vous; ainsi parlait saint Bernard à Pierre de Cluni. J'aime à vous exprimer mon affection avec les paroles de ce grand maître en fait d'amitié, à vous, qui m'êtes si cher, qûi fûtes si cher à l'auteur de mes jours! Il me semble encore parfois vous entendre dire : *O homme semblable à moi, ô homme selon mon cœur! nous nous sommes tant aimés pendant la vie, pourquoi sommes-nous séparés par la mort?*...... La mort qui a mis un sceau inviolable sur nos liens. Hélas! il ne leur manquait que cette triste et dernière

sanction. N'avons-nous pas éprouvé les sympathies d'une commune douleur, d'un même sacrifice et des mêmes souvenirs? Nous n'étions pas seuls près de lui ; nous n'étions pas deux. . . . . .

. . . .

Angoulême est bâtie sur le pourtour d'une petite montagne, dont le sommet forme une terrasse d'où l'on jouit d'une vue admirable ; les détails en sont charmants. D'un côté les pentes offrent une pelouse de la verdure la plus fraîche ; ici elles sont ombragées de beaux arbres ; une promenade à mi-côte et une route tracée plus bas se déroulent au loin comme de larges rubans ; dans la plaine serpente une aimable petite rivière ; c'est l'Angième aux mille et gracieux contours ; enfin, un pont élégant unit les deux rives de la Charente. Emblème d'une belle âme qui est le lien de deux âmes plus belles encore.

La cathédrale d'Angoulême mérite bien que j'en dise un mot. Quand on aime les églises gothiques, on doit chérir aussi les vestiges précieux de l'architecture lombarde ou saxonne qui a précédé les constructions ogivales. Or, ici subsiste toujours l'un des plus beaux portails lombards que le temps ait respectés. J'ai arrêté longtemps mon regard

curieux sur tous ces arcs à plein cintre, que supportent des colonnes sveltes et élégantes, sur ces arabesques charmantes, sur ces riches bas-reliefs, sur ces statues enchâssées dans leurs niches, et sur ces quatre évangélistes avec leurs attributs symboliques. Il y a là aussi une haute tour que l'on dit également d'origine lombarde. Une coupole à huit faces surmonte la nef centrale, et donne à l'édifice un beau caractère d'antiquité.

En sortant de la ville, la route circule entre une montagne riche de végétation et un précipice que cachent de grands arbres et des touffes d'un bois épais. Au sein de cette nature riante et bénigne, naquirent et vécurent deux sombres scélérats, Ravaillac et Poltrot. A une époque reculée, deux frères, Louis le Germanique et Charles le Chauve, s'y livrèrent une bataille sanglante.

A ces noms abhorrés, à ces souvenirs funèbres, Angoulême peut opposer des souvenirs et des noms plus doux et non moins fameux. J'y retrouve la sœur aimable et chérie de François Ier, la Marguerite des Marguerites, fleur belle et suave sur laquelle la calomnie a pourtant versé son venin. J'y vois aussi un auteur dont j'ai goûté bien jeune les écrits décrédités; Balzac eut le mérite de fixer

notre langue ; mais il faut en convenir, à force de lui donner de la noblesse, de la correction et de la clarté, il a contribué plus que tout autre à la dépouiller de cette grace enfantine et candide, son charme le plus attachant. Balzac a fait, comme Machiavel, un *Traité du prince ;* mais, au lieu de ces maximes corruptrices qui souillent l'ouvrage du secrétaire florentin, l'écrivain français enseigne toujours une politique fondée sur l'Evangile. Machiavel avait pris, dit-on, pour type de son prince, un Borgia. Balzac, mieux inspiré, trouva du moins dans Louis XIII un vertueux modèle ; et, en effet, il n'était pas indigne d'un tel choix, ce monarque *qui veilloit quasi toujours, quasi toujours à cheval, courant partout où la nécessité publique l'appeloit.... à qui ses cheveux blancs sont venus des nobles et glorieuses inquiétudes qui ont produit la tranquillité de ses peuples.*

LETTRE NEUVIÈME.

Bordeaux, le 26 juillet 1829.

Après les jolis environs d'Angoulême, on traverse un pays fort monotone. A Saint-André de Cubzac, la Dordogne est large d'un quart de lieue; nous la passâmes sur un bateau à manège; le temps n'était pas favorable; il fallut vingt-sept minutes pour faire le trajet. Ces lenteurs, ces chevaux qui tournoyaient circulairement, le bruit monotone de la machine, le silence des passagers, et sans doute aussi mes dispositions particulières, firent naître en moi je ne sais quelle tristesse rêveuse; je me sentis comme transportée à l'heure douloureuse d'un embarquement sur mer. Le vaisseau qui vous emporte, part, s'éloigne...... Vous apercevez encore vos parents, vos amis attachés à

la rive; ils semblent vous envoyer de derniers adieux; *mais le vent les emporte, et leurs vains sons se dissipent dans les nues* [1]. Ainsi en est-il, à plus forte raison, du moment décisif où l'on contracte un engagement qui doit régler une destinée; si ce n'est que le voyageur reverra peut-être les champs paternels, au lieu que l'autre est abandonné sur un Océan qui n'a point de rivage.

Après Cubzac, la contrée entre la Dordogne et la Garonne est nommée l'*Entre-deux-mers*, hyperbole gasconne! Partout vignes fertiles, habitations riantes et riches côteaux. Vous êtes frappé, à l'entrée de Bordeaux, de la hardiesse d'un pont magnifique qui étale ses dix-sept arches; puis votre regard étonné se promène tour-à-tour sur une ligne de bâtiments réguliers, imposants et sombres, sur la tendre et abondante verdure de l'autre rive. Entre les deux quais se déploient et le fleuve et le port.

Quant à la ville, elle a bien de quoi justifier le rang glorieux qu'elle tient parmi les premières cités de France. Il suffit de nommer la place royale, la place Dauphine et celle de Saint-Germain, les rues de l'Intendant et du Chapeau-Rouge, ainsi que le

1 Virgile.

quartier Chartron, où le négoce opulent a ses somptueux hôtels. Parmi ces grandes rues et ces belles places, on rencontre sans cesse des femmes à l'œil vif et noir, aux traits agréables, coquettement coiffées d'un fichu de soie ou d'indienne bariolée qui leur sied à merveille. Au-delà, il n'y a plus que les églises dont je dirai un mot, et quelques restes d'antiquités, telles que le palais Gallien et la porte basse, cette masse indestructible sur laquelle se sont émoussées les pioches des Vandales et la faux du temps.

Il est pourtant encore deux édifices modernes, consacrés l'un à la fortune, l'autre aux jeux de la scène; mais ce n'est pas mon lot de décrire longuement, ni le grand théâtre, dont l'architecture est si élégante dans sa forme circulaire, ni la bourse au dôme gracieux et léger. On m'a conté que le théâtre fut ouvert en 1780, par la représentation d'*Athalie*. C'était l'inaugurer sous d'heureux auspices; l'art dramatique exercerait une noble et salutaire influence, il serait honoré de tous, si toujours il obéissait à de telles inspirations.

En entrant à la cathédrale, je fus frappée de l'étendue de sa nef, de la hardiesse de ses voûtes

et des découpures délicates du chœur. C'était un dimanche; les fidèles remplissaient cet immense vaisseau, et de toutes ses parties la prière du peuple allait se confondre avec celle du prêtre dans le chœur, dont les deux ailes symboliques s'élèvent au-dessus de la nef, et semblent lui servir de degré vers le ciel. Toutes les cloches étaient en mouvement; l'orgue exécutait une musique grave et touchante. L'orgue, cette voix harmonieuse de l'église gothique, ce merveilleux organe qui exhale, par cent tubes, son souffle céleste, s'empare de la prière humaine, et la fait vibrer le long des voûtes sonores. Les cloches à leur tour reçoivent les accents de nos supplications dans leurs cavités d'airain, pour les faire retentir parmi l'atmosphère; leurs bonds d'allégresse, leurs joyeuses volées, leur glas gémissant trouvent des échos au sein des nuages, où les messagers de Dieu les réunissent, les recueillent sans doute, pour en déposer l'hommage *sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu* [1].

Sainte-Croix offre, à son entrée principale, un curieux portail à plein cintre. On y voit les figures allégoriques des quatre vertus cardinales, et celles

[1] Apocalypse. VIII. 3.

des vices qui leur sont opposés. La nef est entourée de piliers qui m'ont paru bien lourds; les bas-reliefs abondent au-dehors. Enfin l'édifice est surmonté d'un beffroi non achevé. On montre dans cette église, comme singularité historique, un monument qui représente un roi ou empereur, foulant aux pieds de son cheval un ennemi vaincu. Au dire de quelques antiquaires, ce roi serait Charlemagne ou Pépin, terrassant un duc de Guyenne. Y avait-il alors des ducs de Guyenne?

A la chapelle de la Vierge, toute dorée, toute éclairée d'une douce lumière, je vis avec attendrissement deux *ex-voto* représentant des tempêtes. Sur l'un est écrit : 5 *mars* 1818. *Capitaine Guillemer, entre l'île Ronde et l'île des Serpents;* sur l'autre : *Au retour de la Martinique.* Je remarquai une statue de la Magdeleine, appuyée sur une tête de mort et couronnée de roses blanches, emblême touchant d'innocence et de pureté, appliqué au repentir qui purifie et régénère, allusion ingénieuse et tendre aux paroles du Sauveur : *Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Le vieux portail et les antiques piliers de Saint-Surin ont perdu beaucoup de leurs charmes sous

le vêtement moderne dont les a affublés naguères un mal-avisé badigeonneur. Est-il donc permis de cacher ainsi le moyen-âge, de le travestir sous un costume qui lui sied si mal ? C'est blesser toute bienséance ; c'est draper la reine Blanche, l'auguste veuve des rois du XIII[e] siècle, avec les frêles tissus de nos jours, tissus à la couleur légère et changeante.

Nous sommes logés hôtel. . . . Ma chambre est toute élégante de draperies, de meubles, de tentures ; je m'y trouve fort à l'aise, je m'y repose en dépit de mes goûts simples, de mes habitudes actives, avec une sorte de complaisance épicurienne ; ma fenêtre donne sur le port. Je puis, grace à un beau clair de lune, promener ma vue sur cette plaine liquide où s'élève une forêt de mâts, où flottent des pavillons de vingt peuples divers. Ce qui me frappe dans ce spectacle, c'est le silence profond, c'est le calme universel au milieu de ces masses si vivantes, si animées. Je n'entends pas un oiseau, pas un insecte, pas une brise, encore moins le bruit d'une feuille ; et quelques heures après, tout s'éveille, se meut, s'agite ; ce sont des cris, du travail, des chocs, des embarras. Soins admirables de la Providence ! La cupidité, les pas-

sions ont beau faire ; elles ont beau lutter pour prolonger leur action, il est un père plus puissant, qui ne nous permet pas d'enfreindre complètement la loi salutaire qu'il nous a donnée ; il nous impose le repos. Ainsi la nature, supérieure à l'intérêt et à l'ambition, assoupit nos organes, endort nos inquiétudes, et fait chaque jour trève à nos souffrances, à nos passions qui sont des souffrances suprêmes.

Nous allâmes voir au collége le monument de Michel Montaigne ; il est représenté vêtu d'une cotte de mailles, couché sur son tombeau ; un lévrier est à ses pieds.

Savez-vous bien que vous avez quelque analogie avec Montaigne ? Comme vous, il avait un ami.... Ils s'étaient cherchés et s'aimaient avant de se connaître ; dès qu'ils se furent rencontrés, aucun parent ne leur fut aussi proche. Puis, il eut aussi une fille adoptive, aimée de lui avec une tendresse paternelle. N'est-ce pas le récit de l'affection qui vous unissait à mon père, et celle de votre tendresse pour moi ? Vous ressemblez donc à Montaigne en ce point, mais vous en différez sur bien d'autres ; ce n'est pas vous qui auriez proféré sur les femmes cette impertinente calomnie : *La suf-*

fisance des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication, nourrice de cette sainte cousture, ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'estreinte d'un nœud si preste et si durable.

Plutarque, que Montaigne appelle *son homme*, ne traitait pas ainsi les femmes. Dans deux de ses opuscules, il prouve, par un grand nombre d'exemples, que les femmes ne sont pas moins que les hommes, capables d'un attachement durable, d'une amitié à toute épreuve ; lui fait voir qu'elles ne le cèdent pas non plus en vertus et en dévouements héroïques.

Le scepticisme que Montaigne semble étaler parfois dans *ses Essais*, fut plutôt un jeu de son esprit naïf et curieux, qu'un vice de son cœur et de son intelligence. Il demeura plus chrétien que ses écrits, où néanmoins on trouve des hommages multipliés à la religion, à la Providence, au dogme catholique, à l'autorité en matière de foi ; il réduit aussi à leur juste valeur la raison humaine, la philosophie et ses vaines disputes. Montaigne accéléra sa fin par un acte de foi ardente ; on célébrait la messe dans sa chambre, il expira en faisant un effort pour se mettre sur son séant au moment de l'élévation.

Saint Paulin, à qui nul genre de gloire n'a manqué, obtint aussi toutes les faveurs de la fortune. Né dans les premiers rangs de la société, il devint sénateur et consul honoraire. Doué du plus beau génie, d'un profond savoir, d'un esprit vif et pénétrant, il s'est illustré par des poésies qui, selon Augustin, sont plus douces que le lait et le miel. Ses lettres et ses harangues sont dignes de Cicéron, au jugement de saint Jérôme, bon juge en cette matière. Enfin il fut appelé, à juste titre, le modèle et l'honneur de la Gaule. Ausone, le grand poète de l'époque, né aussi à Bordeaux, maître et ami de Paulin, proclame avec une modestie touchante que son disciple le surpassait par l'heureux accord de l'élévation et de la douceur. Tous les saints du siècle, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de plus illustre alors, furent ses amis; c'était Sulpice-Sévère [1], Jérôme, Ambroise, Augustin, Martin de Tours, Honorat d'Arles [2]. La fortune de

[1] Sulpice-Sévère fut le disciple enthousiaste de saint Martin et son éloquent biographe; il est auteur de l'*Histoire sacrée*, chef-d'œuvre de style et de précision. C'était le Salluste de ce siècle.

[2] On a dit de ce grand évêque, que si la charité eût voulu se faire peindre, elle eût dû emprunter les traits et le visage d'Honorat.

Paulin était immense ; il avait épousé Térasie, femme digne de lui. Un seul bien, un fils manquait à cette union. Ses prières ardentes, celles de sa vertueuse compagne furent exaucées ; mais Dieu voulut sans doute éprouver leur foi, et cet Isaac leur fut enlevé au bout de huit jours. Alors Paulin, entièrement dégoûté du monde, où son âme sensible ne trouvait plus d'attache, se dévoua tout-à-fait à Dieu. Il se retira avec sa femme à Nole, dont il devint l'évêque seize ans plus tard. Quand cette ville fut prise par les Goths, la vertu du pontife inspira tant d'admiration à ces barbares qu'ils lui rendirent la liberté. Les dernières années de l'évêque de Nole furent consacrées à soulager son peuple des maux de la guerre, et à racheter les captifs avec les biens de l'Eglise ; car les siens propres étaient devenus depuis longtemps le patrimoine des pauvres.

Vous trouverez que, partout dans ce voyage, je rencontre des saints, et qu'ils sont le sujet perpétuel de mes digressions ; n'allez pas en conclure que je sois exclusivement pénétrée de leurs pieux sentiments ; je crains bien, au contraire, qu'il n'y ait dans mon admiration quelque chose de trop humain, et plus d'enthousiasme pour le génie et

l'héroïsme, que de piété contemplative et de culte pour les vertus pratiques. Mais, soyons justes, y eut-il dans ces siècles reculés d'autres grands hommes que les saints? J'ai nommé déjà les Martin, les Paulin, les Grégoire, les Hilaire, les Aignan; que d'autres encore à citer! N'était-ce pas un homme illustre que ce Germain l'Auxerrois, qui fut orateur et guerrier, habile écrivain et heureux négociateur, qui sut fléchir l'âme indomptable d'Eocharic, et délivrer les Bretons d'une invasion formidable [1]?

Sidoine fut aussi un personnage bien célèbre; gendre de l'empereur Avite, il mérita qu'un autre empereur lui fît ériger une statue. On l'admirait pour son érudition et son esprit, on le chérissait pour sa bonté; on l'honorait comme le premier poète de son siècle; et son éloquence avait tant

[1] Les Bretons, attaqués par les Pictes et les Saxons, couraient les plus grands dangers; ils appellent à leur secours saint Loup et saint Germain, regardés alors comme les deux colonnes de l'Eglise gallicane. Leur arrivée rend le courage à ce peuple consterné. On prélude à la défense par la prière et la réconciliation. L'ennemi veut profiter du moment où les Bretons se livraient à ces pieux devoirs. Germain, qui avait exercé autrefois un commandement militaire périlleux, les range lui-même en bataille, se met à leur tête, et commande de tomber sur l'ennemi aux cris trois fois répétés d'*Alleluia*.

de pouvoir qu'elle lui épargnait l'obligation pénible de commander.

J'ai déjà parlé de saint Loup; j'ajoute que cet homme, qui fut nommé le premier évêque du monde, exerçait un noble ascendant sur Arbogaste et même sur Attila, qui, après avoir sous les murs de Troyes cédé à son éloquence, voulut plus tard l'emmener avec lui sur les bords du Rhin. Les écrivains redoutaient la censure de ses lumières, comme les pécheurs la censure de ses vertus.

Connaît-on assez les Patient, les Exupère? L'un qui étendit ses aumônes jusqu'aux confins de la Gaule, et qui essuyait *les larmes de ceux dont il n'avait pas vu les yeux* [1]; l'autre que saint Jérôme appelait le *rempart de Toulouse, qui affamé lui-même nourrissait les autres; qui portait le corps de Jésus-Christ dans un vase d'osier?* Connaît-on Ecdice, beau-frère de Sidoine, dont les prodiges de valeur n'étaient surpassés que par les prodiges de sa charité, qui, par un audacieux fait d'armes, délivra Clermont des Goths qui l'assiégeaient; puis, durant une famine, ne trouvant pas assez de pauvres autour de lui, envoyait des chariots dans les

[1] Sidoine.

villes et les bourgades, et se les faisait amener par milliers !

Que de grands hommes dans cette Gaule, qui par les saints fut *le miroir de la chrétienté et l'immobile appui de la foi* [1], et qui sans eux n'eût été que la terre du courage féroce et du sauvage héroïsme !

Bordeaux, le 28 juillet 1829.

Si, fatigué de mes petites digressions historiques, vous me reprochez de parler peu des monuments et beaucoup des faits, je conviendrai qu'en cela mes goûts se sont trouvés d'accord avec mon insuffisance. J'aime à chercher dans les faits eux-mêmes la révélation des mystères de l'humanité. C'est par les faits que l'homme se manifeste ; c'est dans les actes qu'il signale ses impressions, ses penchants, ses pensées. A l'aide de ses œuvres éparses, je le recompose tout entier ; je groupe et condense, si on peut le dire, tous ses attributs. En un mot, pour parler comme les philosophes, j'arrive à la synthèse par l'analyse. Dans les monuments (je parle de ceux qui sont l'expression réelle d'une époque), la synthèse se trouve toute

[1] Paroles de Grégoire IX.

faite ; le génie l'a jetée en moule ; il a, de sa main puissante, uni en un faisceau désormais indivisible, tout ce que nous autres vulgaires avons tant de peine à saisir pièce à pièce. Aussi la pensée synthétique, enfermée dans ces monuments, n'est-elle pas visible aux yeux de tous. Et lors même qu'on parvient à la saisir, il est bien difficile d'en transmettre aux autres la fidèle image. Aux peintres seuls est départi cet heureux privilège ; or je n'ai pas le droit de m'approprier le mot fameux du Corrège.

On nous recommanda bien de voir le cimetière. Il est immense, traversé et entouré de belles allées de platanes. Il y a là des tombes magnifiques sur lesquelles sont gravés des noms fort inconnus, et que l'histoire ne recueillera point. On s'accoutume trop à visiter ces demeures de la mort, comme on visiterait un musée. Cette pensée excite alors en moi une sorte de remords, et j'ai senti le besoin d'expier cette curiosité vaine ; il me sembla que, du sein de ces cercueils fermés, la voix d'une âme se faisait entendre :

« Parce que j'ai différé jusqu'à la fin mes bons et salutaires soupirs, le Ciel veut que j'attende aussi longtemps que j'ai différé mon repentir, à

moins d'être secourue par la prière d'une âme en état de grace. A quoi servirait une prière que le ciel n'entendrait pas [1]. »

A Dieu ne plaise qu'on prenne dans un sens trop absolu cette dernière parole du poète. Oh ! le Ciel écoute, il entend toujours le cri qui s'élève de nos cœurs ; mais, pour le rachat de nos frères captifs, pour les faire entrer dans les célestes béatitudes, la prière du juste est seule efficace.

« Aidons ces pauvres âmes à se laver des taches qu'elles ont emportées d'ici-bas, afin que, légères et purifiées, elles puissent s'élancer vers les sphères étoilées [2]. »

Au milieu de toutes ces tombes fastueuses, s'élève un monument plus simple. Il n'offre qu'une série de dates et de noms; mais quels noms et

[1] Prima convien che tanto 'l ciel m'aggiri
Di fuor da essa quant 'io feci in vita,
Perchè 'ndugiai al fin li buon sospiri,
Se orazione in prima non m'aita
Che surga su di cuor che 'n grazia viva :
L' altra che val, 'n ciel non e udita?

Purgatorio. Canto IV.

[2] Ben si de' loro aitar lavar le note
Che portar quinci, si che mondi e lievi
Possano uscire alle stellate ruote.

Purgatorio. Canto XI.

quelles dates ! 1er passage du Rhin, 2me passage du Rhin, Ettigen, Berstadt, Nordlingen, Bibezach ; retraite d'Allemagne ; retraite d'Italie ; Engen, Moeskirck ; passage du Danube, Hohenlinden. Et quand on a lu le titre de tous ces chapitres si glorieux de notre histoire contemporaine, est-il besoin de désigner le héros du livre, Moreau, *qui avec l'armée française eut tout l'honneur de la France ? Si ces succès n'avaient pas fait oublier nos crimes, dans quelle dégradation ne serions-nous pas tombés aujourd'hui ! Elle nous dérobait au mépris des nations, en nous couvrant de lauriers ; à chaque cri d'indignation échappé à l'Europe, elle répondait par un cri de triomphe* [1]. Moreau, dont le nom fut longtemps plus populaire que celui de Napoléon, Moreau, qui s'était fait le médiateur entre la France et l'Europe, et qui sans le coup de canon de Dresde, nous eût sans doute préservés de deux invasions.

A l'église Saint-Michel, chapelles élégantes et riches que j'admirai un instant. Puis nous descendîmes quatre-vingts marches dans la tour, et nous nous trouvâmes enfin dans une salle ronde et voûtée. Or, devinez quels étaient les ornements, les habitants de cette rotonde souterraine ? Figu-

1 Châteaubriand.

rez-vous un cercle de quatre-vingt-dix cadavres, tous debout, tous rangés contre le mur comme pour nous voir entrer, à la pâle clarté d'une lampe sépulcrale. Spectacle effroyable! Tous ces corps noircis, desséchés, flétris, avaient conservé leurs attitudes vivantes. La plupart étaient là comme ils étaient, sans doute, à l'instant où la mort les a frappés. Sur certains visages, dans certains gestes, on croyait reconnaître des affections, des émotions de l'âme. C'est une femme, une mère qui enlace un de ses enfants dans ses bras défaillants, tandis que l'autre, ignorant encore le coup qui va l'atteindre, se penche doucement sur sa mère. En voici un qui a l'air de sourire malicieusement. Quel moment pour sourire!.... Cet autre est affaissé et paraît s'incliner devant la mort. Celui-ci se tient droit et comme menaçant...; impuissante menace!... Tout auprès se montre une femme dont le sein est dévoré par un cancer. Au dégoût que cette vue inspire, se joint un sentiment de pitié pour des souffrances qui ne sont plus. Ici, une très-jeune personne à côté d'un vieillard décrépit; c'est l'aïeul octogénaire que la mort a mis de niveau avec sa petite-fille de 18 ans.... Ce groupe, c'est un père et une mère qui essaient de protéger

leur unique enfant contre la contagion qui va les dévorer aussi.... Celui-là, à en juger par la sérénité qui reste dans ses traits, semble moins mort qu'endormi ; le regard et l'imagination se reposent un instant. Mais voici qui les bouleverse de nouveau : les membres de cet autre cadavre sont violemment contractés et portent les traces d'horribles convulsions.... le malheureux avait été enterré vivant. Une espèce de géant dominait cette foule funèbre ; je crois voir quelque héros des vieux siècles, quelque paladin de l'Arioste. Hélas ! notre prosaïque cicérone nous apprend que c'est un porte-faix, qui a péri sous le poids d'un fardeau de vingt quintaux. Si dans ce séjour du trépas, notre esprit est soumis aux illusions et dupe des apparences, quel doit être notre défiance, lorsque la vie, cette puissante séductrice, revêt encore les objets de ses couleurs décevantes ?... Du reste, il y avait bien là un général, que notre guide femelle nous désigna en le tirant indécemment par la barbe. Cette femme, concierge familière d'un tel palais, maniait avec une brutale insouciance les visages, les cheveux, les oreilles, les langues de ces momies. Ainsi, Agrippine ne pouvant reconnaître la tête défigurée de Lollia, ouvrait la

bouche de son ennemi et s'attachait à regarder les dents qui avaient quelques marques particulières. Indignée, révoltée d'une telle irrévérence, j'en demandai intérieurement pardon aux âmes qui avaient animé ces corps. Moi qu'un si étrange spectacle n'avait nullement effrayée d'abord, je me sentis saisie d'une sorte de terreur à cette ignoble profanation. Car enfin, au milieu de tant de cadavres encore debout, et foulant sous les pieds un sol dont toute la poussière a été vivante et humaine [1], il est bien permis à l'imagination de concevoir une sainte épouvante. Tout entière aux pensées de résurrection, de jugement et de manifestation universelle, j'aurais voulu interroger tous ces hôtes silencieux, et au lieu de leur dire comme Faust : « N'avez-vous pas vainement cherché la clarté du jour, et poursuivi avec effort la vérité qui s'échappait dans les ténèbres ; » j'aurais voulu savoir s'il ne s'était pas trouvé là quelques âmes simples et droites, qui soutenues et dirigées constamment par la foi, n'avaient pas dû courir après cette fugitive, et quelques autres sans doute, qui, cherchant la vérité à l'aide de la science et de l'amour, *ces deux*

[1] On nous assura que ce terrain, jusqu'à dix-sept pieds de profondeur, était formé de débris de corps humains.

lumières jumelles [1], l'ont rencontrée dans les hautes régions du ciel, son véritable séjour. Hélas ! vous allez vous récrier, et dire que mon imagination a chargé beaucoup le tableau, et le montre ensuite à travers son prisme. Je ne veux ni l'accuser avec vous, ni la défendre non plus : pour être son garant et surtout son juge, je suis trop près d'elle. Mais ce qui est écrit, est écrit.

Il est bien temps de remonter enfin chez les vivants : allons aux belles allées de Tournus, que décore la statue de l'intendant célèbre qui leur a donné son nom. Je visite aussi le pont et me promène, non sans me baisser un peu, dans ces longues galeries qui n'ont que cinq pieds de haut ; ce n'est pas que j'eusse ni plumet, ni aigrettes, ni la tête empanachée, comme le Psicarpax de la Fontaine, ma taille seule y mit obstacle ; tant il y a pourtant que dans les choses matérielles, aussi bien que dans l'ordre moral :

> Les petits, en toute affaire,
> S'esquivent fort aisément ;
> Les grands ne le savent faire.

C'est là qu'on a vu une femme, une héroïne, la

[1] Expression de Grégoire IX dans sa lettre à Frédéric II.

petite-fille de Marie-Thérèse, faisant appel à la loyauté de l'armée, et ne trouvant que des âmes de glace pour répondre au cri de son cœur si français.

« Il me semble qu'une femme d'une âme aussi intrépide, si un lâche l'eût entendue prononcer ces paroles, lui ferait affronter un ennemi armé [1]. »

Ecrivez-moi, mon saint ami, vous savez que mon âme, brûlée par la souffrance, a besoin de la douce rosée de l'amitié? Ne savez-vous pas surtout que cette âme est un miroir où se réfléchissent les impressions de ceux que j'aime. Il m'était nécessaire de m'attacher à ce qui est fort et vertueux; je l'ai fait. Remplissez, en ne me délaissant pas, le rôle que la Providence vous a imposé à mon égard. Oh! qu'il est doux de s'abandonner à un être meilleur que soi [2]!

[1] Methinks, a woman of this valiant spirit
Should, if a caward heard her speak, these words
Infuse his breast with magnanimity.

SHAKESPEARE. *Henry VI.*

[2] Goëthe.

LETTRE DIXIÈME.

Bayonne, le 30 juillet 1829.

Oui, ma bonne mère, parlez-moi souvent, parlez-moi toujours de ce père chéri et tant regretté ; ne craignez pas de me faire partager la douleur qui vous poursuit. J'aime à nourrir mon âme du souvenir de ses vertus ; il semble, pour prix de mes larmes, me couvrir de sa sainte égide, m'abriter de sa céleste protection, comme dans ces jours bénis où il me pressait sur son cœur, m'exprimant avec une effusion si touchante le bonheur que lui donnaient mes soins. Quelle provision d'amour j'ai recueillie ! comme elle me soutient aujourd'hui ! Aussi je veux honorer sa mémoire, moins par mes pleurs que par mes constants efforts à suivre ses admirables exemples. Puissé-je toujours réprimer et

diriger ma sensibilité, de manière que loin d'être un obstacle à l'accomplissement de mes devoirs, elle soit toute consacrée à la consolation de ma famille et des infortunés. Il m'a légué ses sollicitudes, il a béni mon amour filial et plus encore mon courage; sa tendresse m'impose de grandes obligations. En est-il une plus douce, plus facile que de reporter vers vous, mère chérie, aujourd'hui notre unique trésor, tout le dévouement qu'il m'inspirait? Votre tendresse centuple mes forces.

Que serait-ce si je vous voyais moins malheureuse, si vous pouviez sentir combien il y a de consolation et de vérité dans cette parole de Vittoria Colonne : *auparavant, presque jamais séparés de corps, aujourd'hui à jamais unis par l'affection.*

Bayonne, le 1er août 1829.

Reprenons mon journal.

Jusqu'à Langon, le pays est riche et bien cultivé. D'un côté, la route est bordée d'arbres et de belles vignes : de l'autre on aperçoit dans l'éloignement des collines qu'on prendrait pour des béliers, bondissants le long de la Garonne.

Il faut pourtant faire une pause à Bazas, où l'on

m'assurait qu'il n'y a rien à voir. Rien à voir! n'est-ce donc rien que cette cathédrale dont j'aperçois la porte ouverte!..... Je descends, je m'arrête extasiée devant le triple portail où sont figurés, par la vocation de saint Pierre, les travaux et les combats de la vie terrestre; par le jugement dernier, le dénouement solennel des destinées humaines; et par le couronnement de Notre-Dame, l'apogée du bonheur. J'entre..... je me trouve au milieu d'une vaste et sombre nef du gothique le plus pur. Accablée de la chaleur du jour, j'éprouvais sous ces voûtes profondes le bien-être qui vous rafraîchit, lorsqu'au sortir d'une plaine aride on se trouve sous l'ombrage des grands chênes d'une forêt.

Je m'agenouillai alors et priai pour vous; car je n'avais, comme je ne sais plus quel gascon, aucun motif pour ne pas prier dans le diocèse de Bazas [1].

[1] Un gascon, brouillé avec l'évêque de Bazas, avait fait vœu de ne jamais prier Dieu dans son diocèse. Embarqué un jour sur la Gironde, une tempête s'éleva et mit en danger le bâtiment et les passagers; le pilote annonça qu'il n'y avait plus qu'à se recommander à Dieu: « Avant tout, dit le gascon, dites-moi un peu si nous sommes encore dans le diocèse de Bazas? »

Cette cathédrale n'est point en forme de croix; ce qui me fait souvenir du mot de Henri IV, qui ne concevait point d'église sans cette forme symbolique du christianisme : *toute église sans croix n'est qu'une chapelle.* On reconnaît là l'instinct, le sentiment catholique de ce bon roi qui, convaincu enfin lui-même, aurait voulu réunir dans le sein de l'Eglise tous ses anciens amis et partisans.

Bientôt l'œil ne se repose plus que sur d'immenses plaines couvertes de bruyères et de grandes fougères, ou sur des forêts de pins d'Ecosse.

« Nous arrivâmes dans les landes qui écartent de leur sol toute espèce de plante [1]. »

Tombés à Roquefort dans un gîte malencontreux, nous eûmes pour ne pas dormir trois excellentes raisons; si la première vous paraît suffisante, écrivez-moi de ne pas vous dire les deux autres : 1° Il fallut nous coucher sans souper : 2° les lits étaient détestables, sans compter l'insecte

Du repos des humains implacable ennemi.

3° Enfin, les allées et les venues, les joies

[1] . . . . arrivammo ad una landa
Che del suo letto ogni pianta rimuove.
Inferno. Canto XIV.

bruyantes d'un grand festin ; car le maître de l'auberge mariait sa fille. Sancho eut meilleure chance aux noces de Gamache. Après tout il me siérait mal de me plaindre d'une si folle mésaventure. Anne d'Autriche, malade et attendant son lit pendant quatre heures sur un fauteuil de bois, disait : « Nous sommes toujours trop à notre aise ; il est juste que nous souffrions quelquefois. » C'est cette grande princesse qui vendit de magnifiques pendants d'oreilles de diamants, pour distribuer des aumônes à ce peuple qui l'insultait et qui la maudissait. Mme de Motteville raconte qu'elle feignait de perdre ses colliers, d'égarer ses perles pour en donner le prix aux pauvres.

A Mont-de-Marsan, le déjeûner fut très-opportun ; car nous ne fûmes pas plus heureux au départ de Roquefort qu'à l'arrivée. Mont-de-Marsan, que baignent de leurs eaux réunies deux riviérettes aux noms mélodieux, la Douze et la Médouze, est une ville assez gaie et ornée de quelques jolis édifices. On y rebâtit une église élégante, en place de celle qui vient d'être brûlée. Du reste, nul monument, rien qui signale ou rappelle les illustrations du pays. Après tout, si la ville n'a pas eu de grands hommes, on conçoit qu'elle n'ait

pas eu de statues à leur élever. Il me semble pourtant que le capitaine de Gourgues lui a fait quelque honneur, et qu'il mériterait assez un souvenir dans sa ville natale. Ce fut une vie bien aventureuse et même bien héroïque, que cette suite d'exploits et de revers, ces courses sur les rives du Levant, sur les côtes d'Afrique et sur l'Océan indien, ces représailles plus patriotiques que chrétiennes contre le féroce Ménendez, ces persécutions et ce dédain d'un monarque ingrat et abusé ; puis cette mort, au moment où le vaillant de Gourgues trouvait enfin à la cour du Portugal un emploi digne de lui.

Dans une contrée à laquelle les Landes ont donné leur nom, la vue n'est pas, comme on pourrait le croire, sans cesse attristée par des plaines incultes et stériles ; les brúyères, ces tristes et résignées violettes du désert, étendent au loin un tapis lilas entremêlé de hautes fougères. Les champs de maïs [1] se déploient sous l'ombrage des chênes touffus, des catalpas indiens, des peupliers de la Caroline, au feuillage si vert et si tendre.

[1] Le maïs, pacifique conquête des guerres saintes du Levant, fut rapporté au XIII[e] siècle par le marquis de Montferrat. Ce doux et salutaire aliment des habitants du midi fut accueilli par les magistrats avec des transports de reconnaissance, et béni sur l'autel par la main des prêtres.

Hâtons-nous d'arriver à Pau. De la montagne où est située cette jolie ville, et surtout les hauteurs du parc, on plane sur un magnifique vallon. Ce sont des moissons qui mûrissent, des prairies qui verdoient, des vignobles, des vergers, de jolies chaumières qui se détachent, des habitations qui se groupent en hameaux délicieux, et le tout entrecoupé, arrosé, fertilisé par les cent replis du Gave; et tout autour de cette ravissante vallée, un cercle de montagnes gigantesques, dont les têtes inégales heurtent et découpent les nuages. Oh! c'est là que devait naître Henri IV. Ce mélange des beautés de la nature et de sa sublimité offre bien l'emblême du caractère et de la vie du roi béarnais, laborieux et héroïque conquérant, roi paternel et législateur.

Dans ce même parc, admirable promenade, le long de ces sentiers escarpés, montueux, sous ces vieux hêtres, le fils de Jeanne d'Albret faisait ses premiers exercices, prenait ses premiers ébats sous l'œil de La Gaucherie : tantôt il réprimait son impétueuse vivacité pour écouter les leçons du vertueux précepteur; tantôt il s'échappait comme un daim léger, pour courir vers un cheval bondissant, ou grimper sur un arbre, ou chercher

d'où partait le son lointain d'une trompette. Heureuse et forte éducation où le sage et habile maître, trouvant dans la vivacité extrême de son disciple un obstacle à des études suivies et régulières, sut, comme les anciens philosophes grecs, former son cœur et son esprit à l'aide de conversations heureusement amenées, et du spectacle toujours si profitable des belles scènes de la nature.

C'est ici que je redis avec plus de ferveur encore, mon *De profundis* habituel pour le bon roi. J'aime à espérer, avec saint François de Sales, que Dieu aura fait miséricorde à celui qui si volontiers faisait miséricorde. Je me rappelle d'avoir éprouvé une indicible consolation, en lisant dans la vie du père Coton, jésuite tant aimé d'Henri IV, que le prince, touché d'une componction plus vive, plus sincère à la vérité que durable, fondait toujours en larmes aux pieds de son saint confesseur. Au moment de la mort du bon roi, l'ange aura déposé au pied de la justice éternelle le vase de ses larmes.

Le Béarn est une bien petite contrée; mais dans ses étroites limites, il ne rendait hommage à nuls, fors à Dieu.

Destiné à donner une nouvelle race royale à la France, Henri de Bourbon devait naître en terre

franche et libre. Ce n'est point dans un palais qu'il vit le jour, mais dans un château d'origine toute guerrière. Les Arabes qui, au neuvième siècle, occupaient l'Espagne, voulaient fondre aussi sur la France; ils avaient gravi et dévastaient les Pyrénées; mais un prince du Béarn leur opposa une forteresse construite au sommet de ce rocher taillé à pic. Sur l'emplacement, et peut-être avec les débris de ce castel primitif, fut élevé celui qui vit naître notre héros. Cette porte surbaissée, ces cours profondes et irrégulières, ces édifices de formes catalanes, ces couleurs rembrunies, ces arabesques jetées çà et là, tout vous reporte vers d'autres temps, tout rappelle des idées, des mœurs, hélas! bien éloignées des nôtres! De toutes les sculptures qui décorent le grand escalier, nulle ne ressemble à l'autre : ce luxe de patience et cette flexibilité d'imagination se retrouvent fréquemment dans les œuvres de l'art au moyen-âge. La pensée et le sentiment, dont les richesses sont inépuisables, jaillissaient du sein de l'artiste, sous mille formes diverses, comme d'une graine fécondée jaillissent, au temps marqué, tiges et rameaux, feuilles et bourgeons, fleurs et fruits.

La plupart des salles sont aujourd'hui dépour-

vues de toute décoration et dans le plus triste délabrement. Une seule est encore lambrissée ; on l'a même décorée assez récemment ; là se trouve le berceau du Béarnais. C'est tout uniment une grande écaille de tortue, premier symptôme de l'éducation austère et mâle qui fut donnée à ce nouveau lion d'une nouvelle tribu de Juda. Quatre bannières blanches environnent le berceau, surmonté de ce casque et de ce panache que l'on trouva toujours depuis *au chemin de l'honneur*. On nous montra ensuite une fourchette en fer, trop grande et trop lourde pour qu'on puisse croire qu'elle eût été vraiment à l'usage de l'enfant royal. De là nous sommes passés dans la chambre où Jeanne d'Albret, étouffant le cri des douleurs maternelles, entonna sous l'œil de son père la chanson promise, chant de gai courage, heureux pronostic auquel n'a point failli l'enfant qui vint alors au monde.

Du cabinet attenant à cette chambre, se déploie, ainsi que de la terrasse, la vue la plus magnifique. C'est ici, c'est dans des situations semblables que je sens à quel point elle me manque, cette précieuse faculté de peindre la nature et ses beautés. Quand un spectacle si ravissant m'apparaît, je suis trop émue pour le décrire. Plongée dans la con-

templation extatique de l'ensemble, il m'est impossible de saisir les détails et les traits distinctifs. Il fallut quitter enfin ce lieu enchanté ; nous nous aperçûmes alors que la chaleur était au plus haut point d'intensité ; le thermomètre marquait 28 degrés. On murmurait autour de nous : « Il n'y a que les chiens et les Français qui puissent se mettre en route par un temps pareil. » Vaines paroles ; le postillon et ses chevaux étaient là qui nous attendaient ; nous montâmes machinalement dans notre voiture, qui bientôt fut comme une fournaise ardente. Les chevaux soufflaient, haletaient, s'arrêtaient et tombaient demi-morts sur la route.

Au relais d'Orthez, une excellente femme, émue de pitié pour l'accablement que la chaleur me causait, vint me proposer de descendre dans une chambre bien close et bien fraîche, où je repris force et courage, mais où je laissai un chapeau qui me parut trop lourd à emporter. L'honnête et bonne dépositaire me le remit au retour.

Orthez, en vérité, ne m'offre que de lamentables souvenirs. En 1383, Gaston III, comte de Foix et seigneur du Béarn, tenait une cour brillante et chevaleresque. On estimait Gaston le plus heureux des hauts barons de Navarre et de France ;

mais bientôt ce bonheur tourna à mal. Trompé par une noire perfidie de Charles le Mauvais, il crut son jeune fils coupable d'une tentative parricide d'empoisonnement ; et tandis que cet enfant attendait son jugement dans la prison, où il voulait mourir de faim, son père lui donna involontairement la mort, en lui ouvrant par méchef une artère avec un couteau qu'il tenait à la main.

Fatale destinée ! tous deux innocents par l'intention, ils sont tous deux coupables par le fait. Le crédule enfant croit, à l'aide d'une poudre sympathique, rétablir l'union entre les auteurs de ses jours. La mort d'un animal qui prit cette poudre justifie les soupçons du père. . . . . . Au quinzième siècle, une illustre et douloureuse existence vint s'achever dans ce château d'Orthez : c'était encore une de ces Blanche qui apparaissent dans nos annales avec une couronne dont les roses s'effeuillent soudain pour ne laisser que les épines qui leur ensanglantent le front.

Ainsi abattue, j'étais peu disposée à bien observer le vallon fertile et admirablement cultivé, qui s'étend d'Orthez à Peyrorade ; de temps à autre, nous avions heureusement à traverser un bois touffu de chênes verts, qu'entrecoupaient de lim-

pides ruisseaux. Le Gave revenait ensuite animer le paysage embelli encore par le beau feuillage du catalpa et des peupliers de la Caroline. A une lieue environ de Peyrorade, nous fûmes assaillis par un orage épouvantable. Tout-à-coup, du sein de ce calme accablant de la nature, de cette atmosphère embrasée et suffoquante, s'élève une trombe de vent qui, soulevant la poussière, les petits cailloux et tout ce qui recouvrait le sol, nous enveloppe à l'instant dans un tourbillon épais et obscur. Des éclairs déchirent à toute minute la nue qui pèse sur nos têtes; le tonnerre bondit et mugit; nos chevaux nous emportent à travers ce désordre de la création; le postillon imprudent ne songe qu'à atteindre la ville, avant les torrents de pluie qui nous menacent; et en effet l'horrible nuée crève au moment où nous entrons à Peyrorade.

Enfin nous arrivons sains et saufs à l'auberge désirée, au moment même où une masse de grêle et une avalanche de pluie se mirent à fondre sur le pays. La maîtresse du logis était alors absente et n'osait revenir chez elle. Nous ne trouvâmes que sa mère, paysanne octogénaire qui perdit la tête à notre aspect, et à l'idée du souper dont elle se trouvait chargée. Je m'avisai d'entrer dans sa cuisine

pour faire un peu accélérer ce service ; mais mal m'en prit ; la vieille, sans plus de façon, me poussa dehors par les épaules, ce qui parut divertir les gens et me fit rire toute la première.

Rien, jusqu'à Bayonne, rien, si ce n'est l'Adour et la Nive qui se promenaient à travers cette vallée, et qui d'ailleurs furent assez aimables pour nous rejoindre dans la ville qu'elles divisent en trois quartiers. Bayonne est bruyante de commerce et d'industrie, mais silencieuse de voitures : je ne crois pas en avoir rencontré une seule. S'il faut dire la vérité, rien ne m'a plu à Bayonne. Des ponts qui ne finissent pas, deux châteaux bien flanqués de tours, une citadelle de Vauban, des allées maritimes bien sablées, un quai fort régulier où viennent s'amarer les navires, tout cela m'a paru triste, tout jusqu'aux souvenirs historiques.

C'est ici, au milieu des fêtes et dans l'enivrement des plaisirs, que Catherine de Médicis ourdit ces funestes intrigues qui firent couler tant de sang. Là aussi, Napoléon, méditant ses noirs projets contre les Bourbons d'Espagne, vint éblouir ses victimes par l'étalage du faste et de la gloire. L'hôtel même où nous sommes descendus, avait reçu naguère la pauvre reine d'Espagne, morte bien jeune,

mais déjà rassasiée d'amertume, et prévoyant peut-être les déplorables destinées qui menacent cette héroïque péninsule. On ne nous entretint que de sa beauté et de sa douceur.

Je ne rapporterai pas le mot célèbre du comte d'Orthez ; on assure qu'il n'a pas été dit. Si ce fait est démenti, il en est d'autres qui sont bien constatés. Ce qui vaut mieux qu'une belle parole, c'est la belle conduite du président Jeannin, à Dijon, du comte de Tendes en Provence, de Gordès en Dauphiné, de La Gurche à Mâcon, de Matignon à Bordeaux, de Saint-Héron en Auvergne, qui partout empêchèrent les massacres. J'espère bien que nos investigateurs historiques ne me raviront pas mon évêque de Lisieux, qui alla se porter à la porte de sa cathédrale, pour défendre les protestants réfugiés dans cet édifice.

Il est encore un trait, hélas ! trop vérifié : c'est que l'année précédente, à pareil jour, le 24 août, les protestants avaient fait à Orthez un massacre horrible des religieuses, des prêtres et de la noblesse, et que le Gave fut teint du sang de toutes ces victimes. Cette Saint-Barthélemi protestante fut la cause déplorable de celle dont Charles IX a souillé sa mémoire ; on exploita ce funeste souvenir pour

lui arracher un ordre exécrable, et il finit par dire qu'il voulait faire une deuxième Saint-Barthélemi.

Autrefois je m'accommodais des auberges; je m'y établissais, peu importe comment; j'y lisais, j'y écrivais tout à l'aise, j'y travaillais; aujourd'hui ce n'est plus cela, je n'y apporte que mes tristes pensées; j'y ai pour compagnon un cœur brisé. Les malheurs rendent craintifs et inquiets; on en redoute sans cesse de nouveaux; il semble qu'une source ouverte ne doit jamais tarir.... Je ne connais même plus cette belle fleur des forêts indiennes, qui ne s'épanouit jamais; vous devinez le nom que les indigènes lui donnent : l'espérance.

Bénissez-moi donc, tous les jours, bonne mère, d'une bénédiction plus tendre; vous êtes chargée maintenant de me donner les siennes.... Vous savez s'il me les prodiguait et de la main et du cœur [1], quand levant les yeux vers le ciel avec cette expression qui fait succomber à l'attendrissement, il appelait sur moi la protection divine.

[1] Diègue à Rodrigue, dans la jeunesse du Cid par Guilhen de Castro.

LETTRE ONZIEME.

Bonnes, le 5 août 1829.

Revenue de ma course en Espagne, course de quelques lieues, je trouve ici votre bonne lettre. Mon saint ami, vous me reprochez les regrets dont je me laisse dominer; puis-je éprouver une douleur plus juste, plus légitime, moins répréhensible, une douleur enfin qui rende meilleure, qui se mêle à toutes les occupations pour les sanctifier, qui ressemble à cette contrition dont les pleurs soulagent? Pour me relever de l'abattement où vous me croyez, vous me rappelez l'énergie que j'ai montrée autrefois dans des circonstances bien pénibles. Mais cette force, c'est mon cœur qui me la donnait; elle avait un objet, un but, dans les soins que ma tendresse devait au père bien-aimé que j'ai perdu. Aujour-

d'hui ce même cœur se fatigue en regrets stériles ; il frappe dans le vide, et son action manque d'exercice. Et, du reste, qu'est-ce que cette énergie dont on fait tant parade ? C'est un don, ou plutôt c'est un prêt de la Providence, et à gros intérêts, qui impose des obligations graves. Quand l'énergie n'a fait que passer dans notre âme, sans lui donner un nouveau degré de vertu, Dieu nous la retire ; et nous sommes plus débiles, plus indigents que jamais. Ainsi Dieu, qui m'avait accordé quelque courage, surtout en faveur d'autrui, me livre maintenant à ma propre faiblesse.

« Chez l'homme, le bon vouloir produit des fleurs ; mais souvent une pluie continuelle dénature les meilleurs fruits [1]. »

En Espagne, qu'ai-je vu ? des landes, quelques terres cultivées, de rares et pauvres habitations qui n'avaient pas de fenêtres, et des portes à peine. Puis Saint-Jean-de-Luz, la Bidassoa, Irun, Saint-Sébastien ; j'ai aperçu Fontarabie et l'île des Faisans. Et pourtant que de choses dans cet horizon si borné ! A Saint-Jean-de-Luz, je suis entré dans l'église

[1] Ben fiorisce negli uomini 'l volere :
Ma la pioggia continua converte
In bozzachioni le susine vere.
Paradiso. c. XXVII.

où Louis XIV, beau comme l'espérance, épousa cette princesse dont la gloire *fut si pure et dont la belle réputation fut un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre* [1]. Toute sa vie semble avoir été le commentaire de son noble mot : *Il n'y avait point de roi*. C'est de ce moment qu'elle commença une vie de bonnes œuvres, de prières, de patience et de larmes. Cette église offre déjà les caractères de l'architecture espagnole. Elle est élevée, belle, surchargée d'ornements. Il règne le long des murs intérieurs une galerie en bois où se tiennent les hommes toujours séparés des femmes.

Dans ces souvenirs de pompe et de magnificence, parmi cette foule d'hommes de tous les rangs, employés au service des royaux fiancés, j'aime à distinguer le grand peintre Velasquez, qui remplissait les fonctions de fourrier-des-logis de la reine.

Laissez-moi vous raconter quelque chose de Velasquez, ce peintre chéri des rois, dont il était le commensal et pour ainsi dire l'ami, de Velasquez, qu'on peut compter dans le petit nombre d'artistes à qui la fortune sourit, dont la vie et même la mort furent comme une suite d'ovations.....

Velasquez conserva dans la prospérité la faveur

1 Bossuet.

populaire ; on portait ses œuvres comme des trophées ; en Espagne, en Italie, les artistes, les académiciens l'entouraient d'hommages, le saluaient d'acclamations, mais son triomphe le plus beau eut lieu le jour de ses funérailles.

Le pompeux cortège entourait déjà la tombe ouverte ; au moment où l'on y descendait le cercueil, un jeune homme au visage expressif, mais pâle et défait, s'avance et jette dans la fosse des pinceaux et une palette ; c'était le pauvre Peréja. Cet enfant esclave que Velasquez avait recueilli un jour dans les rues de Capoue, serviteur passionné et enthousiaste, judicieux conseiller du grand peintre, demeura fidèle à la mémoire de son maître, et bientôt on le trouva mort lui-même, revêtu de ses habits d'esclave et tenant dans ses bras le portrait de celui qu'il avait tant aimé.

En traversant la Bidassoa, on aperçoit Fontarabie et la petite île des Faisans : or dans ce lieu célèbre, un souvenir vint tout-à-coup m'occuper. A quoi croyez-vous que je songeais alors ? à Louis de Haro ? point ; à son glorieux ancêtre [1] ? nulle-

[1] Seigneur castillan, aussi brave que généreux, à qui le roi Alphonse VII dut surtout la prise de Zurita, qui, au lieu de recevoir les magnifiques récompenses du prince reconnaissant, lui bâtit une ville qui porta le nom de Haro.

ment ; à Mazarin ? nenni ; à Philippe IV ? encore moins ; à la belle apostrophe de Bossuet ? pas davantage ; à Louis XIV ? eh, mon Dieu ! non, pas même à ce grand roi. Je me rappelais les chèvres du fabuliste. Quand la Fontaine met en présence ses deux amazones,

Il s'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe IV qui s'avance
Dans l'île de la Conférence;

et moi, je fais tout le contraire. L'entrevue des deux puissants rois me ramène :

. . . . . vers nos aventurières,
Qui toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. . . . .

Mon imagination échappe ainsi aux monotones ennuis, aux fatigues de la magnificence ; les animaux me délassent des courtisans, et le bon homme me fait oublier les grands hommes.

Quel contraste entre la somptueuse cour de Louis XIV et la simplicité mesquine de Louis XI, lors de son entrevue dans cette même ville de Fontarabie avec le roi de Castille Henri IV ! Du reste, il ne pouvait convenir à un roi de France de lutter

de faste avec un prince si digne de mépris, et surtout avec son arrogant favori, Bertrand de la Cueva, qui figurait là sous un habit brodé d'or et enrichi de perles et de diamants, et qui se pavanait dans un bateau pavoisé d'un drap d'or. L'Espagne a vu de nos jours, dans l'infâme Godoi, un nouveau Bertrand de la Cueva.

La France, même à cette époque, quelle que fût l'ignobilité des habitudes du roi et de ses conseillers, jetait néanmoins un tel éclat et inspirait tant de respect aux nations voisines, que le fastueux monarque castillan ne put s'empêcher de rendre hommage à la supériorité française, lorsqu'il traversa avec sa suite la Bidassoa, pour aller trouver Louis XI.

Ce Henri IV ne ressemble guère au nôtre. C'était plutôt un Henri III..... Quelle triste similitude entre ces deux rois, entre ces deux règnes placés à un siècle de distance !..... Corruptions et catastrophes !....

A Irun, nous laissons notre voiture chez le directeur des postes, qui nous accueillit avec une aimable hospitalité et nous présenta du vin de Malaga, le plus exquis que mes compagnons de voyage eussent jamais goûté ! Je gagnai bien vite les sym-

pathies de ce digne Espagnol, en lui exprimant les miennes pour son héroïque nation. Il se mit à nous parler des ducs de Villa-Hermosa et de Grenade, que nous avions vus prisonniers à N....; Il m'apprit que le général Saint-Marc, ce vertueux frère d'armes de Palafox, venait d'être nommé au gouvernement de l'Aragon.

Je voulus aller à l'Eglise. C'était la fête de l'apôtre saint Jacques, jour de grande solennité dans toute l'Espagne [1] : la messe venait de finir, la population entière remplissait les rues. C'était comme une procession de femmes uniformément voilées de leurs noires mantilles, de groupes nombreux d'hommes au teint bronzé, aux cheveux pendants sur leurs épaules, de prêtres qui marchaient enveloppés dans

1 En 938, il s'agissait de soustraire l'Espagne au tribut honteux de cent jeunes filles, exigé par les Maures, et lâchement consenti au huitième siècle par le roi Morga. Don Ramire venait d'essuyer un grand échec à la bataille d'Alvelda; il s'était endormi, l'esprit préoccupé du soin de sauver son armée. Durant son sommeil, saint Jacques lui apparait, lui recommande de ne point se laisser abattre, et lui promet la victoire : rassuré par cette vision, le grand roi rend à ses troupes le courage dont il est animé lui-même; un nouveau combat s'engage, les Espagnols fondent sur l'ennemi en répétant le nom du saint apôtre; ils sont victorieux. C'est depuis lors que *San-Iago* est devenu le cri de guerre de l'époque et qu'on célèbre avec tant de solennité la fête du saint protecteur.

des manteaux longs et traînants, la tête couverte d'un vaste chapeau à bords retroussés; tout ce monde avait pour moi une physionomie nouvelle, grave et imposante. Mon cœur battait fortement à la vue de cette portion d'un peuple qui défendit avec une constance si admirable ses foyers envahis, un peuple si dévoué encore, sans calcul, sans mesure, sans terme, à un roi dont le caractère et toute la vie sont si peu dignes d'un tel amour. Là, me disais-je, parmi ces hommes maintenant si paisibles et si recueillis, il en est sans doute beaucoup qui ont versé leur sang pour la patrie; hélas! et il en est aussi peut-être qui ont exercé d'atroces représailles sur nos malheureux Français! Ecartons ces souvenirs d'une funeste politique. J'aime la bravoure castillane; je m'exalte au récit de tous ces beaux et chevaleresques dévouements; mais chez ce peuple aux mœurs antiques, ce que j'aime surtout, c'est sa foi immuable, son immobilité sublime en fait de croyances religieuses. Oh! puisse le souffle dangereux des nouveautés, puisse le vent mortel de l'erreur ne jamais atteindre cette terre jusqu'ici préservée! Puisse le roi catholique régner toujours sur un royaume tout catholique! Heureux le pays où, selon le mot de saint Paul, il n'y a

qu'*un Dieu*, *une foi et un baptême*. Délicieuse communauté de frères, que l'étranger ne trouve jamais divisé et qu'il ne surprend jamais....

7 août.

Quelle cause a maintenu longtemps la Péninsule dans une si heureuse et si glorieuse situation? C'est, il faut en convenir, l'inquisition tant blâmée et dont je n'ai pas besoin de me faire l'apologiste.

Disons seulement que la législation pénale contre les sectaires et les exécutions qu'elles ont amenées, ne sont point le fait de l'Eglise. A l'époque où le pape Luce III établit l'inquisition en 1184, il lui enjoignit uniquement de s'enquérir des atteintes portées à la pureté de la foi. Elle avait bien charge d'imposer quelques peines aux hérétiques et relaps; quant aux opiniâtres dont les châtiments devaient être plus graves, elle voulut toujours s'abstenir. Il faut au surplus distinguer deux choses que les protestants et les philosophes se sont plus à confondre: d'abord le châtiment, et puis la matière du châtiment. La matière de ces châtiments, c'était l'opiniâtreté dans l'erreur, et le zèle séditieux à la répandre. La peine, c'était l'autorité civile qui l'infligeait.

Toutes les fois que les évêques ont prononcé des peines contre les hérétiques, ce fut en qualité de seigneurs temporels, et il s'agissait de rebelles et de perturbateurs de la société.

Les anciens eux-mêmes ne sévissaient-ils pas contre les infracteurs de la loi religieuse? Le plus doux, le plus humain de leurs philosophes, Platon ne supposait pas que ses concitoyens pussent se rendre coupables d'outrages contre les dieux, et de profanations des choses saintes; il ne les suppose que parmi les esclaves et les étrangers; mais alors il les punit des châtiments les plus graves; il met ces crimes au premier rang, même avant les délits contre l'état. En effet, s'il n'est point de constitution politique qui n'ait la religion pour fondement, quiconque porte atteinte à la foi religieuse ébranle l'état dans sa base. L'histoire, depuis Arius jusqu'à l'évêque d'Ypres, depuis Constantin jusqu'à Louis XV, le prouve assez. Aussi les armements, les expéditions qui, sous le nom de croisades, furent dirigés contre les Vaudois, les Albigeois, n'avaient pas pour objet la répression des horreurs et des doctrines [1], mais bien plutôt à la poursuite des crimes contre la société et l'ordre public.

1 Ce sont les empereurs qui répriment et châtient les at-

L'erreur presque toujours est la fille des passions ; presque toujours aussi elle produit la révolte.

tentats, les abominations et les hérétiques; c'est Constantin, Valentinien I, Théodose, Maxime, il en est de même dans l'histoire du Bas-Empire.

Il est curieux de remarquer que Frédéric II, ce grand ennemi des papes, appelait les rigueurs du pape contre ses sujets rebelles. Dans une constitution du 22 février 1224, on trouve ces paroles : « Ceux qui seront condamnés par l'Eglise, en quelque lieu que ce soit, et déférés au jugement séculier, seront punis comme ils le méritent : ceux qui, étant pris, et touchés de la crainte de la mort, voudront revenir à l'Eglise catholique, seront mis en prison perpétuelle pour faire pénitence. Les juges seront tenus de prendre les hérétiques trouvés par les inquisiteurs que le saint-siège aura députés, ou par d'autres personnes zélées pour la foi catholique, et de les garder étroitement jusqu'à ce qu'ils les fassent mourir, après que l'Eglise les aura condamnés. On punira de même les fauteurs des hérétiques, s'ils ne cessent de les protéger après avoir été avertis. Ceux qui, ayant été convaincus d'hérésie en un lieu, passent dans un autre pour y répandre plus sûrement leurs erreurs, seront châtiés selon leur mérite. » L'empereur ajoute : « Nous condamnons aussi à mort ceux qui, ayant une fois abjuré l'hérésie pour sauver leur vie, seront retournés à l'erreur en faussant leur serment. Nous ôtons aux hérétiques, à leurs recéleurs et à leurs fauteurs, tout bénéfice d'appellation, et nous voulons que l'hérésie soit entièrement bannie de l'étendue de notre empire. Et comme ce crime, qui attaque Dieu même, est plus grand que celui de lèse-majesté, nous voulons que les enfants des hérétiques, jusqu'à la seconde génération, soient privés de tous les bénéfices temporels, et de tous les offices publics, à moins qu'ils ne se rendent dé-

Que de calamités et de désastres n'ont pas excité, dans les premiers siècles de l'Eglise, les manichéens, les donatistes, les priscillianistes avec leurs meurtres et leurs exécrables mystères, les eutychéens et les iconoclastes, et plus tard les vaudois, les albigeois, les hussites, les anabaptistes, les calvinistes et les luthériens ! Avouons-le, si les fauteurs de ces hérésies armées n'eussent eu pour eux le prestige de l'insurrection contre un pouvoir spirituel, on les eût considérés comme de simples chefs de brigands ; et leur supplice n'aurait inspiré que le sentiment de la pitié.

Ainsi l'inquisition avec ses auto-da-fé, en Espagne, dont le nombre et l'atrocité ont été d'ailleurs fort exagérés, a pourtant préservé cette contrée, je ne dirai pas de l'hérésie, faible considération pour les hommes sans foi, mais de ces guerres sanglantes de religion, si déplorables aux yeux de l'humanité.

Il faut bien remarquer du reste que l'inquisition dégénéra chez les Espagnols en une institution po-

nonciateurs de leurs pères. De plus les FF. prêcheurs et les FF. mineurs, députés dans notre empire pour l'affaire de la Foi contre les hérétiques, sont sous notre protection spéciale. »

litique, tandis qu'à Rome elle ne fut jamais qu'un tribunal préventif sans proscription, qui ne versait pas de sang. « Religion divine, amie sainte du genre humain, fille du Ciel, source sacrée de toutes les vertus, mère de la paix, don le plus précieux que le Ciel ait fait à la terre, tu n'enseignes pas le meurtre, toi qui nous as été donnée comme le sceau de notre alliance avec Dieu, et comme celui de notre félicité éternelle[1]. »

Portalis l'a dit avec vérité : « N'était-ce pas la politique qui allumait les torches du fanatisme? Si dans un siècle c'est le fanatisme qui est ambitieux, dans un autre, n'est-ce pas l'ambition qui est fanatique? » Le fanatisme peut altérer la religion, la dépraver, mais il n'en vient pas là; on sait d'ailleurs qu'il se mêle à tout. On est fanatique d'ambition, de cupidité, de politique.

L'esprit de l'Eglise est un esprit de douceur et de persuasion. Il faut, dit Lactance, *persuader* et *non contraindre*. Rien, suivant l'expression de saint Justin, *n'est plus opposé à la religion que la contrainte*. Saint Augustin ne s'écriait-il pas : *Persécuterons-nous ce que Dieu tolère*? Et ce saint Bernard, dont le zèle fut si vif, n'allait-il pas disant : *Conseillez*,

1 Messiade.

mais ne forcez pas. A l'appui de ces paroles, combien de faits dans l'histoire qui témoignent de la tolérance, de la mansuétude, de la longanimité de l'Eglise ! Cet esprit des premiers siècles n'a pas défailli ; parmi toutes les preuves qu'on pourrait citer, en faut-il d'autres que la charité des papes à l'égard de ces Juifs, objets de tant de persécutions de la part des rois, d'horreurs et de cruautés de la part des peuples ?

Au septième siècle, saint Grégoire se fit le défenseur des Juifs dans tout le monde chrétien. Au dixième, les évêques d'Espagne luttaient avec la plus grande énergie contre le peuple qui voulait les massacrer [1], et ils en furent hautement loués par le pontife Alexandre II. A la même époque, les Juifs, dans les diocèses d'Uzès et de Clermont, furent puissamment protégés par les évêques. Innocent II et Alexandre III ne leur furent pas moins propices. En Angleterre, en France et en Espagne, Grégoire IX défendit, sous peine d'excommunication, de contraindre leurs consciences et de trou-

[1] Est-il rien de plus évangélique que les plaintes amères des Ambroise, des Martin, au sujet des poursuites d'Ithace contre les priscillianistes, et leurs suppliques à l'empereur Maxime, pour ne pas condamner à mort les plus grands criminels.

bler leurs fêtes. Clément v assura non-seulement leur tranquillité, mais leur facilita encore des moyens d'instruction. Clément vi leur accorda un asile à Avignon. Nicolas ii manda à l'inquisition de ne pas forcer les Juifs à embrasser le christianisme; et Clément xiii rendit le calme aux pères inquiets sur le sort des enfants qu'on avait arrachés de leur sein. De tout temps enfin, les Juifs fuyant des contrées inhospitalières, trouvèrent à Rome, sous les yeux mêmes du chef de la chrétienté, un asile paisible et inviolable....

8 août.

Au retour de l'église, nous trouvâmes notre aimable hôte qui avait eu la complaisance de nous choisir de bons cacolets..... Devinez ce que c'est que des cacolets..... : ce sont des chevaux sur lesquels se placent dans de mauvais fauteuils de bois, deux et quelquefois trois personnes que l'on tâche d'équilibrer le moins mal possible. Un muletier suit à pied et dirige le cheval; l'un de nous avec son guide se trouvait en avant; il me semblait que le paysan s'appuyait sur son dos, et je ne comprenais rien à cette familiarité choquante. Depuis j'en eus l'explication; le poids de droite ne

suffirait pas à contre-balancer celui du robuste villageois ; notre compagnon subissait ainsi la peine de sa frêle corpulence.

Nous quittâmes bientôt la grande route pour prendre un chemin qui coupe les montagnes au milieu d'une forêt très-sauvage de chênes et de châtaigniers. C'était tour-à-tour un sentier étroit et une voie large, inégale, raboteuse et toujours fatigante.

Au sortir de là, un désert plein de calme et de silence ; nous nous trouvâmes à Lesso, triste village situé au bord de la baie de Saint-Sébastien, et nous vîmes tout-à-coup tomber sur notre chemin une nuée de femmes qui nous abordèrent toutes à la fois d'une manière peu rassurante. Figurez-vous des furies, furies au teint hâlé, à la chevelure noire et en désordre, aux yeux étincelants, aux cris aigus, aux gestes menaçants, furies qui n'étaient pas, comme dans le Tartare, bornées au nombre de trois ; elles étaient pour le moins une centaine, et faisaient un bruit, un vacarme :

C'était une clameur à rendre les gens sourds.

Du reste, ignorants que nous étions, impossible à nous de comprendre ce que signifiait un pareil

tumulte; et pour épuiser ma faible dose de patience, nos guides contemplaient tout cela de l'air le plus tranquille, le plus flegmatique. Nous ne pouvions ni avancer, ni reculer. Il fallait une fin; ne pouvant haranguer en son patois cette multitude indocile, j'essayai d'en imposer par le regard, le geste, l'attitude. Vains efforts de l'éloquence mimique! nul n'y prit garde; j'abandonnai bien vite un rôle qui me réussissait si mal, et prenant une position plus modeste, je me précipitai à terre pour échapper au cercle qui se serrait de plus en plus autour de moi. Enfin, du milieu de cette cohue, sortit une femme d'une tenue fort convenable, qui vint me dire la cause de tant de fracas. Il s'agissait de nous faire passer le bras de mer pour aborder au collège des Jésuites, qui est sur l'autre rivage. Chacune des nautonnières prétendait que sa barque fût préférée. « Voulez-vous, madame, me dit la bonne femme, mettre fin aux débats? — Oh! mon Dieu, le plus tôt sera le mieux. — Eh bien! voici la petite batelière française, la fille d'Antonio..... — Oui, oui, répliquai-je bien vite, la fille d'Antonio, la petite Française. — Oh! ça, viens donc, Antonietta. » La petite s'approcha, au grand déplaisir des autres, restées silencieuses

à l'aspect de cette femme, qui paraissait avoir de l'autorité sur la peuplade indisciplinée. L'accord se fait, et Antonietta nous suit le long d'un chemin étroit, bordé d'arbres, qui domine la mer. De l'autre côté règne un rocher bien boisé, tapissé de charmantes bruyères. Une petite rade s'offre enfin, où était amarré le chétif et pauvre bateau de la jeune fille. Nous y étions à peine casés de quelques minutes, que nous nous trouvâmes à l'autre bord, sous les bords du collège du *Passage*.

Une belle terrasse, environnée d'une grille de fer, sert d'esplanade à cette habitation du côté de la mer. Des fenêtres du salon de réception, on plane sur une vaste étendue d'eau, dont le flux et le reflux inspirent une mélancolique rêverie. Nous remarquâmes dans ce salon les portraits du roi Charles X et de Ferdinand VII. Les dignes pères avaient emporté dans leur retraite l'image du bon et faible monarque qui les avait renvoyés, et l'avaient placée à côté de celle du roi qui les accueillait. Douce bénignité des cœurs chrétiens, pour qui les bienfaits passés sont mis de pair avec les bienfaits présents, et chez qui la reconnaissance ne subit point de prescription !

Les religieux étaient à vêpres. Le chant de toutes

ces voies sonores venait jusqu'à nous ; rien n'en troublait la pureté ; nul bruit extérieur ne s'y mêlait, si ce n'est le choc monotone de la vague, qui venait mourir sur les grèves. Dans ces paisibles lieux où une précieuse jeunesse s'était réfugiée, je voyais l'emblême vivant du refuge moral que Dieu nous ménage contre le flot des affaires de la vie, suivant l'expression de saint Chrysostôme, qui applique aux églises cette pensée pleine de poésie.

Une femme respectable était là aussi, qui attendait comme moi la fin des offices. Je liai conversation avec elle ; elle avait laissé la vie brillante de Paris et tous les agréments de la société ; elle était venue avec son mari, vieux et aveugle, s'établir au Passage, afin de concilier sa tendresse maternelle et les besoins de sa pitié. Une première fois, M. de Monsabert avait émigré pour suivre et servir ses princes : il émigrait une seconde fois pour un motif non moins noble, pour assurer la bonne éducation de ses enfants. Deux touchantes affections le firent ainsi renoncer deux fois aux douceurs de la patrie. Le supérieur vint enfin. J'avais à l'entretenir, et désirais voir la chapelle. Il m'emmena, me fit traverser un terrain assez vaste, au bout duquel se trouvait le parloir, puis la cha-

pelle dont les murs sont baignés par la mer. Arrivée dans ce petit sanctuaire, au pied de cet autel solitaire où brûlait une faible lampe, je me sentis tout-à-coup pénétrée d'une indicible émotion ; ce n'était ni la somptuosité d'un monument, ni la puissance des souvenirs qui venait alors s'emparer de moi. J'éprouvai un sentiment vague, confus, délicieux : mon âme, dans cette solitude, se trouva comme épanouie et ouverte à des flots de pieuse tristesse et de mystérieux attendrissement. En de pareils lieux et en de pareilles situations morales, l'âme n'a plus de voile, le cœur n'a plus de secret ; c'est un état qui tient tout à la fois de la rêverie qui adore, et de la prière qui gémit. On ne sait si le ciel n'est pas descendu jusqu'à nous, ou bien si notre faible nature ne s'est pas transportée dans le ciel.

Quelques coups de vent, prélude d'un violent orage, me réveillèrent de ce céleste sommeil. Je sortis. L'horizon était chargé de nuages bas et sombres, le tonnerre grondait au-dessus de nos têtes et sous nos pieds. Je me reprochais d'avoir laissé mes compagnons, qui étaient avec raison impatients de se rembarquer pour arriver à Saint-Sébastien. Dans ma précipitation, je descendis si étourdiment

l'escalier du port, que je laissai rouler à la mer le petit ballot qui contenait mes trésors, je veux dire mes livres bien-aimés, les fidèles associés de mes courses. Heureusement la mer s'était respectueusement retirée une demi-heure auparavant, et le ballot ne tomba que sur un sable humide.

Le village où nous abordâmes offre le site le plus singulier; les maisons sont juchées çà et là à de grandes hauteurs que surmonte de toute sa masse un énorme rocher. A quelques pas du sentier raboteux que nous venions de gravir, apparaissait une église; il me fallut encore y entrer; peut-on passer devant la maison de son père, sans y faire une pause? Et vraiment je me complus dans cette douce idée de l'habitation paternelle, quand je vis toutes ces femmes, au vêtement grave et simple, agenouillées, ou assises dans le temple : les unes sur les marches de l'autel, comme attirées par une filiale familiarité; les autres, ou timidement cachées dans les recoins, ou appuyant leur faiblesse contre une colonne; quelques-unes recueillies et comme absorbées; quelques autres priant et suppliant de la voix, comme si elles étaient seules; toutes enfin, calmes, tranquilles et reposées, ainsi qu'il sied à la famille dont les frères sont heureux de

se trouver ensemble : *O quàm bonum habitare fratres in unum.*

Montés sur d'autres cacolets, nous longeâmes les bords de la plage que la mer laissait à sec. La pluie qui vint nous surprendre me donna de l'inquiétude ; je me figurais que M. de..... allait, par ma faute, contracter un rhume dangereux ; et pourtant cette imprudente course que je me reprochais, ne m'avait qu'à demi satisfaite. Mon apparition au Passage ne me laissait que des souvenirs bien vagues. Ni les lieux, ni les choses ne s'étaient gravés dans mon imagination. Ainsi trop souvent, si une jouissance désirée nous arrive, les détails qui s'y rattachent sont fertiles en mécomptes et en amertumes. Du reste, la pluie cessa bientôt, et ne produisit pas les résultats que je redoutais. Nous arrivâmes sans encombre à Saint-Sébastien, où nous eûmes bien de la peine à nous loger. Enfin nous trouvâmes un gîte dans une maison neuve, vide et inhabitée, où il n'était jamais entré une once de pain ; on y pourvut, non sans peine. Le dîner achevé, nous visitâmes la ville : assise sur un promontoire, elle s'incline vers la mer par une pente douce, au milieu des hêtres, des sapins et des chênes-lièges. Derrière la ville s'élève

un roc immense, couronné d'une forteresse. Sur les remparts qui sont battus par la mer, on nous montra les traces du bombardement effectué par les Anglais unis aux Portugais et aux Espagnols. La ville, brûlée alors par le machiavélisme anglais, a été rebâtie. Elle est maintenant d'une belle uniformité; toutes les maisons ont cinq à six étages, dont les fenêtres sont ornées de balcons parallèles. On dirait des rangées de femmes régulièrement belles qui frappent l'imagination d'abord, mais qui bientôt la fatiguent et l'épuisent. Parmi les églises qui toutes ont échappé à l'incendie, il en est deux qui m'ont paru remarquables; celle des Dominicains et celle de Sainte-Marie-Majeure. Ce sont deux beaux types d'architecture mauresque. Nous fîmes sous de belles arcades le tour de la place, où se donnent les combats de taureaux. C'est une promenade très-fréquentée; les femmes y circulent enveloppées de leurs mantilles noires, dont beaucoup sont en soie, garnies de riches blondes. Ce costume modeste et noble est bien propre à donner encore plus d'éclat à ces piquantes physionomies espagnoles. Je me rappelai alors le chant du poète :

« O vous qui l'admirez au milieu des combats,

que n'avez-vous contemplé ses charmes dans la paix ! Son œil noir qui se moque de son voile noir ; ses longues tresses, le désespoir du peintre ; sa forme aérienne avec une grace plus que féminine. Que n'avez-vous entendu ses accents de gaieté dans les fêtes joyeuses ! A peine croiriez-vous que les tours de Sarragosse l'ont vue sourire aux dangers en face des furies, éclaircir de sa main les rangs ennemis, et montrer au guerrier le chemin de la gloire [1]. »

J'aime mieux, je l'avoue, un tel vêtement dans sa belle simplicité, que l'élégance si apprêtée de nos parures. Il est en outre infiniment commode, puisqu'il abrège le temps consacré à la toilette [2]. Il fallait voir comment tous les yeux étaient fixés pour

[1] Ye who shall marvel, when you hear her tale,
Oh ! had you known her in her softer hour,
Marck'd her black eye that mocks her coal-black veil,
Hear her lingt ; lively tones in lad'ys bower,
Seen her long locks thal foil the painter's power,
Her fairy form, with more than female grace,
Scaree would you deem thal Saragoza's tower
Beheld her simile in danger's gorgon face.

BYRON.

[2] Saint Louis, écrivant à sa fille Agnès, la duchesse de Bourgogne, lui recommandait de ne pas avoir beaucoup de robes et de joyaux, ajoutant qu'il était bon *qu'elle ne mist ni grand temps ni grande estude* à sa toilette.

examiner nos chapeaux en auvent et nos robes bigarrées, un peu maltraités par la pluie. Nous serions venus de la Cochinchine que nous n'eussions pas excité plus de curiosité et plus de surprise. Enfin il s'éleva autour de nous des éclats de rire, plus ou moins étouffés qui me décontenancèrent au point de me faire abandonner la place. Ainsi la mode qui en France assure tant de triomphes, ne m'a valu ce jour-là qu'une déroute. Ce fut pour moi la *journée des éperons*.

Le lendemain nous entendîmes la messe à Sainte-Marie-Majeure, vaste et belle église, où l'on n'aperçoit ni chaises, ni bancs, ni prie-Dieu. Je ne sais s'il en est ainsi dans toutes les villes de la Péninsule, mais j'ai cru trouver là encore l'expression du caractère espagnol. Egalement humbles devant Dieu, ils se relèvent également fiers devant les hommes. Un régiment assistait à cette messe; chaque homme avait posé à terre son casque et ses armes, puis s'était prosterné dans l'attitude la plus recueillie. J'avoue qu'à la vue de cette troupe ainsi agenouillée et priante, les larmes me vinrent aux yeux. Voilà, me disais-je, comment les choses se passaient en France sous Louis XIV. Racine, dans une lettre écrite à Boileau du camp de ***,

raconte qu'il voyait chaque jour plusieurs jeunes mousquetaires servir la messe, et il ajoute qu'il y en avait toujours quelqu'un qui communiait de la manière la plus édifiante. Il parle aussi de ce brave lieutenant Rocquevert, respecté de toute l'armée pour sa valeur, d'une sagesse et d'une douceur merveilleuse, sur lequel on trouva un cilice après sa mort. Jacques II rappelle dans ses Mémoires, que Turenne faisait faire des prières publiques à la tête de chaque bataillon, et que, la veille d'une bataille, toute l'armée se confessa et communia.

Lorsqu'il fallut partir, nouveau souci. J'avais eu la nuit un crachement de sang assez violent; ce n'était guère le cas de me faire secouer de nouveau en cacolet pendant six lieues. A vrai dire, je craignais ce mode de transport plus encore pour M. de *** que pour moi. Mais trouver une voiture n'était pas chose facile. Après divers refus bien positifs, fondés sur l'impossibilité d'en procurer, j'imaginai de faire valoir tout-à-coup le nom du comte de Saint-Priest, mon parent, ambassadeur de France à Madrid. A ce nom puissant et vénéré, tout obstacle disparut, toute impossibilité cessa, on nous donna une cariole jusqu'à Oyarzunt. Nous n'eûmes plus à suivre le sentier raboteux de la

veille ; nous prîmes une belle route à travers des champs bien cultivés, qui se déployaient et pour ainsi dire grimpaient sur le flanc des montagnes.

A Oyarzunt, force nous fut de reprendre nos cacolets ; arrivés à Irun, nous retrouvâmes notre bon et hospitalier directeur des postes ; par malheur, il avait ce jour-là femme et fille ; et au lieu du Malaga confortable et parfumé, la main polie mais économe de la ménagère nous offrit..... une assiette de prunes.

J'ai bien dépassé les bornes d'une lettre, mon saint ami ; pour moi le difficile n'est pas de commencer, mais de finir. Quand ma plume est lancée, et surtout quand elle est lancée pour vous, je ne sais plus l'arrêter. C'est le balai à qui l'élève sorcier commande d'apporter de l'eau, mais que le pauvre écolier ne sait plus gouverner quand le vase est rempli.



LETTRE DOUZIÈME.

Bonnes, 11 août 1829.

Le cardinal de Retz a dit : « Un des grands inconvénients des gens actifs est de ne pas savoir chômer. » Je suis un peu de ces gens-là, assez d'autres peuvent s'en plaindre ; mais ce ne sera pas toi, mon amie ; si l'amitié est conteuse, un peu diffuse, l'amitié aussi a l'esprit curieux et l'oreille attentive ; ainsi donc tu subiras à mes caprices vagabonds, tu me suivras dans la course aventureuse de mon imagination sur cette Espagne, dont je n'ai fait que toucher le sol, dont je n'ai fait qu'apercevoir de loin les montagnes.

Quand il fallut repasser la Bidassoa, j'éprouvai je ne sais quel sentiment d'indicible tristesse. Ce fut avec une sorte de dépit que je me sentis emportée

vers l'autre rive du fleuve ; on ne m'avait laissé mettre le pied sur cette terre héroïque, nommée par Camoens, terre capitale de l'Europe [1], que pour m'en arracher soudain. Je ne vous verrai donc pas, glorieuse contrée de l'Ibérie, Catalogne aux grandes forteresses, royale Castille, belle Andalousie, où bondissent par troupeaux les agiles cavales et où le Bétis roule ses flots d'or ; je ne vous visiterai pas, Valence, délicieux jardin de la Péninsule, fertile Grenade parée de votre belle ceinture de montagnes, heureux et parfumés vallons où croissent à plaisir orangers et figuiers, mûriers et vignes ! Il faut donc partir sans avoir contemplé, admiré les noirs sommets de la Sierra-Morena, Séville à la merveilleuse et céleste cathédrale, Cordoue au temple à mille colonnes, la place où furent Numance et Sagonte [2], et puis

[1] En effet, l'Espagne, au seizième siècle, n'imposa-t-elle pas à l'Europe entière, et ses mœurs et ses lois, et sa littérature, et même ses modes ?

[2] A Sagonte les habitants se brûlèrent avec tous leurs trésors plutôt que de se rendre à Annibal. L'héroïque défense des Numantins contre Scipion a inspiré à Cervantes le drame le plus pathétique du théâtre moderne, paraphrase animée d'une lamentation de Jérémie. Dans ce beau drame, le héros c'est un peuple entier ; la terreur et la pitié sont excitées au plus haut degré ; on voit expirer, devant celle qu'il aime,

aussi les rues héroïques de Saragosse, Saragosse, qui de Childebert à Napoléon, eut occasion de résister et d'applaudir tant de fois à la valeur française [1] !

un jeune guerrier qui dépose à ses pieds le pain qu'il a enlevé en épuisant ses dernières forces; il y a aussi un dialogue entre un enfant et sa mère, qui est d'une vérité sublime et déchirante.

[1] Les habitants de Saragosse, assiégés par Childebert, portaient en procession la tunique de saint Vincent. Le roi franc, touché de cet acte de piété, leva le siège. Les habitants, pour reconnaître la clémence du conquérant, lui accordèrent la tunique révérée. Le roi emporta en triomphe cette précieuse relique, et de retour à Paris, fit bâtir la magnifique église qui depuis fut Saint-Germain-des-Prés.

Charles Martel étendit l'empire français jusqu'en Catalogne. Sous cette triple génération de héros, Tortose, Tarragone, les îles Baléares, la Navarre, furent soumises au sceptre carlovingien. On vit Louis d'Aquitaine, qui fut depuis le faible Débonnaire, entrer en triomphe à Barcelone. Quel glorieux hommage rendu à Charlemagne, lorsqu'Alphonse le Chaste lui fit porter les dépouilles des ennemis vaincus, en reconnaissant qu'il devait à ses armes et à celles de son fils la liberté que l'Espagne avait recouvrée!

En 1114, lorsqu'Alphonse Ier, dit le Batailleur, voulut enlever Saragosse aux Maures, les Français accoururent de toutes parts..... On sait ce qui s'y est passé sous Philippe V et sous Napoléon.

Nos lauriers s'enlacent encore à ceux des Espagnols, à Tolède, alors boulevard des Mahométans; c'est Raimond, comte de Toulouse, Henri et Raimond de Bourgogne, une foule de

12 août.

Ah! s'il ne m'est pas permis de fouler cette terre travaillée, sillonnée, labourée par tous les genres de grandeurs, laissez-moi du moins m'élancer en esprit dans les régions qu'illustrent tant de souvenirs.

Elle avait depuis longtemps de beaux titres de gloire, cette contrée qui opposait Viriathus à Scipion, et Sertorius à Pompée; qui a vu naître Trajan et Théodose, Lucain et Senèque: elle est couverte de nobles cicatrices, cette Espagne qui montre les champs de bataille de Lesdos [1], d'Alvelda [2], de Tarifa, d'Antequerra, de Navas-Tolosas et de Santarem.

Au milieu de tes montagnes, de tes forêts, de tes grands fleuves, Espagne, je te vois comme un lion superbe qui, entré dans son fort, va, vient, se montre partout, pour reconquérir pied à pied le terrain envahi. Telle fut l'Espagne depuis Pé-

seigneurs français, qui contribuèrent glorieusement à la prise de cette ville; à une époque plus récente, c'est un brillant prince, le comte de la Marche de Bourbon, qui amena 800 chevaux pour combattre les Maures, en 1407.

[1] 791. [2] 844.

lage, au huitième siècle, jusqu'à Ferdinand, au quinzième.

Laissons et les Alphonse, et les Ramire, et les Sanche, princes généreux, guerriers magnanimes ; mais, du milieu de ces pléiades de héros, deux grands rois surgissent et brillent entre tous :

Henri III, roi de Castille, venait de mourir ; et son fils, héritier légitime de sa couronne, n'avait que vingt-deux mois. Alarmé des périls que laissait prévoir une longue minorité, les grands de l'état veulent déférer le sceptre de Ferdinand, oncle du royal enfant ; c'est aux pieds des autels, sous les voûtes de la cathédrale de Tolède, qu'on l'adjure de régner. Ferdinand IV est inflexible ; on insiste : « Et qui donc règnera sur nous, lui dit-on ? — Qui ? Et le fils du roi mon frère n'est-il pas vivant ? N'est-ce point à lui qu'appartient la couronne ? J'accepte la régence ; mais votre roi est le mien, c'est mon neveu et pupille, Don Juan deuxième, que Dieu conserve. » Loyauté à jamais mémorable, noble exemple pour les princes qui, placés près du trône, peuvent se couvrir de gloire en refusant d'y monter [1] !

[1] Fils de Jean Ier, roi de Castille, Ferdinand annonça dès son enfance les grandes vertus qui en firent le héros du siècle.

La vie de James Ier est un poëme tout entier; la gloire et le malheur se partagèrent ses destinées. Au malheur son existence intime, à la gloire sa vie politique. Dès le berceau, c'est l'infortune de sa mère, l'indifférence paternelle, l'exil, la détention dans son propre palais[1]; plus tard ce sont des passions funestes, et partant des troubles et de profondes afflictions, qui frappent l'homme privé et atteignent le monarque; mais alors il les ennoblit à force de gloire, et il les soumet par son habile fermeté. Vainqueur à Enèse et dans trente batailles, conquérant de Murcie, de Va-

Vainqueur redoutable des Maures, ce prince reçut, de la célèbre victoire d'Antequerra, le nom d'infant d'Antequerra; avec vingt mille Espagnols, il défit cent mille infidèles. Pendant la minorité de Jean II, son neveu, Ferdinand gouverna le royaume de Castille avec autant de fermeté que de sagesse. Enfin, la nation ayant choisi neuf députés pour décider entre les prétendants à la succession de Martin Ier, mort sans enfants, le plus illustre d'entr'eux, Vincent Ferrier proclama le nom de Ferdinand, roi d'Aragon. Ainsi Ferdinand, dont la fidélité refusa une couronne, en reçut une au milieu des acclamations de tout le peuple. Ceci se passait en 1412.

[1] Ce fut alors que, à peine âgé de dix ans, et instruit par sa propre expérience du prix de la liberté, il fit vœu, dit-on, d'instituer un ordre religieux pour la rédemption des captifs. Saint Pierre de Nolasque et saint Raimond de Pennafort réalisèrent cette noble et pieuse pensée.

lence, des îles Baléares, tant de triomphes ne suffisent point à son héroïsme; à soixante-douze ans, les désastres des Chrétiens en Terre-Sainte enflamment le cœur du vieux roi; ni prières, ni larmes ne peuvent l'arrêter. Il s'embarque, et pour le rendre à son peuple, il ne faut rien moins qu'une tempête où l'on crut voir les manifestations de la volonté céleste.

Quels hommes aussi que ce Bernard del Carpio, aventureux capitaine, dont la vie se consume en efforts téméraires, en exploits illustres pour la délivrance de son père, en espérances toujours déçues; ce Rodrigue Campeador, ce Cid merveilleux, dont l'étendard, même après son trépas, fléchissait le cœur des rois et protégeait les opprimés; ces grands comtes de Castille qui, durant le deuxième siècle, furent toujours l'épée et le bouclier de la patrie, toujours braves et pieux, toujours prudents et justes, dignes enfin d'être les aïeux du Cid! Quels hommes que ces héros de la conquête de Grenade, Ponce-de-Léon, qui livra les premières attaques et cueillit les premiers lauriers dans cette guerre fameuse, terreur des Sarrasins, protecteur des femmes et des faibles, chevalier accompli; son ami Alonzo d'Aquilar, au

corps et à l'armure de fer, dont la bannière ne recula jamais devant l'ennemi, qui, après avoir seul tenu tête à deux cents infidèles, succomba enfin sur les monceaux de morts qu'il avait entassés! Et toi, comte de Tendilla, sévère mainteneur des mœurs et de la discipline, consolateur des vaincus et des opprimés, loyal et généreux chevalier; et toi, Cabra, surnommé le *preneur de rois*, qui eus la gloire de faire prisonnier l'infortuné Boabdil, et la gloire plus grande d'honorer en lui le malheur déchu; et toi, Pulgar, l'homme aux nobles prouesses, pour répondre à l'insultant défi des Maures, tu pénètres avec quinze chevaliers dans Grenade, tu traverses seul au galop les rues de la ville, et arrivé devant la grande mosquée, tu te mets à genoux, déclares en faire un temple chrétien dédié à Marie; et, afin de sceller cette consécration hardie, tu fixes sur la porte un parchemin, où ta plume avait tracé les mots : *Ave Maria.* Et Garcilasso de la Véga, le *champion de la Vierge*, qui, voyant cette inscription sacrée attachée honteusement à la queue d'un cheval, courut sur le maure gigantesque, auteur du sacrilège affront; et, mesurant son armure de Flandre contre le fin damas du robuste infidèle, finit, nou-

veau David, par étendre mort sur la poussière cet autre Goliath.

Quels hommes enfin que ces deux Ximénès et Albornoz, personnages étonnants qui surent allier la vie humble, pieuse et austère du cloître, avec le génie élevé et l'habileté profonde de l'homme d'état! L'un [1], conseiller, ami de saint Ferdinand, alla en France et en Italie exciter le zèle des Chrétiens contre les Maures qui occupaient encore une si grande portion de la péninsule, fit prendre les armes à cent mille hommes, et prépara ainsi les grands succès de son roi. L'autre [2], confident des

[1] Cet héroïque Ximénès était aussi un homme de science profonde. Dans un concile à Rome, il prononça, en quatre langues successives, latin, allemand, français, espagnol, un discours sur les prérogatives du pape.

Ximénès était aussi à la bataille de Navas-Tolose, à côté du vaillant Alphonse, dont il enflammait non le courage, mais l'espérance, à cette bataille qui frappa de mort la puissance des infidèles. Ce grand prélat soutint, fortifia aussi les héroïques défenseurs de Calatrava assiégée par les Maures.

Voici son épitaphe : *La Navarre est ma mère, la Castille ma nourrice, Paris mon école, Tolède ma demeure, Huerta mon sépulcre, le Ciel mon repos.*

[2] Le second Ximénès, sage arbitre entre Ferdinand et l'archiduc Philippe, son beau-fils, manifesta le plus noble dévouement à ce roi si habile, si défiant, si ingrat envers lui, comme il le fut envers le grand Gonsalve. Ximénès montra

hautes pensées d'Isabelle, généreux protecteur de son infortunée fille, défenseur de l'Eglise, dévoué au peuple comme au prince, dota Charles-Quint du bel empire d'Oran [1]. La perte d'un des royaumes d'Espagne, s'écriait Leibnitz, n'eût pas payé trop cher un pareil ministre. Allié à la royale maison d'Aragon, fidèle serviteur de deux rois, Albornoz entourait l'un [2] de conseils et de sollicitude, jusque sur les champs de bataille; à l'autre [3], il adressait, évêque vigilant et sévère, d'énergiques remon-

une grande énergie dans les révoltes de l'armée, et contre les déprédations de Pierre de Navarre. Sa sollicitude prévoyante pourvut l'Espagne de greniers d'abondance. Durant la minorité du jeune archiduc Charles d'Autriche, il fut le Richelieu de l'Espagne, mais Richelieu vertueux, modéré, paternel, quoique plein de fermeté.

[1] E 'l bel regno d'Oran dargli per dote.

Ariosto. Canto XXXII.

[2] Habile dans les négociations, Albornoz ne l'était pas moins lorsqu'il s'agissait de préparer les victoires de son roi. Comme Rodrigue-Ximénès, il ne quitta point Alphonse (XI) le vengeur. Pendant la bataille de Dariffa ou de Salado (en 1340), Albornoz réprima le noble désespoir du prince, quand celui-ci voulait se précipiter au milieu des escadrons ennemis.

[3] Pierre le Cruel. Sous les pontificats de Clément XI, Innocent V et Urbain X, il délivra l'Eglise des tyrans qui l'opprimaient : de si grands intérêts ne l'empêchèrent pas de fonder à Bologne un collège d'où sortirent tant d'hommes illustres.

trances sur le scandale de ses mœurs et l'oubli de sa gloire ; prélat sage, éclairé, désintéressé, il servit l'Eglise sous trois souverains pontifes.

Oh ! ne viendra-t-il pas un poète aux divins accents, pour chanter cette guerre de Grenade, cette lutte sainte, où les Castillans firent éclater tant de bravoure, tant de patriotisme, tant de foi ? Où est l'Homère chrétien qui peindra dignement ces derniers exploits de la chevalerie expirante ? Qui redira tous ces traits de vaillance et de courtoisie, de pitié et de persévérance, de candide dévotion et d'enthousiasme belliqueux ? Ce n'était point une conquête facile. Il s'agissait de chasser un peuple pour qui Grenade était le paradis ; chaque maure s'attachait à ce sol chéri comme un enfant devenait un lion quand l'ennemi paraissait. La résistance n'était pas moins héroïque que l'attaque. Hérissé de montagnes, de bois, sillonné de défilés et de précipices, le pays semblait d'ailleurs se défendre de lui-même.

Salut, noble terre, où se confondirent si souvent le génie guerrier et le génie poétique ! Tu as produit Ercilla, intrépide navigateur, audacieux conquérant du Chili, qui écrivit son poème au pied des Cordillières, dans le désert, au milieu des

combats ; Garcilasso qui chante, combat et meurt au siége de Tunis ; et surtout Miguel-Cervantes, l'illustre manchot de Lépante, le brave et amoureux captif d'Alger, que sa lyre, son épée et ses fers ont environné d'une triple gloire.

Tu peux te vanter de ton Calderon, le chantre aux fiers et mélancoliques accents, le poète de l'amour et de l'honneur, de l'amitié et de la patrie, de la fidélité et surtout de la religion. Voyez le *prince Constant*. Dans aucun drame peut-être on n'a buriné en caractères plus profonds ce dévouement passionné, cet enchantement d'abnégation, qu'inspire la fidélité et le zèle de la religion.

Il est renommé ce Lopez de Véga, à la verve inépuisable, pieux et *aumosnier*, qui passa de l'*armada* dans un cloître, où ses poétiques travaux le consolèrent, sinon de la mort de ses deux femmes, du moins de la perte de sa fortune.

Il est un nom que je n'oublierai pas ; c'est Guilhen de Castro, qui, dans sa *Jeunesse du Cid*, a parcouru et montré le cœur humain sous ses phases les plus belles : l'héroïsme de Chimène, l'amour touchant et pur de Zaïde, la tendresse généreuse et dévouée de l'Infante, la piété filiale de Rodrigue, sa charité délicate envers le lépreux, sa fidélité

sublime, le caractère magnanime et chevaleresque d'Arias, et enfin, le repentir chrétien du faible et violent Don Sanche. Pourquoi les froides règles de l'unité ont-elles forcé notre grand Corneille à se priver des scènes les plus chevaleresques et les plus religieuses de ce beau poème?

Après ses poètes par la lyre, l'Espagne eut aussi ses poètes par le pinceau. Parmi tant d'autres, deux génies s'y partagent le domaine du plus brillant des arts. L'un s'est emparé des grandeurs et des richesses d'ici-bas: Velasquez a peint les puissants de la terre; l'autre s'est réservé les choses du ciel. Murillo est le peintre des saints, de la Vierge, le peintre des pauvres, ces premiers nés de l'Evangile.

Assorti à la noblesse de tes pensées et de tes sentiments, ton langage, noble peuple, est plein et ferme, sonore et fortement articulé; on a dit que Dieu aime à l'entendre: tes paroles sont fières, brèves et expressives; ton caractère grave et religieux se révèle jusque dans tes sentences les plus vulgaires; chez toi seul peut-être le culte de la souffrance est préconisé dans les proverbes: *Souffre pour apprendre. Travaille pour avoir. Qui a souffert a vaincu. Qui ne sait souffrir ne sait pas régner.*

Et, entre toutes les gloires, la plus belle ne t'a pas fait faute non plus. Si tu as enfanté des héros selon le monde, tu en as créé pour le ciel. Ta légende sacrée n'est pas moins féconde que celle des autres nations. Qui redira l'apostolat de Martin, ardent missionnaire, écrivain éloquent? Séville vénère en Isidore et Léandre, ses docteurs de l'Eglise d'Espagne, frères par le sang, plus frères par le génie, le savoir et la sainteté. Tolède, la métropole aux conciles fameux, Tolède s'émeut aux noms sacrés d'Hellodius, d'Eugène, d'Ildefonse.

Deux rois, du nom de Ferdinand, sont inscrits au nombre des saints patrons de la Péninsule. Le premier fait une guerre glorieuse aux Maures qu'il poursuit dans toutes leurs retraites, et va de province en province régler les différents débats de ses sujets, digne prédécesseur de l'autre Ferdinand. Celui-ci, contemporain, proche parent de notre saint Louis, eut avec le monarque français une ressemblance singulière de situation, de génie et de vertus; mais quelle différence dans leurs destinées!... Ferdinand fut surnommé l'heureux[1].... — Et Vin-

[1] Ferdinand conquit Séville, Jaen, Cordoue, Cadix; il fut le fondateur de l'université de Salamanque. La mémoire de ce prince était en telle vénération que le roi de Grenade,

cent Ferrier, sage et bienfaisant, politique et missionnaire cosmopolite qui, après avoir sauvé l'Espagne de l'anarchie, s'en alla à travers l'Europe, versant partout les torrents de sa parole éloquente, et convertissant par milliers et maures et juifs et chrétiens infidèles [1]. Et Dominique enfin, que l'esprit d'erreur et l'ignorance ont tant calomnié, Dominique, attaquant l'hérésie par la puissance de sa doctrine et la force de sa volonté, élevant les mains au ciel pendant le combat, priant et pleurant pour ses frères égarés, offrant sa liberté et sa vie pour sauver une âme, pour racheter un captif; fondateur d'un ordre célèbre [2], dont le Dante a chanté la gloire : *rivière féconde d'où naissent mille ruisseaux qui s'en vont fertiliser le jardin catholique, et qui ravivent les arbustes dont il est planté* [3].

à chaque anniversaire de sa mort, envoyait un grand nombre de ses sujets pour visiter son tombeau et y allumer des lampes.

[1] Il convertit 35,000 juifs et 8,000 maures.

[2] Dominique, espagnol, fonda son ordre en Espagne; et cependant au nombre de ses premiers disciples les Français furent en majorité; sur seize, il y avait huit Français, sept Espagnols et un Anglais.

[3] Di lui si fecer poi diversi rivi,

Dans cette région trois fois heureuse, bien des noms m'échappent; mais ce ne sont point les vôtres, astres lumineux et brûlants, génies prodigieux, âmes de séraphins, Thérèse, Ignace et Xavier, vous qui fûtes si puissants contre vous-même par la pénitence, si puissants sur les autres par l'amour. Gloire à vous! Vos nombreux enfants, fervents disciples, que vous avez épars en tous lieux, ont servi le monde chrétien; soit comme Moïse qui prie sur la montagne, soit comme Josué qui combat les Cananéens dans la plaine. Thérèse, vos écrits vous ont placée à côté des Pères de l'Eglise, et votre philosophie a été comparée à celle de Platon; votre vie est pleine de miracles, c'est-à-dire de grandes œuvres [1]. Ignace, de guerrier valeureux, de chevalier brillant exalté, quelle main puissante vous fit tout-à-coup législateur d'une tribu nouvelle et à jamais glorieuse? Comment êtes-vous devenu si prudent et si habile dans le gouvernement des âmes [2]?

Onde l'orto cattolico si riga
Si che suoi arbuscelli stan più vivi.

Il Paradiso. Cant. XII.

1 M. de Maistre a dit profondément: « Les miracles sont les bonnes actions.

2 Lorsqu'il renonça au métier des armes, Ignace, qui n'avait point abjuré ses idées chevaleresques, choisit la sainte Vierge

Autant la vérité surpasse le mensonge, autant François Xavier surpasse ce que l'antiquité fabuleuse raconte des merveilles opérées dans l'Inde, par un Dieu conquérant. Des rives du Gange aux îles les plus lointaines et les plus sauvages, le voyageur apostolique signale sa mission par l'éclat de ses prodiges et la mansuétude de ses vertus : vainqueur bienfaisant, conquérant pacifique, il soumet et civilise : ses triomphes sont des institutions. En donnant au ciel des millions d'âmes, il assure à son roi, à sa patrie, des sujets sans nombre, des pays sans bornes et des richesses impérissables.

pour sa dame, et appendit son épée dans une chapelle qui lui était consacrée. Le jour même de sa conversion, il rencontre un sarrasin qui blasphémait contre la Mère du Sauveur ; il veut d'abord le tuer ; puis, par un retour sur lui-même, il laisse au sort à décider s'il suivra ce premier mouvement que Dieu n'approuva point.

A trente-trois ans, pour se livrer aux études, il va se mettre sur le banc des écoles, et persévère avec une énergie infatigable. Tous ceux qui ont médité ses admirables constitutions y reconnaissent la sagesse et la profondeur de ses vues ; mais cet austère législateur des âmes savait, dans l'application, user de la compassion la plus tendre et la plus ingénieuse. Un jeune novice était atteint d'une mélancolie que rien ne calmait ; le bon supérieur imagine d'employer, près du lit du malade, des instruments de musique et des chants mélodieux, et par là il parvient à rendre du repos à cette âme troublée.

L'Espagne, sœur de la France, porte aussi une couronne à mille fleurons; comme la France, elle doit aux femmes une belle portion de sa gloire. Quand régnaient les Goths en Espagne, deux nobles filles de la race des Francs, Clotilde et Ingonde, apparurent sur les rives de l'Èbre. Par la constance de leur catholicisme, par leur fermeté dans les épreuves, elles semblent avoir jeté sur cette terre hispanique les semences de l'héroïque foi qui, durant tant de siècles, tint en échec la vaillante nation des maures. On se souviendra toujours d'Ermisinde, digne fille de Pélage, digne femme d'Alphonse Ier, de Sancha, la brave et pieuse reine, qui engageait ses biens et tranformait ses pierreries en soldats pour chasser les Sarrasins; d'Yolande de Hongrie, qui fut toujours l'âme des conseils par son esprit et sa prudence, toujours l'admiration des peuples par ses charmes et son intrépidité; de Dona Alvarez de Castro, qui, à la tête d'une troupe de femmes déguisées et armées, conserva à son roi une forteresse assiégée par les Maures.

Votre nom ne mourra pas non plus, noble Berengère, digne sœur de notre Blanche de Castille; comme elle, régente habile durant une minorité orageuse; comme elle, mère d'un grand et

saint roi dont elle sut protéger, préserver la jeunesse. Et vous, magnanime Marie de Molina, sage tutrice de votre fils et de son royaume, qui n'eûtes de votre sexe que la douceur, esprit ferme mais souple, prévoyant mais intrépide; Marie de Luna, qui soutîntes si habilement la guerre contre Mathieu de Foix et le comte d'Armagnac; Yolande d'Aragon, que les troubles civils ne déconcertèrent jamais et qui sûtes, malgré tant d'obstacles, conserver à votre fils son royaume attaqué de toutes parts. Et vous, que le malheur a marquées de son signe sacré, vous n'avez point le moindre droit à mon hommage, douce et infortunée Blanche, qui pérites à vingt-deux ans victime d'un époux que la postérité a flétri du nom de *cruel;* tendre et pieuse Éléonore d'Albuquerque, qui expirâtes de douleur en apprenant la captivité de vos deux fils; vous enfin, brillante et glorieuse Isabelle, si magnanime quand vous refusâtes un sceptre offert par l'insurrection, si héroïque dans la conquête de Grenade; à la tête de ces légions, que votre âme chevaleresque enflammait, que vos soins prévoyants et votre généreuse pitié soutenaient, encourageaient et consolaient, si admirée, si honorée des Maures eux-mêmes, qui, du haut de leurs

remparts, s'abstenaient de lancer leurs traits meurtriers, pour vous contempler saisis de respect, si habile et si pénétrante pour comprendre la haute pensée de Colomb, et lui prêter une assistance que lui déniaient tant d'autres.

Adieu donc, nation aux mœurs sérieuses et fortes, aux croyances profondes, race d'hommes tempérants, pour qui tout est possible, parce que tout est supportable, chez qui l'honneur est inflexible et la vengeance impitoyable; qui sentent couler dans leurs veines le sang mauresque des Abencerrages et le sang chrétien des Pélages; parmi lesquels on trouve en même temps des Bernard, des Pizarre, des Corsio et des Las Casas, des ducs d'Albe et des François Xavier, des Ximénès et des Olivarès, des Albuquerque, des Gonsalve.

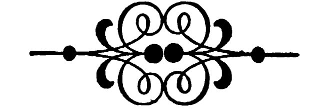
Adieu, peuple espagnol, puisses-tu conserver ou plutôt reconquérir tes antiques vertus! Ta gloire et ta puissance éprouveront, dit le poète, de grandes révolutions; mais jamais l'infortune ne pourra t'abattre, à moins qu'elle n'arrache l'audace et la valeur du cœur de tes guerriers [1]! Puisses-tu repousser les discordes armées qui déchirent ton sein! Puisse bientôt s'élever, du milieu de tes en-

[1] Camoens.

fants désunis, quelque héros, quelque homme choisi de Dieu, qui les rassemble et les fortifie contre l'esprit du mal! Puisses-tu renaître enfin plus brillant, plus fort, plus chrétien, sous le sceptre légitime d'un digne émule des Alphonse, des Ramire, des Ferdinand, d'un digne fils de saint Louis.

Je relis ta lettre; ce n'est pas avec toi, ma Laure, que la pensée de La Rochefoucault trouve son application : « Notre amour-propre fait la plus grande partie de notre confiance. » Certes, tu n'es pas prodigue d'éloges; la plupart du temps, mes confidences naïves me valent de ta part sinon du blâme, au moins quelque bon et spirituel sermon, qui à vrai dire me va toujours au cœur; car je sais que tu as la conscience délicate pour moi; je sais que tu me voudrais parfaite aux yeux de Dieu et des hommes; l'ombre d'un tort te fait crier haro. Sans avoir la sainteté de Thérèse d'Avila, ton amitié pour moi tient vraiment de cette perfection angélique qu'elle peint avec son âme sensible et tendre : *Ces âmes parfaites ne savent ni flatter, ni déguiser; il faut que ceux qu'elles aiment se*

corrigent ; elle remarque jusqu'aux moindres imperfections, elle ne laisse rien passer sans quelques avertissements. Du reste, n'es-tu pas l'écho fidèle, toujours prêt à répéter mes impressions? Ah! les amitiés superficielles du monde sont bien plus rigoureuses, et n'excitent souvent l'abandon de la confiance, que pour satisfaire une malice curieuse et envieuse. La Rochefoucault n'a donc pas complètement raison.



LETTRE TREIZIÈME.

Bonnes, le 14 août 1829.

Oh ! que votre amitié est ingénieuse ! vous étendez le cercle de mes idées ; vous avez le talent de les déplacer quand il le faut, de les arracher du centre où elles aiment trop à se fixer ; vous rompez, vous séparez le faisceau de douleur qui m'écrase. Quand vous me reprochez d'être peu accessible aux distractions du monde, vous avez bien raison : à certaines âmes, il faut un intérêt qui les occupe, les absorbe, les enlève.

Oh ! c'est ici qu'il serait puissant cet intérêt, si nous pouvions le partager. Il nous serait doux de bénir ensemble le Créateur de tant de merveilles. Ce serait vivre deux et trois fois, que de parcourir avec vous ces solitudes sublimes. Nos yeux

s'élèveraient de concert vers ce ciel si beau, nos cœurs tressailleraient sous les mêmes émotions. Et pour répéter ce que disait saint Augustin, dans un autre sens, vous me rendriez avec plénitude ce que vous auriez reçu avec tant d'abondance.

La vallée où nous pénétrons est d'abord étroite, resserrée; on marche le long d'un torrent dont le bruit vous berce l'âme, et vous tient dans une heureuse rêverie; parfois il se glisse et se cache sous des touffes de verdure; on ne le voit plus, on l'entend à peine; la vue alors et la pensée se portent sur ces guirlandes de pampres dont les lianes courent, grimpent, enlacent cerisiers et pommiers, chênes et chêneaux. C'est une longue charmille naturelle; mais voici que le torrent se réveille; il élève la voix, il gronde, il frappe sa rive de son écume blanchissante; l'étroit vallon s'élargit enfin, il se pare d'arbres plus beaux encore; ici les chênes, les châtaigniers abondent. Assise, pour mieux voir, sur le siège de ma voiture, j'étais, à l'aspect de tant de vie et de tant de bonheur, comme saisie d'une émotion presque douloureuse. Ma poitrine était oppressée, mes larmes ne coulaient pas; elles me suffoquaient.

Hélas! les grandes et belles scènes de la nature,

que vous croyez si bien assorties à mes dispositions ne sont guères faites pour moi. Tout ce qui sort de la monotonie de mes habitudes, tout ce qui remue mon âme ne fait qu'y soulever des tristesses. C'est rouvrir un tombeau, et mettre au jour avec les cendres qu'il renferme les souvenirs qu'il rappelle.

Jusqu'à Cérignac, on parcourt un vaste et magnifique verger; plus loin ce sont des champs, des guérets où flottent et se pressent le froment et le maïs déjà mûrs, l'avoine et le lin encore verts. Le chariot gémit sous le poids des gerbes sonores. Ici le vêtement grossier du rude moissonneur ne frappe plus vos regards; ce sont des troupes de femmes, au corsage noir, rehaussé du capulet écarlate, qui font tomber les épis sous la faucille, qui les unissent en javelles, et d'une main légère lancent sur le char les trésors de leur moisson. Il y a plaisir de voir toutes ces filles de la montagne allant, venant, vives et joyeuses dans le travail, crier, rire et chanter, malgré le poids du jour et de la chaleur. Qui croirait que ces vallées, aujourd'hui si riantes et si fécondes, étaient, il y a trois siècles, d'arides déserts où croissait à grande peine le blé noir, que l'habitant du Béarn

partageait avec ses bestiaux. Une femme, une fille de France, Marguerite de Valois, apparut dans ces landes, et avec elle les bienfaits de l'agriculture. Le travail des champs adoucit et améliore les mœurs. La belle œuvre de Marguerite fut dignement continuée, complétée par sa fille Jeanne d'Albret, la mère de notre Henri [1]. Des écoles furent ouvertes partout à ce peuple bon et laborieux; suivant son vœu le plus cher, la justice et la vérité devinrent avec le travail, le patrimoine de ses enfants. Alors dans leur pieuse reconnaissance, ils purent s'écrier comme le psalmiste : « Le désert deviendra beau et s'engraissera, les » vallées se couvriront de froment; les collines se

[1] Heureuse Jeanne d'Albret, si l'esprit de secte, l'esprit persécuteur et cruel n'avait endurci son cœur et souillé tant de belles qualités ! Sa mère, sœur aimable et dévouée de François 1er, la marguerite des *marguerites* de France, protégea, encouragea les sciences et les belles-lettres qu'elle cultiva elle-même; ses goûts studieux ne furent pas en pure perte pour la chose publique. Esprit élevé et cœur bienfaisant. Marguerite, comme je viens de le dire, opéra d'importantes améliorations. Si, trop facile et pitoyable, elle accueillit et protégea les sectaires réfugiés de France, bientôt désabusée par les remontrances du roi son frère, elle revint à sa foi primitive, à une piété fervente et animée de bonnes œuvres, *comme la clôture de sa vie,* dit un vieil écrivain, *et son départ de ce monde l'ont monstrée.*

» revêtiront de joie, le désert s'embellira de fé-
» condité; aussi entendra-t-on au loin des cris,
» des hymnes d'allégresse. » A ce tableau de la vie agricole et pastorale, succède une scène d'une autre nature. Nous avions traversé le bourg de Larans ou Laran, aux rues longues, étroites et un peu sombres, aux toits en ardoises, et aux portes et fenêtres encadrées de marbres, et nous cheminions dans un défilé, ayant au-dessus de nos têtes des masses de rochers nus, gigantesques, et plus souvent parés çà et là d'une tendre et riche verdure; à nos pieds mugissait un effroyable précipice. Tout à-coup, nous entendons quelque bruit, et nous voyons se déployer une brillante cavalcade. C'étaient des femmes élégantes, de jeunes dandys qui caracolaient et s'empressaient ni plus ni moins que s'ils eussent été au bois de Boulogne. Ils n'avaient pas l'air de s'apercevoir qu'il y eût là des Pyrénées.

Au fond d'une gorge étroite, nous vîmes poindre un petit hameau; c'est Bonnes. Les dix-huit ou vingt maisons qui le composent sont jolies, bien bâties et commodes, à ce que j'ai entendu dire; car le seul logement que nous trouvâmes encore vacant, n'était rien moins que tout cela. Il consistait en deux petites chambres de dix pieds carrés,

dont le plancher était si disjoint qu'on pouvait, tout à son aise, voir au travers couler l'eau du torrent. Nous semblions être à fond de câle d'un navire qui fait eau. Ce n'était au surplus qu'une habitation provisoire ; on nous promit mieux pour l'avenir.

Vous vous imaginez bien que je ne restai pas confinée tout le jour dans ce réduit. J'allai, à travers buissons et rochers, explorer la partie la plus sauvage et la plus voisine. Le soir on nous mena sur une place bien plantée où les baigneurs se réunissent. Là, tous les dimanches, les jeunes basques viennent exécuter les danses si originales, si pittoresques du pays. Rien n'est, pour les spectateurs tant soit peu portés à la joie, rien n'est curieux et divertissant comme de voir sauter, bondir en cadence tous ces hommes coiffés gracieusement de leurs jolis bérets bleus, et serrés dans leur veste rouge. Ils s'élancent de terre avec une telle agilité, qu'on les prendrait pour des corps élastiques, dont une main adroite et sûre règle les impétueux mouvements. Les voilà donc ces Basques fameux qui opposèrent aux Romains une résistance si longue, qui souvent fondirent comme une nuée d'aigles sur les Navarrais, et toujours conservèrent le caractère et les mœurs

demi-sauvages des peuples libres : Peuple robuste, adroit et agile, ils passaient pour les meilleurs navigateurs. Les premiers, ils firent à Terre-Neuve la pêche de la baleine; les premiers ils entrèrent dans le fleuve Saint-Laurent. Aujourd'hui qu'ils n'ont plus à se livrer aux jeux terribles de la guerre, ils veulent du moins en garder les habitudes dans les rudes et salutaires amusements de la vie champêtre.

M. le duc de Grammont, qui se trouve là comme un petit souverain dans ses états, fait très-galamment les honneurs du pays; les étrangers lui sont redevables de ces danses, de ces espèces de tournois rustiques. Ils lui doivent plus encore : à savoir, de beaux et bons chemins, des sentiers qui rendent accessibles les plus hautes montagnes, et praticables les passages les plus périlleux. Ces jours derniers, tandis que nous cheminions par des sentiers peu éloignés de la route, un cri se fit entendre dans le silence de ces solitudes, et fut suivi d'une forte explosion. C'était une mine qui venait de faire éclater un banc de ces beaux marbres qu'on exploite ici.

On ne peut tout voir : j'ai regret de n'avoir point visité certain petit canton, perché sur une des

montagnes, voisines des Eaux-Chaudes. C'est une peuplade tout isolée, qui a conservé ses mœurs simples et primitives, régie par une espèce de patriarcat. Entre les vieillards du lieu, il en est un que la voix publique choisit toujours pour magistrat suprême, pour arbitre et pacificateur. Chacun se soumet sans effort, sans murmure à ses décisions ; il règle les mariages, les conventions de toute nature. Il paraît que notre police, nos lois, nos codes ne sont point connus de ces hommes de la nature. On retrouve là, en petit, la république de Salente, célébrée ou plutôt imaginée par l'auteur du Télémaque. Au reste, comme je n'ai rien vu de tout ceci avec mes propres yeux, je ne garantis pas l'exactitude de ce qu'on m'en a dit. Il y a même des choses qui ne s'expliquent guères. Pour ne pas avoir de relations avec leurs voisins, ils font descendre, dit-on, avec des cordes, leurs morts du haut de la montagne. Les reçoit qui peut. Qu'est-ce que cela signifie, ils n'ont donc ni église, ni prêtres ? Je ne puis admettre un pareil roman. Ce qui est vrai pourtant, c'est le trait suivant. Le duc de La Rochefoucault pénètre un jour dans cette solitude ; il y est accueilli et y reçoit une franche et simple hospitalité. Au mo-

ment de quitter ces bonnes gens, il veut mettre quelqu'argent dans la main de son hôte. Celui-ci recule, et avec un sentiment de naïve fierté, « *Monsieur le duc*, lui dit-il, *j'irai demain déjeûner chez vous.* »

Les amateurs de bons livres sont ici fort à plaindre :

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

Heureusement, qu'en fourmi prévoyante, j'avais amassé quelques grains pour subsister : ce qui veut dire : *Pascal*, *La Bruyère*, un peu d'histoire, de poésie, etc. Nous avons bien ici un apothicaire qui loue des livres, tout en vendant de la rhubarbe et du séné ; j'ai voulu en essayer, des livres s'entend ; or, on ne m'a apporté que des romans, et quels romans ! j'aime à croire que les drogues de M. le pharmacien valent mieux que ses livres.

Jusqu'ici je n'ai point fait de visites ; je redoute les liaisons nouvelles, et j'aime mieux me tenir à mes bonnes et anciennes affections que le temps n'a pas affaiblies, que les mécomptes n'ont pas brisées. Ne me parlez pas de ces relations forcées, de ces entretiens avec des personnes étrangères à

tous vos sentiments, qui ne savent ni vos souvenirs, ni vos regrets ; celles-là blessent au lieu de distraire. Quelques paroles froidement philosophiques, quelques phrases banales et toutes formulées vous tombent sur le cœur comme un glaçon : « *Chacun n'a-t-il pas ses peines ; vous deviez* » *vous attendre à cette perte ; voilà le monde ; les* » *vrais amis sont rares ; le temps et la raison* » *sont de grands remèdes ; la fortune offre bien* « *des moyens de bonheur.* » Voilà *les consolateurs importuns* que Job repousse, ces discoureurs en l'air, qui ne finissent point, et qui parlent du malheur tout à leur aise [1].

Oh ! que l'amitié s'y prend d'une autre façon ; elle s'occupe de vos peines, elle y prend part tout comme si nul autre ne pouvait les éprouver, comme si elle n'avait que vous au monde à consoler ; elle devine, mais ce n'est pas pour réprimer, arrêter vos confidences ; c'est pour leur ouvrir la voie, les rendre plus faciles ; elle sait que l'épanchement de la douleur est déjà un soulagement. Vous voilà bien, mon saint ami, tout arrivé que vous êtes à un sublime détachement, malgré cette vive et unique aspiration de votre âme vers Dieu, vous ne

[1] Job. ch. XVI. v. 2.

laissez pas que de compatir à la faiblesse qui n'a pas atteint ce but. Dans la voie de misère et d'imperfection que l'on parcourt, où tout en connaissant le néant de la créature, on en est encore épris, dans ces luttes de la foi et de la sensibilité, votre tendre pitié ne se fait pas attendre ; car elle sait combien son secours a d'efficacité. Le Dante ne dit-il pas :

« Plus on est parfait, plus on goûte le bien et » plus aussi on ressent la douleur [1]. »

[1] Quanta la cosa è più perfetta,
Più sente l' bene, e cosi la doglienza.



LETTRE QUATORZIÈME.

Bonnes, le 15 août 1829.

Tu le veux ainsi, telle est ta prétention ; eh bien, soit, j'en conviens : il n'y a entre nous nulle ressemblance, nulle parité de goût. J'avouerai même que nos sphères sont différentes, si nos modestes destinées comportaient cette expression ambitieuse ; mais nos opinions, nos sentiments ne sont-ils pas les mêmes ? Quant à moi je dirais bien comme Hamlet Orazio : *Depuis que mon âme aimante a été maîtresse de choisir avec discernement, elle t'a élue.* S'il m'en souvient, c'est ma franchise, mon amour de la vérité qui m'ont valu ton intérêt de prédilection. J'ai toujours cru qu'il fallait laisser une porte ouverte à la vérité. C'est par cette porte que l'amitié vient à notre secours. Quiconque la

ferme s'expose volontairement à sa perte. Mon cœur ressemble à la lance d'Argail : s'il blesse, j'espère qu'il guérit aussi ; il blesse sans le vouloir, et il guérit par la force de sa volonté.

Hier, course à cheval. Je suis allée aux Eaux-Chaudes, où je voulais consulter M. S., médecin renommé. Après avoir doublé la montagne, je me suis engagée dans un sentier étroit entre des rochers d'une hauteur prodigieuse. L'un de ces rocs s'avance sur le chemin comme la moitié d'une voûte immense ; il abrite une petite chapelle consacrée à la Vierge ; on y lit une inscription que je regrette de n'avoir pas copiée, et qui est en l'honneur de Catherine de Navarre, sœur de Henri IV. Le torrent est resserré entre des montagnes plus élevées encore et plus sauvages que celles de Bonnes. Quelques maisons jetées comme par hasard sur les gradins de la montagne, auprès d'un ravin profond, composent le hameau des Eaux-Chaudes.

A mon retour, le soleil était brûlant. Je suivais la route étroite que longe un torrent profondément encaissé. Pour me garantir du soleil, je tendis le parapluie que portait mon domestique. Tout-à-coup, je frappe maladroitement la tête de mon cheval qui s'effarouche, se cabre, et me suspend

à plusieurs reprises au-dessus
mon regard plongeait avec un e
Dire ce qui se passa en moi du
terrible n'est point à décrire. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'échappa de mon âme, pour s'élever vers le ciel, un élan de contrition et aussi de confiance ardente. Alors, certes, il y avait là quelqu'un plus à plaindre que moi. C'était mon pauvre domestique qui, témoin de ce péril, ne pouvait, ne devait même faire un pas pour me secourir. Le brave homme en est encore stupéfié; je crains qu'il ne s'en ressente plus que moi.

Comme l'ours montagnard de la Fontaine, je voulais d'abord, nouveau Bellérophon, vivre seule et cachée; mais bientôt je reconnus qu'en effet

. . . . La raison d'ordinaire,
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés,
. . . .
Si bien que tout ours que j'étais,
Je vins à m'ennuyer de cette triste vie.

Je fus donc heureuse de trouver l'excellente famille du vicomte de W. ainsi que Mme de L..... et Mme R. de D..... Cette femme m'inspire un attrait particulier; son isolement, sa mélancolie sympathisent avec les dispositions de mon âme. Que de

douleurs amassées sur ce pauvre cœur! Elle a perdu son mari, ce brillant et chevaleresque Roger de D., que nous vîmes jadis à N...., auprès de S. A. R. le comte d'Artois; elle a vu mourir un enfant plein d'espérances; et elle est belle-sœur du coupable et infortuné L. B....! Nos voix rendaient les mêmes accents : c'était cette sympathie de douleurs qui se comprend sans s'expliquer. A ce sujet quelqu'un me disait : « n'allez pas chercher de nouvelles peines et de nouveaux aliments à vos tristesses dans une relation qu'environnent tant de chagrins; ce raisonnement ne m'a pas retenue. Je ne craindrai jamais les souffrances, les douleurs attachées à l'amitié. Je n'y cherche pas seulement la plus grande des félicités de la vie; ce ne serait plus l'honorer, lui rendre un culte; ce serait un égoïsme délicat, tendre il est vrai, mais ce ne serait pas moins égoïsme. J'accepte ses angoisses, son martyre même, heureuse de vivre de la douleur d'une amie, de mourir de sa mort; je suis la pente de mon cœur.

Dans une seconde course que je fis aux Eaux-Chaudes, je fus accompagnée de M. de L. Sa mère, Mme de M., est une femme tout aimable et toute spirituelle. Elle me plut infiniment par sa vivacité, son naturel et l'originalité de ses idées. Cette se-

conde course fut assez malencontreuse ; nous eûmes à nous défendre contre deux fléaux, une pluie d'orage et une sorcière. Celle-ci se présenta plusieurs fois devant nous d'un air sinistre, nous fit, des gestes et de la voix, je ne sais quelles prédictions; mais nous y attachions moins d'importance qu'au danger qu'elle nous faisait courir en effrayant nos chevaux. Et cependant nous marchions, nonobstant l'orage qui grondait et la pluie qui tombait à flots pressés. J'avais, après quelques moments d'attente, insisté pour me remettre en route, et sur les instances de mon compagnon de voyage, je m'étais affublée de son manteau. Je m'étais couvert la tête, fort bizarrement sans doute, d'un schall épais et long. Quant à M. de L., son accoutrement, emprunté à une bonne femme, était plus singulier et plus divertissant encore. Notre rentrée à Bonnes dut exciter l'attention, et plus d'une tête se montra aux fenêtres pour nous voir passer et rire à nos dépens.

La vallée d'Ossau, au milieu de laquelle Bonnes est située, tire son nom des ours qui abondaient et qui abondent encore dans ses bois durant l'hiver. On nous a raconté qu'il y a peu de temps, le curé du village d'Haas (intrépide curé !) a tué

d'un coup de fusil un de ces terribles animaux. »

Le duc de Grammont nous a donné l'autre jour un nouveau genre de spectacle ; il s'agissait d'un prix à la course.

Les coureurs partent de Bonnes, c'est-à-dire d'une distance de trois lieues, pour aller saisir le trophée (une bride), et le rapporter aux juges de la course. De jeunes basques, avec leurs berrets de laine rouge, sont là qui attendent le signal. Comme les chevaux impatients du frein, ils s'agitent, et leurs pieds semblent repousser le sol. Enfin ils s'élancent, ainsi que le ferait un troupeau de chamois ; on les suit des yeux pendant quelque temps ; ils marchent ou plutôt ils volent de front. Bientôt deux ou trois devancent la troupe ; ils vont, ils vont ; ils gravissent la montagne par différents points à travers les rochers, les buissons, les ronces, on les distingue à peine, on ne les voit plus. Au bout d'une heure, un seul reparaît au loin ; il tient, il balance en l'air le signe de son triomphe ; derrière lui, eh bien loin derrière, descendent lentement et découragés tous les autres champions. Le vainqueur arrive, on l'entoure, on le félicite, on lui décerne le prix.

Autre divertissement. A l'extrémité de Bonnes,

sur un terrain environné d'arbres, on avait disposé deux rangées de cinquante œufs chacune. Deux hommes devaient ramasser les œufs un à un, les déposer, sans les casser, dans une corbeille placée au point de départ. La palme, ce qui veut dire une somme de...., était réservée à celui qui aurait accompli le premier cette tâche difficile et délicate. Pendant ce temps-là un autre concurrent devait se rendre au village de...... et en rapporter la preuve qu'il y avait touché barre. Nous le vîmes revenir avant que les hommes aux œufs eussent fini leur besogne. Ce fut donc la force et l'agilité qui l'emportèrent sur la légèreté de l'adresse.

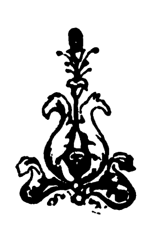
Saint-Sauveur, le 18 août.

Je n'ai pu continuer ma lettre, ayant été prise d'un violent accès de fièvre, avec crachement de sang et vives douleurs de tête et de poitrine.

Avant de partir de Bonnes, le médecin qui m'a surprise écrivant, s'est mis à me brusquer. « Vous avez le feu à la poitrine, à la tête, madame, faites-vous saigner à l'instant. — Je pars, je vais monter en voiture. — Qu'importe? vous êtes en feu, madame. » — Ces cris au feu m'impatien-

tèrent, et cette saignée ordonnée sur la foi d'une rougeur passagère, causée par une précipitation à achever ma correspondance, me parut une prescription irréfléchie ; je n'en tins compte, et un nouvel Esculape, à mon arrivée ici, me trouve tellement pâle qu'il me ferait volontiers injecter du sang dans les veines. O science merveilleuse de la médecine !

Ne tarde pas à m'assurer que je te reverrai à mon retour à B...... N'es-tu pas un peu curieuse de m'entendre? Pour moi il me semble que j'aurai tant à te dire. *Quand on s'aime bien on se dit tout, et quand on se dit tout on n'a jamais tout dit.* Vive le bon homme Trublet pour cette pensée !



LETTRE QUINZIEME.

Saint-Sauveur, le 20 août 1829.

Je suis à Saint-Sauveur, ma bonne mère, site ravissant où jadis votre fille se fût livrée à tout son enthousiasme; mais aujourd'hui, je ne vois, je ne sens qu'avec les débris de mes facultés. Je me demande avec effroi et pitié si je suis bien la même personne, moi qui reste maintenant presque apathique en présence d'objets bien plus admirables que ceux dont jadis j'étais si émerveillée? Vous vous alarmez sans motif; votre tendresse inquiète me fait d'inutiles recommandations; je n'ai plus assez d'entraînement, assez de vitalité pour être imprudente; le besoin d'appui, de repos se fait sentir. Je m'arrête, sans trop d'efforts, là, où je ne pourrais aller sans péril, car la tête qui tourne,

le défaut de respiration, les jambes qui fléchissent, et d'horribles palpitations modèrent impérieusement mon ardeur. Mon caractère est tristement modifié, ma bonne mère, j'avais habité Bonnes sans plaisir, je l'ai quittée avec regret. Serait-ce là cette force d'inertie qui, après m'avoir été si antipathique, finira par m'envahir.

Vous aurez appris que j'ai rencontré quelques personnes d'une société agréable. On a eu pour moi beaucoup de bienveillance; il n'est pas jusqu'aux gens de la maison qui ne m'aient exprimé toute leur affection; et ma baigneuse, à défaut de paroles qui ne lui venaient pas, a trouvé plus commode et surtout plus démonstratif de se jeter à mon cou avec effusion. Une jeune fille de la montagne me regardait souvent avec une amusante compassion, et disait de temps à autre : *pauvre de vous, madame!* Elle se hasarda à me demander si je voulais la prendre à mon service. Quand elle vit que la chose était impossible, elle s'éloigna tristement en disant : *pauvre de moi, pauvre de moi!*

Avant d'aborder Saint-Sauveur, faisons un peu une revue rétrospective. De Bonnes, nous sommes revenus à Pau; mais, chemin faisant, nous nous

sommes détournés pour visiter la grotte d'Iseste, creusée comme une caverne de géants, dans le flanc de la montagne. On pénètre dans l'antre avec des torches de paille allumées ; cette lueur toujours vacillante, toujours changeante, projette sur les parois, sur les voûtes, sur les stalactites, un éclat fantastique qui se modifie sans cesse. Souvent la torche, si brillante d'abord, est tout-à-coup près de s'éteindre ; le chaume noircit, et l'ombre qui grandit soudainement autour de vous, menace de vous envelopper dans son manteau ténébreux. On a à peine le temps de rallumer ces flambeaux tutélaires mais fugitifs. Faible encore de mes derniers accès de fièvre, je me traîne à l'aide de mon guide, non sans de fatigants efforts sur les roches inégales et glissantes qui forment le parquet de ce vaste monument de la nature.

Quand mon regard, aidé de la lumière des flambeaux, peut embrasser quelques portions de la grotte immense, je crois me trouver dans une de ces cathédrales souterraines, bâties aux temps primitifs, aujourd'hui abandonnées. Notre guide assure qu'une armée entière s'est autrefois réfugiée sous ces voûtes ; mais il ne dit ni quelle armée, ni en quel temps, ni à propos de quoi.

Son érudition, vous le voyez, ne va pas loin. Dieu sait le dégât que dut faire cette armée.

Madame la duchesse de Berry, dont le pied léger ne pouvait guère fouler les récoltes, s'abstint d'y pénétrer, parce qu'il fallait passer à travers un champ de blé : « Je ne suis point venue, dit-elle, pour porter dommage à qui que ce soit. » Il faut, ce me semble, lui savoir gré d'un tel sacrifice, elle dont l'esprit actif et curieux ne voulait rien oublier, rien laisser à explorer. Jamais la descendante d'Henri IV n'excita plus d'enthousiasme, ne fut accueillie avec plus d'amour que dans la patrie du Béarnais.

Arrivée à Pau, fatigue, fièvre nouvelle, crachement de sang, résultat inévitable d'une course et d'une expédition téméraire. Grace encore, je vous prie, pour cette récidive !

M. de Chateaubriand était à Pau ; toute la ville courait le voir : c'était de la part de tous à qui offrirait son hommage au grand écrivain, au premier poète du siècle, au chantre éloquent du christianisme ; mais de la part de quelques-uns, hommage au nouvel et puissant athlète que l'opposition croit avoir conquis. Quant à moi, vous pressentez, ma bonne mère, les impressions que j'éprouve.

Aux sentiments d'admiration vive et profonde qu'ont fait naître en moi, dès ma tendre jeunesse, *Le Génie du christianisme* et *Les Martyrs*, se joint aujourd'hui une tristesse inquiète du présent et soucieuse de l'avenir. Compassion respectueuse pour le ministre disgracié, vœux ardents pour qu'aux jours du danger on le retrouve fidèle à la cause sainte qu'il a soutenue, qu'il a proclamée le premier, et dont il fut ensuite l'énergique et sage *conservateur!* Son génie toujours jeune et fécond peut longtemps encore servir à honorer la France :

Jam senior, sed cruda Deo viridisque senectus [1].

Notre hôte fut le seul, soi-disant, qui ne se laissa point séduire par la célébrité. A notre arrivée, il affirma qu'il avait refusé un appartement au grand homme, afin de nous le conserver, sachant que nous allions venir. Certes, à sa place, je n'en eusse pas fait autant.

Départ de Pau. — Le Gave, dirigé avec art par l'industrieuse activité des habitants, distribue ses ondes salutaires à la vallée riante aux champs fertiles, aux charmants bocages.

[1] Sa vieillesse est celle d'un Dieu, verte et pleine de vigueur.

Station d'une heure au château de Coarage, où Henri IV, enfant, fit l'apprentissage de cette vie simple et dure, élément d'héroïsme pour l'avenir. Mme de L. m'avait écrit pour me recommander de m'arrêter à Bétharam, lieu célèbre dans la contrée par une chapelle à la sainte Vierge. Située au bas de la montagne, cette chapelle est d'un goût singulier et antique. Le portique, plus moderne sans doute, est simple et noble. Les statues qui le décorent sont en marbre blanc et m'ont paru d'un bon style. De jolis bosquets l'environnent; là tout est gracieux, doux et d'un abord facile. Marie aime à se tenir à la portée de tous; elle se baisse pour embrasser les petits, les faibles, les malades n'ont point d'efforts à faire pour arriver jusqu'à elle. Elle a établi son séjour au bas de la montagne pour accueillir, fortifier, diriger ceux qui s'acheminent vers les hauteurs où siège son divin Fils. Au sommet de cette même montagne, s'élève en effet un beau calvaire dont la triple croix domine un admirable paysage. Ici le chemin de la croix n'est point rude et âpre; on le gravit sans peine; c'est un sentier dont l'escarpement est adouci par les replis qu'il fait sur lui-même. A chaque angle est une petite chapel-

lette chargée de peintures où l'on souhaiterait plus d'art et de dignité. Il y a peu de sites plus délicieux et où l'âme se repose plus doucement, plus affectueusement.

Le 26 septembre 1820, à quatre heures du matin, une pieuse caravane partit de Mouléon-Magnoac : la distance à parcourir était de quarante lieues, en comptant l'aller et le retour. L'abbé Ascier, nouveau Pierre l'ermite, revêtu de ses habits sacerdotaux, portant dans ses mains le signe du salut, suivait nu-pieds la marche des pèlerins. Enfin on découvrit la cime du calvaire, couronnée de chênes et de sapins d'une prodigieuse hauteur. La troupe s'était merveilleusement grossie depuis le départ; une foule d'hommes et de femmes, accourus au chant des cantiques, avaient voulu suivre les saintes bannières. . .

. . . .

A deux heures, les exercices recommencèrent : on chanta les vêpres de la sainte Vierge.

Toutes les chaussures furent déposées au pied de la montagne, de simples fidèles voulurent imiter le vénérable Ascier, en gravissant la voie douloureuse.

Lorsqu'on fut parvenu au sommet du calvaire,

le saint prêtre se plaça sur les gradins qui forment une espèce de piédestal autour de la grande croix, d'où il pouvait être entendu. Voici à peu près comme il termina sa touchante allocution :

« Joseph et Benjamin sont-ils ravis pour jamais à la tendresse de Jacob ? O chrétiens, ô mes frères, le tombeau de la résurrection fut creusé à côté de l'instrument du supplice; le flambeau de David sera rallumé ! Il naîtra cet enfant qui fut promis peut-être aux dernières supplications des victimes que vous avez déjà couronnées ; il naîtra pour le bonheur de la France et la gloire de votre saint nom ; j'en ai pour garant les lieux mêmes où je fais entendre les oracles de votre parole à des chrétiens fervents, à des Français fidèles. Ce fleuve qui coule à vos pieds baigne les murs de la royale demeure où naquit notre Henri dans des temps non moins malheureux.... Et vous, Vierge sainte, que nous sommes venus invoquer dans ce lieu où vous aimez à signaler votre bonté, veillez sur la jeune héroïne qui porte dans son sein l'espérance de notre avenir; qu'il nous soit donné cet enfant des désirs, des larmes et des prières. Hélas ! sa courageuse mère ne l'a senti tressaillir pour la première fois, qu'en

voyant couler le sang d'un époux; l'enfant royal n'a éprouvé le premier sentiment de la vie, qu'au moment où son père exhalait le dernier soupir. »

La sainte émotion de l'orateur avait passé dans l'âme de tous les assistants; il ne fallut pas donner le signal de l'adoration, tout ce peuple, par un mouvement spontané, se mit à genoux, et bientôt tous les visages furent cachés dans le gazon.

Les langues étaient muettes, la prière était tout intérieure; et si des larmes furent versées, elles ne furent vues que par des anges consolateurs qui les portèrent au pied du trône ou siège un Dieu de miséricorde.

Ces pieuses cérémonies avaient lieu sur le calvaire de Betharram, le 28 septembre 1820, à huit heures du soir; et neuf ou dix heures plus tard, au palais des Tuileries, naquit Henri Dieudonné, duc de Bordeaux!

Bientôt la vallée s'est ouverte devant nous. Nous nous sentions emportés sur ce chemin uni, égal, roulant, comme si l'hippogriffe nous eût enlevés dans les routes aériennes. Cette magnifique vallée forme un bassin arrondi, évasé, encadré d'un cercle de hautes montagnes hérissées de rochers.

Depuis leur pied jusqu'au sommet, ce sont des vergers, des bois qui descendent, des pelousses où se déroulent, se découpent, vont et viennent des chemins, des sentiers ombragés, et au milieu de tout cela, de vieilles tours en ruines, des hameaux à demi cachés sous des touffes de noyers et de frênes. Les clochers se détachent du milieu de bosquets en aiguilles, en pyramides. Des châteaux épars, les uns au front sombre et noirci, les autres éclatant de fraîcheur et de blancheur, des débris de monastères, de masures antiques, quelques rochers gris et arides, squelettes décharnés de la nature, font ressortir davantage cet ensemble de vie et de fécondité.

Le fond de la vallée offre lui-même une richesse continue de productions les plus variées. Dans cet espace assez circonscrit, nous traversâmes plusieurs bourgs et villages d'aspect riant, qui ont pris plaisir à s'établir dans ce lieu de délices pour y jouir de toutes les graces, de toutes les beautés, de toutes les majestés de la création. Là, Dieu se révèle avec tous ses attributs; il s'y montre dans toute sa magnificence, mais aussi dans toute sa mansuétude : et c'est ce qui fait le charme de cette vallée. Il en est d'un paysage comme de

l'âme humaine; plus l'image de la divinité y reste empreinte, et plus l'attrait qu'elle exerce et l'admiration qu'elle inspire sont puissants et universels.

A la vue de ces scènes d'une nature sublime, mon âme, déployant toute sa sensibilité, s'y plongeait tout entière; elle s'élançait dans les régions infinies du cœur et de la pensée; mais bientôt oppressée, solitaire, et comme pénétrée d'une tristesse sans nom, elle se sentit flotter dans un vide douloureux, et se repliant sur elle-même, elle se réfugia dans le sein de Dieu.

A Pierrefite, longue et ennuyeuse station. — Les voyageurs semblaient tous atteints de la manie du départ; c'était à qui ne resterait pas. De cette épidémie personne ne mourut, si ce n'est les pauvres chevaux, qui succombaient à la peine. Il en est un dont l'agonie me causa un mélange de pitié pour la pauvre bête et d'irritation contre ses bourreaux. — Au sortir de Pierrefite, ce que mes yeux rencontrèrent d'abord, ce fut un joli ruisseau qui s'en allait coulant paisible et pur à travers un frais gazon; et à quelques pas de là un torrent se précipitait, heurtant et surmontant d'abord tous les obstacles; puis venait s'y briser

lui-même. Il y avait dans ce contraste motif de rêverie et sujet à plus d'une comparaison. Sur le flanc des montagnes qui bordaient notre route, se prolongeait encore le luxe de végétation que nous avions admirée dans la vallée d'Argelès. Mais bientôt ce ne sont plus que des rochers arides, des pics aigus.... Du reste, la nuit vint nous surprendre dans ces défilés, et nous ne vîmes que les grandes ombres de ces géants du midi, qui semblaient nous regarder passer et parfois s'abaissaient vers nous pour nous environner de ténèbres. Ah! ma mère, dans ces solitudes l'âme soupire avec plus d'ardeur après la vérité et l'amour; le besoin de sympathie et d'épanchement s'y fait sentir d'une manière plus impérieuse. Il y a dix ans, que j'aurais éprouvé d'enthousiasme, en gravissant un sentier ombragé de beaux arbres, appuyée sur le bras de mon bien-aimé père, recueillant avec respect ses nobles et religieuses pensées, fière d'éprouver les mêmes émotions! Ce retour vers un passé à jamais détruit me brise l'âme. Il n'est que trop vrai, la destinée toujours bizarre se plaît aux discordances. Au lieu de réunir les éléments, elle les divise et nous en envie même les fugitives parcelles; cette contrée ravirait mon

imagination, mais je suis dans une sorte de désert, éloignée de mes affections de famille, et nos pertes récentes ont achevé de flétrir la fraîcheur de mes impressions.



LETTRE SEIZIÈME.

Saint-Sauveur, 22 août 1829.

Vous me parlez, ma bonne mère, de nouvelles liaisons; ne savez-vous pas que j'aime le passé et l'avenir, guère le présent? L'avenir, c'est le ciel, c'est l'immortalité; le passé, c'est tout ce qui a fait battre mon cœur. Jusqu'aux objets de ma toilette, il faut qu'ils se façonnent à moi. Il faut, si j'ose le dire, qu'ils aient vécu de longs et tristes jours avec moi. Un ami ancien revêt aussi notre âme; il en connaît toutes les phases. J'en ai retrouvé un bien précieux à Cauterets, M. Clausel de Coussergues, qui était à la veille de son départ; il voulut bien me consacrer sa dernière soirée; je n'oublierai jamais notre entretien.

Cet homme d'un mérite si éminent et d'une vertu si courageuse, me témoigna un intérêt tout paternel et rendit à mon âme un peu de cette énergie religieuse, dont il est lui-même saintement trempé. Et puis l'affection qui le liait à mon père me le rend encore plus cher et plus vénérable.

Il s'en fallut peu que à Cauterets nous ne trouvassions pas de gîte; le lieu où l'on put enfin nous recevoir était un grand bâtiment désert, non pas hanté par les esprits, mais troublé par le bruit monotone du Gave qui roule tout près de là ses eaux tumultueuses.

Le lendemain, départ en chaise à porteurs. On passe d'abord le Gave sur un fort beau pont en pierre; puis ce sont les bains de la Raillère et du Pré; après quoi plus de chemin, plus même la trace d'un sentier. Ce qui tient lieu de route, c'est le torrent : il faut remonter péniblement le long de sa rive; il faut escalader des amas de rochers jetés et entassés sans ordre, les uns au-dessus des autres. Tantôt la montagne présente son flanc tristement nu et aride; tantôt elle s'enveloppe de noirs sapins; c'est tour-à-tour un squelette décharné, ou bien un corps vivant revêtu d'une longue robe de deuil. On marche comme

encaissé dans un cercueil de pierre ; ces rocs qui vous enferment ne vous laissent eucune issue apparente ; vous diriez les prisons de la nature ; on est dans une voie inconnue, ténébreuse, jamais frayée ; point d'ombrage sur vos têtes, point de gazon à vos pieds ; pour toute société la voix et la vue d'un torrent toujours furieux, toujours forcé de se précipiter, sans relâche ni dans ses bonds, ni dans ses mugissements. Cet ensemble d'horreurs, de dangers, d'aspects désolants, cette terrible sublimité m'opprimaient l'âme. Par un de ces retours mélancoliques qui me sont familiers, je me pris à voir dans tout cela l'image de bien des situations morales, de bien des existences, ou des passions indomptables, ou des malheurs que rien ne peut conjurer ; des barrières d'airain entre une âme tendre et des affections les plus douces, les plus légitimes ; et pour cheminer dans cette carrière de ténèbres, de périls et de souffrances, nul fanal, nul guide, nul appui.

On croit lire le Prométhée d'Eschyle, l'Œdipe de Sophocle, où l'homme est le jouet d'un impitoyable et aveugle destin. Tandis que j'étais sous l'empire de ces tristes réflexions, je vis venir à moi un pâtre qui nous apportait dans un seau

brillant le lait écumant et parfumé de ses chèvres. A cette douce et bienfaisante apparition, les idées sombres de malheur inflexible firent place aux gracieuses pensées de providence, de secours et de rafraîchissement célestes. Il n'est point de douleur si funeste que la bonté divine ne soutienne ou ne soulage.

Ici l'ennui n'est pas, comme on l'a dit souvent, l'inconvénient principal des chaises à porteurs. Il y a pour vous distraire la bizarrerie fréquente des situations. Figurez-vous des hommes portant ensemble une espèce de cage, l'un posant le pied sur un roc, l'autre resté plus bas et s'élançant pour suivre les pas mal assurés de son compagnon; et pendant ce temps-là, la machine avec celle qui s'y trouve, suspendue en l'air presque verticalement, est ballottée d'un roc à l'autre. On ne comprend pas comment ces hommes robustes et agiles ont pu ainsi, sous le poids d'un fardeau peu commode, se façonner aux allures prestes et sautillantes de la chèvre. Quoiqu'il en soit, je prenais ces braves gens en pitié, et plus d'une fois je descendis afin d'alléger leur charge. Il faut bien que les inégalités dans le poids du fardeau aient dérouté un peu la sûreté habituelle de leur

marche, car ils me laissèrent tomber par deux fois au bord du torrent.

Nous allions de cascade en cascade. Ce fut d'abord celle de Mohourat, puis celle de Cérisaie qui s'enveloppe de longs rameaux de hêtre et de sorbier, comme une naïade qui se fait une tunique de ses longs cheveux.

Enfin, nous atteignons le *Pont d'Espagne*, but de notre pénible course. Longtemps à l'avance nous entendions le fracas du torrent. Dans ce désert, au milieu de cette nature sauvage et silencieuse, les longs retentissements de la chute d'eau ressemblaient à la voix mugissante d'un géant solitaire, écrasé sous quelque rocher de la montagne; et quand on arrive, le sentiment de terreur et d'admiration s'accroît encore; deux torrents roulent de front leurs eaux heurtées et turbulentes; ils se brisent contre les immuables rocs qui répriment leurs bonds insensés. Savez-vous quel pont a été construit au-dessus de cet abîme? C'est tout uniment trois sapins presque parallèles qui semblent être tombés là par hasard. Passe qui peut ou qui ose sur ces poutres branlantes et disjointes nommées fastueusement le *Pont d'Espagne*. Mais dans les scènes les plus sévères de la na-

ture, il y a toujours place pour quelques points gracieux; au bord du torrent et du sein de ces masses inertes et indestructibles, s'élèvent et se balancent de légers arbrisseaux, des lianes flexibles, des plantes aux rameaux effilés. Comment ces êtres si délicats, si frêles peuvent-ils exister au milieu des fureurs d'une nature si agitée? Ainsi persistent et se maintiennent, au milieu des orages de la vie et des agitations de la société ou de la famille, ces douces et faciles créatures qui se plient aux évènements, qui se façonnent aux caractères, qui ne brisent rien et que rien ne brise.

L'un de mes porteurs m'apprit que naguères il avait rempli le même office auprès de M. de Chateaubriand. Je m'empressai alors de le questionner au sujet de l'illustre écrivain. Tout ce que je puis en tirer, c'est qu'à son avis M. de Chateaubriand était *un fort bon homme*. Un tel jugement me parut heureux et naturel dans la bouche du pauvre montagnard; en effet, génie et bonté vont très-bien ensemble. Un jour, une femme d'un rang distingué, qui vit dans mon cabinet le portrait de l'illustre écrivain, s'exprima à peu près dans les mêmes termes que le porteur des Pyrénées.

Dans cette circonstance, le mot n'était plus qu'une sottise.

Tout voyageur qui vient ici, et qui a bon pied, bon œil, ne manque pas d'aller jusqu'au lac de Gaube. Quant à moi, j'avais déjà dépassé mes colonnes d'Hercule; les forces me manquèrent, même pour subir le transport en chaise à porteurs. Cette course avait été assez fatigante, puisqu'elle me valut un accès d'hémoptysie.

Laissant donc à de plus intrépides ou à de plus robustes les courses aventureuses, je revins à Cauterets; nous rencontrâmes de jeunes parisiennes dans tout l'éclat de leur toilette. Jamais le monde, avec ses artifices, ses exigences, ses petits caprices et ses grands frais ne me parut plus frivole que ce jour-là. Qu'est-ce en effet que tout cela auprès des sauvages magnificences dont nous venons d'être témoins! A l'aspect de ces grandeurs sévères et immuables, il n'y a pas de place pour les petitesses riantes et fugitives. Après tout, il ne me sied point de prendre ainsi à partie le genre humain, et surtout le genre féminin. De tous temps les choses se sont ainsi passées; il y a cent quarante ans, aux eaux de Vichy, tout était en l'air dès six heures du matin, *coiffure*

horlopée, *poudrée*, *frisée*, *bonnet à la bascule*, *rouge*, *manches*, *etc.* et au lieu de moraliser, Mme de Sévigné disait : c'est pour pâmer de rire...

J'allai passer une heure chez la marquise de Polignac. Je lui trouvai une vivacité, un naturel dans les manières et une poltronnerie toute naïve qui me rappelèrent délicieusement ma mère.

A notre promenade austère et fatigante, en succède une autre toute gracieuse, toute reposée, toute embellie des tableaux les plus suaves. Nous nous laissions errer le long des frais sentiers qu'ombrageaient les chênes, les noisetiers, les caroubiers. Nous descendions à travers des pelouses admirables, coupées par des ruisseaux qui en rajeunissaient sans cesse l'herbe tendre.

Tout sous les cieux semblait sourire,
La feuille, l'onde, le zéphire.

Pour aller à Saint-Sauveur, nous prîmes la même route jusqu'à Pierrefite. Saint-Sauveur, quel nom ! Pour les païens, la santé c'était le salut ; nous autres chrétiens, nous voyons le salut bien plus haut. De là on pénètre dans une espèce de dédale formé par les grandes collines qui se suivent, se croisent, s'élancent en replis sans nom-

bre. La route serpente sur les saillies de la montagne; elle s'élance d'un roc à l'autre par sept ponts de marbre, toujours dominant le Gave, et toujours dominée par les hauteurs à pics qui se perdent bien au-dessus des nuages. Ne croyez pas que ces masses si compactes soient dépourvues de végétation. Les plantes pyrénéennes y abondent; j'y remarquai des buissons touffus de clématites, et surtout la valériane à la fleur éclatante. Calypso de ces solitudes, elle élevait sa tête par-dessus celle de toutes ses campagnes.

Après l'admiration qu'excite le grand travail de la nature, qui a jeté ainsi les uns sur les autres rochers et torrents, il y a aussi à admirer le labeur intelligent, hardi, opiniâtre qui a rendu accessibles les abîmes les plus profonds, les hauteurs les plus escarpées.

Quand on a été quatre heures durant, enfermé dans ces murs de montagnes, et que l'on voit s'ouvrir tout-à-coup cette belle vallée de Luz, que le soleil revêt de tout son éclat, que l'air vivifie de toute sa pureté, que le firmament surmonte de tout son azur, le cœur se dilate d'amour, se pénètre de reconnaissance. La vallée de Luz est à la vallée d'Argelès, ce qu'une jolie miniature est à

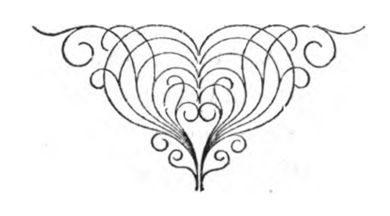
un beau portrait à l'huile. Ce vallon si frais, parsemé d'arbres, entrecoupé surtout de grandes lignes de peupliers, est cerné par des monts âpres, ardus et neigeux qui se terminent en pointes insensibles, chargées de jolies chaumières et de riches vergers. Au fond de la vallée tout est paix, douceur, aménité; plus haut ce n'est que rudesse, froideur. Ainsi dans la vie, les âmes aimables et faciles sont dominées souvent par les caractères froids et hautains.

La jolie ville de Luz occupe la partie la plus profonde du vallon. L'église s'élève comme une forteresse au-dessus de toutes les habitations qu'elle protège en effet. Les villages assis sur le talus de la montagne ou dans les terres inférieures de la vallée, montrent çà et là leurs groupes de clochers. Un clocher anime et embellit singulièrement un paysage; il marie, pour ainsi dire, le sol avec les nuées. Au milieu de toutes ces beautés de la nature matérielle, il jette une pensée de spiritualisme; ôtez le clocher, vous privez le paysage de ce qui fait son charme principal; c'est comme si la foi se retirait d'une belle âme. Là-bas, sur ce monticule, gisent tristement les ruines du noir château de Sainte-Marie. On serait tenté d'y voir l'image

d'un grand malheur au sein d'une vie heureuse ; mais l'analogie ne serait pas exacte ; car une vie cesse d'être heureuse quand un désastre est venu la troubler, au lieu que la vallée de Luz, nonobstant le sombre aspect du château ruiné, n'en est ni moins belle, ni moins riante ; j'aime mieux dans ces eaux azurées qui sillonnent le vallon en le fécondant, voir une affection douce et forte qui anime et vivifie l'existence. Et pour continuer l'analogie, ce lit desséché, cette traînée blanche et aride, qui traverse tristement la plaine de verdure, n'est-ce point le passage du torrent, qui a laissé dans une âme passionnée la trace profonde de ses fureurs ? Tant que durait l'agitation, tant que les flots coulaient, on ne remarquait point le ravage qu'ils avaient causé ; mais une fois que l'onde turbulente s'est retirée, alors la désolation a été mise à nu.

Que dites-vous, ma bonne mère, de tous ces rapprochements où se complaît mon esprit, disons plutôt mon cœur ? En les relisant, je suis tentée d'en rire moi-même : mais pour me justifier ou du moins m'excuser, je citerais volontiers, si je m'en souvenais, un passage où La Bruyère attribue aux esprits justes, un goût naturel pour les

images, les comparaisons et les métaphores. A cela si vous me répondez que, suivant M. de Bonald, c'est là le propre des peuples enfants, je ne repousse pas cette similitude. Enfant par l'intelligence, je veux l'être surtout par le cœur, et, au moment de clore ma lettre, je sens rouler dans mes yeux les larmes de la piété filiale; je pleure de n'être point aux genoux de ma mère, pour lui prodiguer mes caresses et recevoir sa bénédiction.



LETTRE DIX-SEPTIEME.

Saint-Sauveur, 28 août 1829.

Non, mon ami, je ne me plaignais pas, et je ne comptais guère que vous dussiez m'écrire. Je m'en prenais à mon imprévoyance, à mes découragements. Pourquoi avais-je négligé de vous donner mon adresse? Dans ce cœur toujours plein des souvenirs de votre affection, il n'y a place ni pour la défiance, ni pour le doute. Néanmoins, par une sorte de prévision, j'envoyai à la poste à diverses reprises. Enfin, au moment où j'allais me rendre à Gavarni, on me remet cette lettre délicieuse; je me jette dans ma chaise; et tandis que je chemine emportée par deux vigoureux montagnards, je la parcours avidement; j'y saisis à la dérobée vos bonnes pensées. Oh!

mon ami, vous êtes bien ce type d'amitié que saint Chrysostôme a décrit : *qui n'est arrêté ni par la distance des lieux, ni par le cours des ans, mais qui s'élève toujours en haut comme la flamme.*

Quand nous étions ensemble, un regard suffisait pour nous entendre; aujourd'hui, à travers l'espace et le silence, nous nous entendons encore. C'est ici-bas l'un des beaux priviléges des cœurs qui aiment; c'est un avant-goût des délices célestes que cette union mystérieuse des âmes que nul obstacle matériel ne saurait interrompre.

Nous avions à passer un pont si fragile qu'on n'osait s'y aventurer à cheval. Aussi Joseph, mon fidèle serviteur, fut-il obligé tout d'abord de prendre une autre route. Mes porteurs marchaient avec une telle vitesse que je fis ainsi deux lieues avant qu'il pût me rejoindre. A partir de Saint-Sauveur, le sentier glisse sur la pente mollement gazonnée de la montagne; quelques maisons abritées d'un bel ombrage varient et animent la scène. De temps à autre, le chemin se couvre de jolis berceaux que forment sur la tête du voyageur, érables et chênes, tilleuls et cerisiers. Les touffes de buis et les ronces épaisses vous séparent du torrent :

ces buissons le laissent à peine entrevoir. Ainsi le charme des passions en déguise le danger ; la verte pelouse s'étend jusqu'au fond du précipice ; c'était encore la triste et éloquente image de ces sentiments entraînants qui conduisent à l'abîme du malheur par une pente insensible. Mais bientôt plus franc, le torrent se montre dans toute son horreur, entre des rochers nus et livides, coupés perpendiculairement. Je commençai à parcourir des défilés épouvantables, entre des montagnes dont les flancs déchirés et le sol tourmenté laissent entrevoir d'effroyables crevasses. Le soleil ne pénétrait même pas dans cette espèce de souterrain ; et, malgré la pureté du ciel et la beauté du jour, ces lieux sombres avaient un aspect qui serrait le cœur. Plus loin on découvre les ruines d'un fort. Au *Pas de l'échelle*, le tournant devient très-rapide, la corniche très-étroite, on ne mesure plus l'abîme. Vingt pieds au-dessous, des festons de feuillage, de longues guirlandes de lierre décorent le pont de Sia, que domine une colline sur le haut de laquelle est située une petite maison. Ce pont de Sia est suspendu sur un gouffre où les eaux grondent comme le tonnerre ; les vagues heurtées, brisées, chassées, vont se perdre

sous des blocs énormes de rochers. Enfin la fougue du torrent s'apaise ; épuisé par les efforts de la lutte, succombant de lassitude, il s'éloigne sans bruit, il va se cacher sous un épais bosquet. Tout-à-coup des flots de lumière et de feu réjouissent ma vue, inondent tout ce qui m'entoure, et réchauffent mes membres engourdis. Le soleil a apparu dans toute sa splendeur ; les montagnes se sont ouvertes, et le joli vallon de l'Artigue s'épanouit avec toutes ses délices ; il appelle et repose mon regard fatigué. Puis ce sont quelques cabanes abritées par des noyers, premiers vestiges d'une société humaine après la solitude du désert. C'est la nature qui, à l'approche des hommes, se montre aimable et bienfaisante. Mais le charme dure peu, et bientôt on se retrouve dans un nouveau défilé, entre des monts tout aussi arides, tout aussi stériles que les premiers. Le torrent reparaît et semble s'attacher à nos pas comme un fantôme opiniâtre. Il mugit et se roule bondissant sous deux frèles ponts de sapin. Çà et là une cascade vient rompre la monotonie de sa course ; et quelquefois une, deux, trois chèvres aux longues soies noires, image d'une jeunesse irréfléchie, avancent étourdiment leurs jolies têtes à travers

les buissons de ronces sur le penchant de l'abîme. A quelque distance de là, les cimes de montagnes se colorent enfin ; elles s'empourprent des feux du soleil, tandis que leurs flancs restent noirs, rugueux et décharnés. Plus loin, le défilé s'ouvre ; dès-lors plus d'obstacle à la lumière qui inonde le vallon et revêt les montagnes de tout son éclat.

A Palasset, le Gave, naguères si terrible, n'inspire plus d'effroi ; on le contemple avec calme. Sa colère est assoupie ; et parce qu'il n'est plus irrité, il est plus majestueux. Dans la prairie voisine entourée d'arbres, de belles vaches, les unes debout et immobiles, d'autres nonchalamment couchées, d'autres enfin qui paissent l'herbe touffue, animent ce gracieux paysage. Elles sont paisibles et reposées, car il y a paix et repos dans tout ce qui les environne. La vie dépend souvent du cadre où elle est enchâssée.

A Gèdres, je retrouvai Joseph mon serviteur, ainsi que les dames qui avaient désiré faire cette course avec moi. Je m'accommodais mieux de ma solitude rêveuse. Mes porteurs, qui avaient rempli le même office auprès de Mme la duchesse de Berri, s'étaient piqués de me conduire avec plus de célérité que leurs camarades. Partie de Bonnes

après la caravane, je ne tardai point à la rejoindre et à la devancer de beaucoup. A deux pas de nous, dans un jardin, se trouvait une grotte admirable et dont rien ne nous avait révélé le voisinage. Jouissance inattendue et toujours plus vive; car l'imagination ne l'a pas épuisée à l'avance. Descendue par un sentier escarpé et tortueux, je me trouvai en face d'une cascade qui s'échappe à flots bouillonnants entre deux roches couvertes de mousse et de plantes aux longs festons. Cette chute se répand en une belle nappe d'eau claire et limpide dans un bassin que recouvrent et protègent des tilleuls et des cerisiers entrelacés. On y pêche, dit-on, des truites énormes qui, respectant mes poétiques illusions, sont restées invisibles pour moi.

Tandis que nos bons porteurs reprenaient des forces dans un substantiel repas, j'allai aussi de mon côté me ranimer dans la petite église voisine. Partout le divin Ami des hommes nous offre un asile hospitalier, où lui-même nous accueille et nous reconforte des trésors de sa tendresse. Ce court moment de seul à seul avec mon Dieu fut plein de rafraîchissement et de paix. Il y a dans cette solitude religieuse un charme délicat et grave;

c'est l'intimité dans tout ce qu'elle offre de plus doux; c'est, si on ose le dire, un tête-à-tête ineffable avec le Père par excellence, avec l'ami trois fois bon, trois fois sage et puissant. Alors ce regard qui embrasse le monde, cette tendresse qui n'a point de limites, semblent s'attacher sur vous seul; les consolations tombent directement de ce cœur immense dans notre faible cœur. Moment heureux et solennel que celui où une âme tendre et croyante prie seule, dans l'ombre d'une église, en présence du Saint des saints!

Nous poursuivons notre course, et bientôt apparaissent ces magnifiques tours de Marboré, le fameux cirque de Gaverny et la brèche de Roland. Le chaos est devant vous. Si ce n'est pas dans ce désordre que le monde est sorti des mains du Créateur, c'est sans doute ainsi qu'il sera bouleversé au jour terrible de justice et de vengeance. Voilà bien ces blocs gigantesques, que les réprouvés invoqueront vainement pour écraser leur honte et ensevelir leur désespoir. Suspendues sur nos têtes, amoncelées à nos pieds, comment ces roches fracassées se maintiennent-elles en équilibre dans l'espace? Les unes, lancées du flanc de la montagne, se sont entr'ouvertes pour recevoir d'au-

tres quartiers de roches dans leurs crevasses béantes. On ne sait quel ciment les retient encore, quelle puissance retarde leur chute inévitable ; la moindre secousse, le moindre ébranlement, un ouragan fortuit les détachera tôt ou tard ; et alors malheur au voyageur que la catastrophe surprendra dans ces parages désolés !

Le torrent serpente sourdement et comme dompté. Sous les rocs disloqués, la nature végétale, exilée de ces lieux, a laissé, comme témoignage de son universelle puissance, quelques rares produits ; ce sont des aconits à fleurs bleues, des sorbiers aux baies purpurines. Jadis, à la place même où ces débris attristent et effraient l'imagination, on voyait une fraîche et riante vallée, et le torrent était un ruisseau paisible. Le vallon était protégé par les mêmes roches, qui depuis l'ont rempli de deuil et de dévastation.....

Après avoir circulé à loisir dans ce dédale de pierres, je me confiai de nouveau à mes porteurs, qui me montrèrent sur un roc l'empreinte profonde d'un fer de cheval : Roland a donc passé par-là. Puisque le maître tranchait les rochers et les lançait au loin, son coursier pouvait bien y imprimer la trace de ses pieds. A quelques pas de là, ce

sont des vestiges plus réels et surtout plus sérieux : plusieurs petites croix, plantées dans des fentes rocailleuses, rappellent la mort sous son aspect le plus cruel, la mort subite reçue loin du foyer, et ce qui est plus triste encore, la mort causée par un crime. Tandis que, livrée à ces pensées, je payais tout bas et de bien bon cœur, le tribut de foi et de charité que notre religion nous commande pour nos frères défunts, connus ou inconnus, je dis comme Montaigne : « Je me rends plus officieux envers les trépassés ; ils ne s'aident plus, ils en requièrent d'autant plus mon aide. » Voici qu'un homme à cheval passe hardiment près de moi ; son coursier caracole et se cabre dans cet étroit sentier, sur le bord du torrent. Autre prière alors pour le vivant en danger. Nous franchîmes le torrent devenu rivière, qui ne devait rien à la science des ingénieurs, et que les lenteurs administratives n'avaient pas tenu longtemps inachevé. C'étaient trois sapins, jetés sans garde-fou aucun. Si l'on nous eût poursuivis, il nous eût été facile de jeter le pont dans la rivière, comme fit le féroce Burley des puritains d'Écosse, lorsqu'il précipita dans l'abîme le chêne à l'aide duquel le généreux Morton pouvait sortir de la caverne

où son terrible ennemi venait de l'entraîner.

Nous passons le village de Gaverni, où je dépose ma chaise. Aidée de Joseph et du robuste Dominique, je me mets en marche pour contempler de plus près le cirque et les tours de Marboré. Je m'imaginais que c'était l'affaire d'un quart-d'heure ; il me fallut une heure pour y atteindre. J'avais à traverser une prairie inclinée et entrecoupée de trois bassins, maintenant à sec, mais qui autrefois étaient des lacs. Nous voici sur un point assez élevé pour saisir et admirer l'ensemble de ce merveilleux spectacle. Est-ce l'immense débris d'un immense colisée, ouvrage du peuple roi, ou bien plutôt n'est-ce pas une forteresse des géants, des remparts cyclopéens? Oh ! non ; il n'est pas donné à l'homme d'atteindre à des proportions si colossales. Ces montagnes de pierre sont taillées avec trop de hardiesse ; elles se détachent et s'élancent avec trop de fierté, pour déceler une autre main que celle de Dieu, qui *fait reposer le pôle du septentrion sur le vide et qui suspend la terre sur le néant* [1]. A l'aspect grisâtre et sévère de ces pyramides de la nature, à leur inébranlable stabilité, à la neige ondoyante qui

1 Job. ch. 27.

se déploie sur leurs pics inaccessibles, on les prendrait pour des vieillards aux cheveux blancs, que Dieu a placés là comme témoins impassibles de toutes les vicissitudes du monde. Dominique, après nous avoir montré le rocher pourfendu, nommé *la brèche de Roland*, nous apprit que Mme la duchesse de Berri voulut intrépidement y monter. Elle alla aussi loin et aussi haut que femme peut aller.

C'est dans lesPyrénées que l'Arioste a fait mouvoir ses brillants paladins, les demi-dieux du moyen-âge. A de gigantesques exploits il fallait un théâtre gigantesque ; il les a établis sur les confins de l'Espagne et de la France, au milieu de ces Pyrénées, qui unissent et séparent les deux peuples les plus braves de la terre.

Le Tasse et l'Arioste, poètes italiens, ont donc célébré la France plus que toutes les autres nations. En racontant le combat si courtois de Dudon et de Roger, l'Arioste dit :

« Roger frappé de cet acte de courtoisie, se dit à lui-même : cet homme-ci ne peut cacher qu'il ne soit un de ces guerriers parfaits, qu'on nomme les paladins de France [1].

[1] Ruggiero al cortese atto riguardando,
Disse fra se : costui non può mentire

J'allais oublier la célèbre cascade qui, je dois le dire, n'est pas comparable à celle de Terni. Cette poussière d'eau, qui tombe verticalement le long du rocher et qui glisse comme un ruban soyeux, ne vaut pas le fleuve du Vélino, qui précipite sa masse de diamants entre deux colonnes d'émeraudes.

Quand le premier moment de mon admiration fut passé, je regardai autour de moi, attristée de n'y voir personne pour la partager. Est-ce ainsi que j'aurais dû visiter ces belles, ces majestueuses solitudes? Seule, seule, sans pouvoir communiquer mes impressions; n'ayant pas même le bras d'une amie, d'un frère pour soutenir ma faiblesse, pour répondre à mes élans [1]. Quelle différence avec le voyage de Naples. Soins, intérêts, échange de pensées, de sentiments, la Providence m'avait tout prodigué. Une société douce, intime et sympathique doublait les jouissances et les poétiques émotions de ce séjour enchanté.

J'arrivais à l'auberge d'Espagne; auberge noire

Ch' uno non sia di quei guerrier perfetti,
Che paladin di Francia sono detti.

1 Messieurs de L..... n'avaient pu m'accompagner dans cette excursion.

et misérable ; il y avait là une petite fille fort malade de la rougeole ; pénétrée de compassion pour la pauvre mère, je voulus la lui témoigner ; je contemplai son enfant avec un douloureux intérêt. Mais bientôt je vis que la bonne femme n'était guère en souci ; j'en fus donc pour mes frais de sollicitude, et rentrai dans ma chambre solitaire, où je me fis servir pour tout aliment une tasse de chocolat. Là rendue à mes pensées, je me pris à réfléchir. De ma fenêtre je voyais plusieurs espagnols couchés devant la porte, enveloppés dans leur large manteau. Ces teints basanés, ces chevelures noires et épaisses, ce langage et ce costume étrangers me rendirent plus sensible encore la distance où j'étais de vous tous. Je me ressouvins alors de votre lettre déjà dévorée sur ma route ; je la relus lentement et j'en savourai toutes les expressions ; ma reconnaissance attendrie succéda à une tristesse amère. Je la pressai sur mes lèvres, comme Pierre de Cluni celles de saint Bernard, d'où *il sortait de vives étincelles qui volaient dans son cœur*. Que Dieu est bon, me disais-je ! il m'a ménagé dans ce désert les témoignages d'une sainte amitié, afin d'imposer silence à mes plaintes ! Je ne de-

mande plus rien, puisque les accents d'un cœur si dévoué viennent consoler mon âme et mouiller mes paupières. Ami parfait, qui ne serait soulagé en vous lisant? Vous avez toujours à donner des larmes aux maux accomplis, des espérances pour l'avenir, de la résignation et du courage pour le présent. Heureuse l'âme qui trouve son repos sur un cœur ardent comme elle, mais assez affermi lui-même dans la vertu pour la soutenir, la fortifier!

C'est dans ces solitudes sublimes que les affections véritables, charme et gloire de la vie, se font sentir surtout avec leurs ineffables douceurs.



LETTRE DIX-HUITIÈME.

Saint-Sauveur, 5 septembre 1829.

Une lettre de toi, mon amie, au milieu de ces harmonies de la nature, c'est une harmonie de plus. Mon cœur en est encore ému, comme l'airain qui vibre longtemps après qu'on l'a touché. Nulle part, comme dans la solitude, on ne goûte le charme d'aimer et de se souvenir.

Que j'aime ces lignes où tu dis avec tant de bonté : *Comment se fait-il que je remette toujours à t'écrire, t'aimant, comme je le fais, de cœur, d'âme et d'esprit, lorsqu'il n'y a personne que j'entende et qui m'entende mieux, avec qui enfin je voudrais passer ma vie?*

Après ma course à Gaverni, je me suis bornée

pendant trois jours, par manière de repos, à quelques jolies promenades sur un âne ou à pied; je n'aurai jamais de couleurs assez suaves pour te peindre cette suite d'objets gracieux, sublimes, pittoresques et riants qui se succèdent dans les environs de Saint-Sauveur. La palette, la toile même, ou plutôt les couleurs ne manquent pas, mais c'est le pinceau qui fait faute. Que n'ai-je ou celui de Chateaubriand ou la *brosse* de Bernardin de Saint-Pierre! Ici, les cascades sont presque toujours ombragées et voilées sous le feuillage. Aussi l'admiration qu'elles inspirent n'est pas mêlée de terreur; les formes des montagnes sont pleines de douceur; ce sont des talus, des gradins, des étages de gazon. Au fond des abîmes s'aperçoivent des groupes d'arbres magnifiques, des bosquets touffus de la plus belle verdure. Là une portion de la montagne est éclairée d'une vive lumière, tandis qu'une autre, obscurcie par les ombres, projette d'immenses nuages. Des ruisseaux sillonnent ces hautes collines et viennent glisser sous les sentiers que vous traversez; lors même qu'on ne les aperçoit plus, on entend encore leur doux murmure; ces montagnes s'abaissent, se modulent, si j'ose m'exprimer ainsi. Ailleurs, de larges cre-

vasses, de profonds ravins, ou de frais bosquets tranchent sur les tapis verts, et tantôt font naître la pensée du ravage causé par les passions au milieu de l'innocence; tantôt elles rappellent la protection et le bonheur de cette même innocence.

A une certaine distance, le charmant village de Saint-Sauveur paraît suspendu sur les flancs de la montagne, au-dessus des bois enchanteurs qui sont au sein de la vallée. Hier nous allâmes au village de Suze : tout est frais, tout est calme, tout est pastoral, dans ces charmants alentours; partout riants pâturages bordés, entrecoupés, ombragés de frênes, de châtaigniers, de hêtres aux longs et pendants rameaux; on n'entend que la voix mystérieuse du feuillage, le chant sonore et accentué des pasteurs, le tintement argentin des clochettes suspendues au cou des brebis et des chèvres, et par-dessus tout, l'écho du torrent et enfin la grande mélodie des cloches qui se répondaient d'un hameau à l'autre, vrai tableau d'idylle, scène délicieuse bien propre à apaiser les agitations de l'âme. *La solitude*, dit Bernardin de Saint-Pierre, *rétablit les harmonies de l'âme et du corps*. Quant à celles du cœur, Dieu se les réserve. Et là aussi il y avait une église, bien

pauvre à la vérité, mais où l'on peut prier et où l'on prie avec ferveur.

Pour revenir à Saint-Sauveur, nous longeâmes le torrent dont les eaux bleuâtres s'élancent d'abord avec un faible bruit, puis se précipitent à flots pressés avec une émulation jalouse. Le soir j'aime à m'appuyer sur la balustrade de la galerie qui environne notre demeure. Je l'ai choisie de préférence du côté de la montagne ; je me laisse bercer aux grondements du Gave, et je contemple longtemps en silence ces masses gigantesques enveloppées de nuages qui se dessinent en relief sous un ciel étoilé.

Avant-hier, je revins de Luz, à neuf heures du soir, en gravissant la rampe qui conduit à Saint-Sauveur. L'obscurité semblait grandir encore ces hautes montagnes. Tout-à-coup un orage se déclare ; on entend rouler les éclats du tonnerre, et à toute minute, les éclairs illuminent les ténèbres et ajoutent à la beauté de ce terrible spectacle.

On ne quitte point Saint-Sauveur sans faire une excursion à Barrèges. Nous suivîmes à cheval la rive gauche du Baston, le plus terrible des Gaves. Une belle route, que rafraîchissent de grands peupliers, ormeaux et tilleuls, devient triste et aride

lorsqu'elle s'élève entre des montagnes décharnées, que les torrents et les précipices rendent inaccessibles pendant l'hiver. C'est au milieu de ces rochers et de ces abîmes, qu'une longue rangée de maisons compose le village de Barrèges. Des quatre bains, deux sont réservés aux pauvres et aux malades de l'armée. Les casernes ont été construites par Louis XIV, en faveur des militaires blessés. Cette bourgade triste et sauvage s'anime, durant trois mois de l'année, de tout le mouvement et de la gaîté d'une ville populeuse. Mais quand viennent l'hiver et le printemps, les habitants se dispersent et livrent leurs demeures aux ravages désastreux des avalanches.

De ce lieu obscur, la veuve Scarron jeta peut-être les fondements de la haute fortune où elle parvint : art épistolaire, voilà un de tes prodiges! Les lettres simples et spirituelles que Mme Scarron adressait à Louis XIV, et ajoutons aussi, son dévouement au duc du Maine, contribuèrent sans doute à dissiper les préventions du roi contre cette femme, qu'il avait appelée un bel esprit à qui il ne fallait que choses sublimes.

Me voilà bien loin du pic de Bergons, où je veux te faire monter. Prévoyant que je ne pourrais

supporter pendant une si longue course la fatigue du cheval, j'avais retenu une chaise et des porteurs. Ceux-ci me suivaient à certaine distance. Une rixe dont je n'ai pas bien compris le motif s'éleva entr'eux ; les injures allaient leur train, et *coups de poing trottaient.* Effrayée, j'appelai Dominique, l'Achille des porteurs, qui, fort de son ascendant sur le vulgaire de ses camarades, rétablit bientôt la paix entre les combattants. Comme je l'avais pressenti, la fatigue ne tarda point. Il fallut recourir à la chaise et parcourir ainsi les sentiers escarpés, tellement étroits que le fauteuil débordait le précipice. Je m'inquiétais pour mes compagnons, et je ne fus heureuse qu'en les voyant prendre un chemin entre deux murailles, tandis que mes porteurs me firent traverser d'immenses pelouses très-glissantes et très-rapides. Arrivée sur un plateau qui a environ dix pieds de largeur, je m'assis quelques instants pour recouvrer mes forces, et nous atteignîmes enfin la plate-forme d'où l'on découvre l'horizon le plus sévère et le plus grandiose. Rien n'est imposant comme ce cercle de pics, de glaciers qui vous environnent de tous côtés. Montagnes sur montagnes, abîmes sur abîmes : *abyssus abyssum*

invocat ; partout des pentes d'une raideur effroyable, sur lesquelles de légers nuages volent et glissent comme des hirondelles. Amenez ou Bossuet ou Corneille sur ce magnifique théâtre, et vous aurez sous le même coup-d'œil une idée des œuvres les plus sublimes de la création dans l'ordre moral et dans l'ordre physique.

Saint-Sauveur, qui de Luz semble suspendu sur des rochers, paraît au-delà situé au fond d'un précipice. Grandeur et petitesse dépendent souvent du point de vue.

On distingue néanmoins les vallées d'Argelès et de Gaverni, aussi bien que les tours de Marboré.

Mais voici que tout-à-coup je sens ma chaise qui perd l'équilibre, et je me trouve de nouveau culbutée. En vérité, un romain aurait tiré de toutes ces chutes un bien mauvais augure. Au même instant, un des porteurs pousse un cri, s'élance, saisit une pierre dont il atteint un serpent qui se dirigeait sur nous. Le porteur triomphant revient à moi, affirmant que le reptile était de l'espèce la plus dangereuse. Il paraît que notre homme connaissait son Virgile :

Dès que tu le verras s'agiter sur la terre,
Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre ;

Malgré ses sifflements, malgré son fier courroux,
Frappe. . . . . . .

Un peu plus loin nous fîmes encore une halte; là nous rencontrâmes des troupeaux avec leur pasteur.. Je lui demandai de chanter quelques airs de son pays. Oh! ma mère, ces mélodies de la montagne, ces voix des montagnards ont je ne sais quoi de si pénétrant, que je n'ai pu contenir mes larmes; je me cachai toute confuse de ma sensibilité trop vive. Il y avait, dit quelque part, en d'autres termes, Hoffmann le fantastique, il y avait un papillon qui s'était laissé prendre dans les fils d'un clavicorde. En voltigeant dans cette prison harmonieuse, l'insecte aux ailes diaprées faisait légèrement vibrer les cordes, et produisait des accords merveilleusement délicats. Il s'enivrait lui-même de ces mélodieuses ondulations; mais les cordes frappaient les frêles ailerons, les froissaient, les brisaient, jusqu'à ce qu'enfin le papillon, tendre victime, tombât inanimé sur l'instrument délicieux et fatal. Telle est l'histoire de nos âmes, lorsqu'elles se livrent avec trop d'abandon aux charmes séducteurs des arts, de la nature et des souvenirs.

Nous voici au moment du départ, ma Laure, puis-je espérer de t'embrasser, cet automne? Quoique tu puisses dire, la gaieté de mon jeune âge est bien évanouie, c'est une plante effeuillée et flétrie qui n'a plus de vie qu'au centre, c'est-à-dire au cœur; lorsque tu me reverras, tu auras compassion de moi, et tu diras sans doute : La voilà telle que la mort des autres l'a faite; mais patience, à toi appartient de ranimer ces facultés qui s'éteignent; tu sauras encore une fois, toi qui connais toutes les touches de l'instrument, tu sauras bien, si tu le veux, faire résonner encore de ces chants que tu aimes. Carlos demanda au marquis du Posa : La douce harmonie qui dort dans la lyre, appartient-elle à celui qui l'a achetée ou qui la possède? Moi je dis que l'on admire celui qui en tire les accords mélodieux.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Lille. Typ. L. Lefort. 1850.









